

Jean-Pierre Onimus

L'envoûtement de Gwendoline

Pureté et sauvagerie de l'amour

Jean-Pierre Onimus
62 rue de Suresnes
92380 Garches
Tel. 0608906413
Valbonne, le 20 novembre 2008

Il existe dans la nature un grand principe de vie insondable et mystérieux, qui permet de resituer l'homme au cœur de l'univers, comme faisant partie d'une totalité et animé par cette totalité.

Fabienne Verdier, « Le Monde des religions », septembre 2008 »

Table

LA BRÉHAIGNE	4
GWENDOLINE	10
LE COL DES RUNES	17
LE PETIT CHAPERON ROUGE	24
L'ESCALADE	35
RETOUR DE LA BRÉHAIGNE	41
L'ENQUÊTE	51
LE FAUNE	63
LA RÉDEMPTION	70

LA BRÉHAIGNE

L'aigle royal ne la quittait pas des yeux. Il savait que la naissance était imminente et c'était un événement qu'il ne pouvait pas rater, la vie de ses deux aiglons en dépendait. Cela faisait plusieurs jours qu'il tournait au-dessus du petit vallon des Gentianes en restant très haut pour ne pas faire siffler les marmottes affolées, ce qui aurait attiré l'attention des chamois. Il pouvait rester ainsi des heures à planer en grands virages autour des pentes de la montagne, profitant du moindre courant ascendant. Ses yeux perçants voyaient le moindre détail, il pouvait presque distinguer la grenouille quand elle sautait dans le lac pour échapper à l'hermine. Il surveillait les moutons en train de paître, le berger qui faisait la sieste, allongé dans l'herbe et surtout il notait les allers et venues des chiens. Le berger et les moutons ne le gênaient pas, mais il n'aimait pas les chiens. Il avait déjà eu affaire à eux quand il avait essayé d'attraper un petit agneau qui venait de naître, il avait d'ailleurs bien failli y laisser des plumes, alors maintenant il notait dans un coin de sa mémoire la position de chacun des chiens pour ne jamais plus atterrir dans leur voisinage.

C'est à cause des chiens que l'aigle s'intéressait maintenant aux chamois. Son expérience avec l'agneau l'avait dégoûté d'attaquer les moutons. Pourtant c'était l'époque des naissances dans le troupeau et la vision de ces petits agneaux tout juste nés lui causait des crampes d'estomac. En plus la faim sévissait aussi là-haut sur l'aire accrochée dans la falaise où ses deux rejetons l'attendaient désespérément. Comme la nourriture était rare, les aiglons n'arrêtaient pas de se battre pour en avoir plus que l'autre et il ne savait plus comment les calmer. La chasse était difficile en ce début de l'été. Les marmottes étaient sur leurs gardes et quand il arrivait à en surprendre une, c'était en général un petit marmotton pas encore aguerri pour savoir se mettre à l'abri à temps et un marmotton ne suffisait pas pour nourrir deux aiglons. Il y avait pourtant beaucoup de moutons dans l'alpage, mais les brebis mettaient bas dans un enclos à côté de la cabane où habitait l'homme et c'était un endroit où il se gardait bien de se risquer. Parfois une brebis mettait bas dans l'alpage et, s'il n'y avait pas eu les chiens, il aurait déjà apporté une bonne réserve de viande aux deux aiglons, mais les chiens étaient féroces et ne le laissaient pas approcher du troupeau.

Heureusement c'était également l'époque des naissances chez les chamois et les chiens ne semblaient pas avoir l'intention de protéger les petits cabris tout juste nés. Alors l'aigle avait reporté tous ses espoirs sur les chamois pour nourrir sa famille. C'est juste à sa naissance que le cabri peut être facilement attrapé : il est encore trop faible pour courir et sa maman n'est encore capable de le défendre, il lui faut un certain temps pour récupérer de la mise bas. Il suffit alors de fermer les ailes et piquer sur le cabri nouveau-né, serres en avant, puis de reprendre le vol avec la proie solidement tenue.

Ainsi l'aigle, dans ses longs vols planés, repérait les femelles chamois les plus grosses et surveillait leurs allées et venues. Il savait que pour mettre bas, la femelle chamois allait s'isoler dans un coin bien retiré, il fallait être là au bon moment pour avoir des chances d'attraper le cabri à peine né. Il anticipait déjà l'attaque et se voyait revenir sur son aire avec son cabri. Ce serait autre chose qu'un petit marmotton pas encore bien gras en ce

début d'été. Il imaginait alors la joie des deux aiglons affamés, enfin il y aurait suffisamment à manger et n'y aurait plus de bataille fratricide.

Heureusement la maman chamois savait cela. Elle savait aussi que l'aigle ne vole jamais la nuit. Alors elle avait décidé que son petit devait venir au monde après le coucher du soleil. Elle avait choisi un endroit bien plat où le petit n'aurait pas de mal à se mettre sur ses pattes et à apprendre à marcher. Apprendre à marcher le plus vite possible, c'est une question de vie ou de mort pour pouvoir échapper à l'aigle ou au renard. L'endroit qu'elle avait choisi formait un creux dans l'alpage, on entendait le son cristallin d'une petite source où les grenouilles aimaient bien séjourner, des arbustes profitaient de l'eau et apportaient un peu de fraîcheur, il y avait même un mélèze qui avait osé s'installer là, à une altitude bien supérieure à celle de ses congénères de la forêt.

C'était un vieux mélèze solitaire, fruit d'une petite graine suffisamment aventureuse pour avoir décidé de quitter la forêt trop surpeuplée à son goût. Son tronc était énorme, mais court et ramassé sur lui-même. La rigueur du climat, les tempêtes, la foudre qui avait pu le frapper lors d'un mauvais orage, l'avalanche de neige qui essayait de l'emporter parfois, toutes ces agressions avaient laissé leurs marques au fil des ans. Il donnait l'impression d'avoir été torturé, d'avoir frôlé la mort trop souvent. C'était un arbre supplicié et pourtant il exprimait une ténacité, une vigueur qui ne pouvait pas laisser indifférent. On comprenait tout de suite la volonté de vivre qu'il avait nécessairement développée dans cette lutte forcenée pour survivre.

La harde de chamois ne venait jamais vers ce mélèze sauf en hiver pour brouter l'abondant lichen qui s'était développé sur le vieux tronc, préférant sans doute les grands espaces des alpages et le vide de la falaise qui dominait le vallon des Gentianes. La maman chamois savait qu'elle serait bien tranquille et elle espérait bien que la protection du mélèze empêcherait l'aigle de la repérer. Elle rêvait déjà des premières caresses et de la première tétée.

Quand le jour arriva, elle quitta la harde et vint s'installer comme prévu sous le mélèze. Mais l'aigle là haut l'avait vu arriver, elle sentait son regard perçant attentif à chacun de ses gestes. Elle savait qu'il attendait la naissance du petit et qu'il ne partirait pas malgré la protection du mélèze, sauf à la nuit prochaine. Alors elle faisait tout pour retarder l'arrivée du petit. Elle ne bougeait plus, restant dans une immobilité parfaite, essayant ainsi de faire comprendre au petit que l'heure n'était pas encore arrivée de découvrir le monde.

Malheureusement une perturbation imprévue provoqua la mise bas immédiate. Ce fut une marmotte qui en fut la cause bien involontairement. Celle-ci s'était éloignée un peu imprudemment de son domicile jusqu'à la source où poussaient des herbes savoureuses. Elle n'avait sans doute pas fait attention à l'aigle qui planait très haut et elle s'estimait en sécurité. Mais l'aigle avait trop faim et il ne put résister à la tentation de s'offrir un petit hors d'œuvre. Il ferma ses ailes et se lança dans un plongeon vertigineux vers la marmotte. C'était une erreur, il ne pouvait pas attraper une marmotte en plongeant de si haut, celle-ci est bien trop maligne, elle dispose souvent de trous de secours non loin de

sa salle à manger. D'habitude l'aigle se débrouille pour arriver en rase-mottes suivant toutes les courbes du sol et la marmotte surprise n'a pas le temps de faire un geste.

Ce plongeon malencontreux eut deux résultats : d'abord la marmotte affolée réussit à plonger dans un trou qu'elle avait préparé dans le coin et ne servit donc pas de hors d'œuvre à l'aigle, le deuxième résultat fut que la maman chamois, terrifiée par l'arrivée bruyante de l'aigle, fit un saut de côté ce qui déclencha immédiatement le processus de mise bas.

On se retrouva ainsi dans une situation étonnante. Le petit cabri, tout juste né, essayait de se tenir debout sur ses pattes pendant que sa mère le léchait avec amour. Un peu plus loin, l'aigle qui avait roulé à terre après son plongeon fou, se redressait et regardait ce cabri qu'il considérait comme sa propriété. Mais à terre il ne pouvait rien faire, il lui fallait reprendre son vol de façon à plonger de nouveau, les serres en avant pour les enfoncer dans la chair tendre du cabri. Il se lança dans l'air, mais trop pressé, il ne prit pas assez d'élan et retomba à terre les ailes ouvertes. La maman chamois le regardait avec un air narquois. Elle n'avait plus peur de cet immense oiseau qui n'arrivait même pas à s'envoler, elle voulut s'en débarrasser et elle le chargea, la tête baissée, les cornes pointées en avant. L'aigle réussit enfin à quitter ce sol où il était tellement lourdaud et évita de justesse les cornes du chamois. En quelques grands coups d'aile il reprit de l'altitude, bien décidé à se saisir du petit cabri tout juste né. C'était sans compter avec la maman chamois. Depuis que celle-ci avait vu l'immense aigle se traîner lamentablement sur le sol, les ailes écartées pour éviter de glisser, elle en avait conçu un profond mépris. Il ne lui faisait plus peur et elle était prête à l'affronter, cornes en avant. C'est ce qu'elle fit quand l'aigle entreprit un nouveau plongeon sur le petit cabri. Elle s'empressa de mettre celui-ci à l'abri sous elle et pointa ses cornes pointues vers le boulet qui descendait vers elle. Au dernier moment, l'aigle ouvrit les ailes et opéra une ressource désespérée qui le relança vers le ciel. C'était fichu. Il n'aurait rien à rapporter ce soir sur l'aire où l'attendaient les deux aiglons. Il n'avait même pas réussi à attraper la marmotte. Les deux aiglons allaient continuer à se battre jusqu'à ce que l'un d'eux périsse précipité dans le vide, en général le plus faible, le cadet.

Le lendemain quand l'aigle prit son envol pour partir en chasse, la maman chamois avait déjà rejoint la harde avec son petit cabri. L'aigle sut alors que l'affaire était ratée, il n'avait pas réussi à se saisir du cabri au moment de sa naissance quand il tenait à peine sur ses pattes et que sa maman chamois n'était pas encore capable de le défendre, maintenant que le cabri était protégé par la harde, toute attaque était impossible. La seule chose qu'il pouvait faire était de surveiller. Ces cabris sont parfois de vrais garnements, ils ne peuvent pas tenir en place et il leur arrive de se retrouver seuls, éloignés de la harde. Cette l'occasion là, l'aigle ne voulait pas la manquer.

La harde du vallon des Gentianes était constituée de femelles accompagnées chacune du petit cabri de l'année, ainsi que des rejetons de l'année précédente. Ces derniers sont appelés des éterlous. Agés de deux ans, les éterlous sont assez sages et ne fréquentent pas les jeux fous des cabris. C'est l'âge de l'adolescence et d'autres préoccupations ont remplacé les jeux fantasques et irréfléchis.

Une vieille femelle avisée dirigeait la harde. Elle s'appelait la « Bréhaigne » et elle était connue de toute la montagne jusqu'aux coins les plus reculés. Elle était très fine et rusée, la harde lui faisait entièrement confiance pour la conduire dans les meilleurs endroits en prenant le minimum de risques. Même le renard suivait ses conseils quand il fallait traverser un couloir d'avalanche. La Bréhaigne savait attendre l'heure propice pour traverser ou même parfois renonçait estimant le risque trop important. La Bréhaigne était si vieille qu'elle n'avait plus d'âge. Il y a longtemps qu'elle avait eu son dernier cabri et celui-ci devait maintenant être un beau bouc solitaire qui hantait la montagne dans une autre vallée, attendant la saison des amours pour rejoindre sa harde.

Cette année il y avait beaucoup de cabris, sans doute un certain nombre de jumeaux avaient augmenté le nombre habituel et la Bréhaigne était inquiète. Elle savait que plus les cabris sont nombreux, plus ils sont indisciplinés. Ils courent partout et, l'effet de groupe aidant, peuvent s'aventurer loin de la harde, là où le risque d'attaque par le renard ou l'aigle devient important. Et cette année, la réalité dépassait ses pires pressentiments, les cabris étaient vraiment insupportables. Ils avaient inventé un nouveau jeu qui les faisait courir dans tous les sens, avec les cabrioles les plus fantaisistes. Emportés par leur enthousiasme, ils pouvaient tous disparaître en même temps. Souvent ils rejoignaient un grand névé où ils s'amusaient à glisser comme des fous. Les mamans chamois avaient beau les gronder, cela ne servait à rien.

Après une ou deux attaques de l'aigle, la Bréhaigne décida de chercher un endroit où les petits pourraient s'ébattre sans trop de risques et où les mamans chamois pourraient trouver la bonne herbe nouvelle dont elles raffolent et qui est si propice pour le lait. Son idée était de se rapprocher de la cabane du berger, à côté du lac des Mille Couleurs. Elle avait passé un accord tacite avec les chiens du berger pour une coexistence pacifique. Elle menait la harde d'un côté de l'alpage quand les moutons étaient de l'autre et les chiens laissaient faire. Dans ces grands espaces, les cabris pourraient s'en donner à cœur joie et l'aigle serait dissuadé d'attaquer par la proximité de l'homme et par les aboiements des chiens qui gardaient les moutons. Et si l'aigle se décidait malgré tout à attaquer, la Bréhaigne comptait sur le sifflement d'alarme des marmottes pour l'avertir et lui permettre de lancer une contre-attaque en entraînant toute la harde.

Tous les membres de la harde, c'est à dire les mamans accompagnées des éterlous de un an et de la bande un peu fofolle des petits cabris de l'année, suivirent la Bréhaigne avec réticence à cause de la proximité des hommes et des chiens. Sans la Bréhaigne qui les dirigeait, jamais ils ne seraient ainsi rapprochés des moutons. Les cabris, quant à eux, ne pensaient à rien, sauf à jouer et les grands alpages peuplés de marmottes leur apparaissaient comme des terrains de jeux magnifiques.

En arrivant dans l'alpage, la Bréhaigne conduisit la harde vers le lac des Mille Couleurs. C'était un lac délicieusement posé dans une anfractuosité rocheuse et entouré de collines verdoyantes sauf au nord où la falaise le dominait. La cabane du berger était dissimulée derrière un ressaut et surplombait la pente par où un chemin descendait en zigzaguant vers la vallée. Le lac était très profond et cela lui donnait un air de mystère, l'eau pouvait changer de couleur à tout instant et passer du noir sombre à un bleu d'azur comme un ciel à l'envers avec des nuages blancs qui dérivait d'un bord à l'autre. La

falaise rocheuse contre laquelle le lac était appuyé regardait le nord et souvent un névé subsistait jusqu'à la fin de l'été, formant une langue de neige jusqu'à l'eau. Cette falaise noire avait un caractère sauvage, un peu sinistre et le contraste avec les collines verdoyantes de l'alpage était saisissant.

Le déversoir du lac se trouvait orienté vers l'ouest, sa rive affleurait la grande pente qui plongeait vers la vallée. Une colonie de marmottes s'était installée à cet endroit sans doute parce que l'herbe y était toujours fraîche et aussi très variée. La Bréhaigne savait que le patriarche de la colonie appréciait les couchers de soleil et restait souvent tard le soir sur la terrasse devant son trou pour les admirer. Le berger venait souvent aussi, après le travail de la journée, s'asseoir à côté de la vieille marmotte et ensemble ils regardaient le spectacle quand les derniers rayons du soleil irisaient la surface du lac profitant des rides provoquées par un souffle d'air. Chaque fois la beauté du spectacle le confondait, il lui semblait toucher le bonheur ultime, le bout de la vie quand plus rien ne peut exister. A côté de lui, la vieille marmotte, assise sur sa terrasse, restait immobile comme une pierre et parfois il se demandait si elle éprouvait la même extase.

La Bréhaigne prit aussitôt contact avec le vieux chien qu'elle connaissait depuis le début des temps. C'était arrivé quand il était encore un tout jeune chien, un jeune écervelé qui ne pensait qu'à jouer comme les cabris. Il s'était ainsi éloigné du troupeau et des autres chiens sensés lui apprendre le métier, jouant à courir après les marmottes. Il n'avait même pas fait attention au sifflement d'alarme que poussa l'une d'entre elles. Il n'avait dû sa survie qu'à l'arrivée en trombe de la harde de chamois. L'aigle affolé n'avait pas réussi à **s'envoler avec lui** et l'avait laissé sanguinolent dans l'herbe. Il s'était remis des blessures infligées par l'aigle et il n'avait jamais oublié l'intervention des chamois, même si le hasard avait joué son rôle. Depuis la Bréhaigne et lui se retrouvaient chaque printemps avec la montée de la transhumance. D'un commun accord, ils évitaient les rencontres entre le troupeau de moutons et la harde de chamois, communiquant chaque matin pour décider des lieux de pâturage pour chacun. Le berger ne disait rien, cela l'amusait plutôt et il jouait sa part en avertissant la Bréhaigne de l'arrivée inopinée de chasseurs. La colonie de marmottes du lac des Mille Couleurs jouait aussi son rôle : un guetteur était en permanence à l'affût et tout passage de l'aigle déclenchait une alarme qui retentissait dans tout l'alpage.

Alors quand l'aigle vit la Bréhaigne conduire sa harde vers le lac, il comprit que la chasse aux cabris était terminée pour l'année, sauf un coup de chance extraordinaire. Il connaissait bien les habitudes de la Bréhaigne et il savait qu'elle ne quitterait plus le lac avant que les cabris aient suffisamment grandi pour ne plus être facilement emportés dans l'aire. Heureusement il n'y aurait bientôt plus qu'un aiglon à nourrir, la chute de l'autre **devenant de plus en plus probable** après une dispute effrénée. En attendant ce soulagement, l'aigle reporta ses efforts sur la chasse aux marmottes. Il avait une technique particulière pour cette chasse, une technique qui exigeait un vol très précis. Les marmottes sont très méfiantes et ont toujours un guetteur prêt à siffler l'alarme dès qu'il **aperçoit** l'aigle planant dans le ciel. Le seul moyen de succès était de les surprendre et pour cela l'aigle descendait du sommet de la montagne dans un vol plané au ras du sol, évitant avec dextérité les rochers et autres obstacles. Si par hasard il débouchait sur une

colonie, le guetteur n'avait alors pas le temps de siffler et il pouvait choisir la marmotte la plus grasse. Il fallait de la chance et la chasse restait souvent infructueuse. En plus il ne pouvait pas tenter le coup sur les marmottes du lac, les chiens et l'homme lui faisaient peur, même lorsqu'ils étaient loin dans l'alpage.

Un jour, alors qu'il planait au-dessus du vallon pour repérer les marmottes, il entendit le sifflement d'alarme du guetteur de la colonie du lac. Cela l'étonna tellement qu'il faillit rater son virage et partir en vrille. Il se rattrapa à temps pour découvrir ce qui avait effrayé le guetteur. Ce n'était pas lui-même bien sûr, il ne comptait plus pour ce guetteur qui savait qu'il n'attaquerait jamais la colonie du lac, c'était des humains qui arrivaient à la cabane. Intrigué et infiniment curieux, il perdit de l'altitude pour mieux voir. Il y avait un homme et une femme accompagnés par une petite fille. Cette dernière avait l'air aussi insupportable que les cabris, elle courrait partout, émerveillée de découvrir le lac, les rochers, les marmottes qui, affolées, se précipitaient dans leurs trous respectifs.

L'homme posa son sac lourdement chargé pour admirer le lac. Il aida sa femme à en faire autant et ensemble ils s'assirent. Ils avaient rêvé de cet instant pendant toute la montée, mais ce qu'ils voyaient dépasser tout ce qu'ils avaient pu imaginer.

– Regardez l'oiseau, cria soudain la petite fille en levant le bras.

– C'est un aigle, un magnifique aigle royal, répondit son père. Regarde son envergure, il est immense et il plane sans effort, juste en utilisant les courants d'air. Il nous a repérés et il nous surveille.

La Bréhaigne avait aussi repéré cette arrivée étonnante dans ce coin sauvage où personne ne venait à part le berger et des chasseurs. Mais il ne s'agissait pas de chasseurs, elle savait reconnaître un chasseur et de toute façon le berger ne lui avait fait aucun signal d'alarme. Pourtant elle était inquiète et ce fut Pat, le vieux chien, qui finalement la rassura en venant accueillir le jeune couple et sa fille. Mais ce qu'elle ne pouvait pas prévoir, c'était que la présence de la petite fille allait complètement bouleverser la vie de tous les jours. Comment aurait-elle pu imaginer que cette petite fille arriverait à faire partie de la harde au même titre qu'un cabri de l'année !

GWENDOLINE

Le petit chamois, né sous le mélèze solitaire à côté de la source, fut à l'origine de tout ce qui arriva par la suite. De tous les cabris de l'année, c'était le plus insupportable. Rien ne lui faisait peur et sa curiosité était insatiable. Alors quand il vit cette petite fille qui se promenait toute seule dans l'alpage à la recherche des marmottes, il ne put s'empêcher de s'approcher d'elle plutôt que de fuir comme aurait fait tout bon chamois. Ce fut un long processus, plein d'avancées timides et de reculades effrayées. La petite fille cherchait l'amitié, mais l'instinct naturel du jeune cabri le poussait à la méfiance malgré l'envie qu'il avait de jouer avec elle.

C'était la première fois que Gwendoline venait dans la montagne à la cabane de Fondterre. Ses parents connaissaient le berger et ils s'étaient arrangés avec lui pour venir l'aider à soigner les moutons pendant les vacances d'été. Le séjour à la montagne leur avait été recommandé par les médecins pour soigner la constitution délicate de leur fille. Personne alors n'aurait imaginé ce qu'elle allait être capable de faire dans la montagne et ses parents s'inquiétaient plutôt de l'ennui qui pourrait la terrasser comme une maladie quand elle serait à la cabane de Fondterre avec personne avec qui jouer. Ils avaient apporté des livres, des jeux et toutes sortes de choses qui pourraient les aider à animer la vie de leur fille, ils espéraient aussi que la garde des moutons dans l'alpage l'occuperait et lui ferait découvrir la beauté austère des sommets. Ils ne savaient pas encore qu'une harde de chamois y pourvoirait et qu'à la fin du séjour elle ne voudrait même plus redescendre !

En fait, l'arrivée au lac des Mille Couleurs fut une révélation pour Gwendoline. La beauté du site avec les rochers qui plongeaient dans le lac, les marmottes qui courraient partout, la prairie couverte de fleurs et d'où montait les stridulations des grillons ivres d'amour, tout cela contribua à l'enivrer. Elle était montée en traînant les pieds, furieuse de quitter la ville où elle avait ses habitudes, ses amies. Elle avait transpiré dans cette montée et, trop fatiguée, avait plusieurs fois menacé de redescendre au point que ses parents avaient failli renoncer de guerre lasse. Mais maintenant, assise avec eux au bord du lac, elle oubliait tout, ses souffrances, sa vie citadine, son mal d'être qui l'envahissait trop souvent. Quelque chose de nouveau émergeait dans sa conscience, quelque chose qui lui était offert : la perception de la beauté sauvage de la nature.

Ses parents avaient imaginé de la faire participer au gardiennage des moutons comme aide bergère, mais Gwendoline se désintéressa tout de suite de ce travail. Elle prit l'habitude de se promener seule, d'abord autour de la cabane de Fondterre, mais bientôt beaucoup plus loin. Elle disait qu'elle partait en balade. Ses parents lui donnaient un pique-nique qu'elle mettait dans son sac à dos avec une petite gourde et elle partait du côté où les moutons n'étaient pas allés. Sa grande occupation était de choisir le lieu de pique-nique. Elle avait bien sûr vite repéré le mélèze solitaire avec la source fraîche qui coulait à proximité et c'était devenu son lieu favori. Assise sous une branche du mélèze, elle pouvait voir la vallée qui s'étendait en bas sous ses pieds et **de l'autre côté un** petit col niché entre deux montagnes où elle rêvait d'aller un jour. Il s'appelait le col des

Runes et il **semblait** inaccessible, une falaise abrupte en défendait l'accès. Elle avait demandé à son père de l'emmener, mais celui-ci avait fait la moue et lui avait répondu que ce n'était pas pour les petites filles.

Ce fut lors des pique-niques sous le mélèze qu'elle fit connaissance avec Biquet. Elle s'asseyait à côté de la source et souvent une grenouille venait lui tenir compagnie. Elle aimait bien la présence de la grenouille, elle lui donnait quelques miettes de pain et celle-ci semblait apprécier. Cela avait peut-être le goût d'une sauterelle, Anourelle adorait les sauterelles qu'elle attrapait avec sa langue. Gwendoline lui avait attribué ce nom d'Anourelle parce qu'on lui avait appris que les grenouilles appartiennent à l'ordre des anoures dans la classe des amphibiens. Gwendoline adorait mettre des noms à tous les êtres vivants autour d'elle. « Avoir un nom, c'est déjà le début d'une amitié. » disait-elle souvent.

Un jour, alors qu'elle était en train de raconter une histoire à Anourelle, celle-ci se dressa soudain puis plongea dans la vasque de la source. Gwendoline leva la tête et aperçut le petit cabri juste au-dessus d'elle. Il n'avait pas encore de cornes, juste deux bourrelets sur la tête, et cela lui donnait un air gamin. Ses yeux curieux regardaient Gwendoline avec émerveillement, il n'avait jamais vu de petite fille. Gwendoline resta immobile, elle sentait qu'un rien, le moindre mouvement pouvait le faire fuir. Ils se regardèrent ainsi pendant un long moment. Il partit finalement à l'appel de sa mère et Gwendoline eut un pincement de regret au fond du cœur. Elle se sentait bien seule quand même, elle aurait voulu un compagnon de jeu et l'amitié d'une simple grenouille satisfaisait mal ce besoin.

Elle ne pensait pas revoir ce petit chamois et pourtant il revint. Il revint même tous les jours pour le pique-nique à l'ombre du mélèze. Cela devint un rendez-vous que ni l'un ni l'autre n'aurait manqué. Chaque fois ils se rapprochaient un peu plus, Gwendoline apportait une poignée de trèfles et l'offrait dans un geste d'amitié. Elle sut qu'elle avait réussi à obtenir son amitié le jour où il vint manger directement le trèfle dans sa main. Elle l'avait appelé Biquet parce qu'il adorait lui donner des coups de tête. Ils jouaient alors en se roulant dans l'herbe et cela la faisait rire aux éclats. Souvent des têtes apparaissaient derrière la colline, c'était les copains de Biquet qui regardaient étonnés par son audace et peut-être aussi désireux d'en faire autant.

Pourtant quand Biquet l'amena vers sa mère, ce fut bien plus difficile. Celle-ci ne voulait pas en entendre parler et s'enfuyait à la moindre approche, ce qui embêtait beaucoup Biquet qui avait faim et aurait bien voulu téter. Il était alors obligé d'abandonner ses jeux avec Gwendoline pour rejoindre sa mère. Le rapprochement se fit au fil des jours et avec beaucoup de patience. Un jour Gwendoline put assister à la tétée en restant à côté et même en caressant doucement la tête de la maman chamois. Elle avait découvert qu'une caresse entre les deux cornes semblait lui faire un grand plaisir.

C'était une étape, mais le rêve de Gwendoline était de pouvoir participer aux jeux des cabris. Elle les observait de loin quand ils jouaient en faisant des cabrioles, ils avaient l'air de tellement s'amuser qu'elle en rêvait la nuit. Elle avait bien essayé de les approcher avec Biquet à ses côtés et cela aurait peut-être marché s'il n'y avait pas eu la Bréhaigne sur le chemin. Avec la Bréhaigne, c'était quasiment impossible. A l'approche de

Gwendoline, elle émettait ce sifflement, ce chuintement caractéristique des chamois pour signifier son déplaisir et elle partait au galop en entraînant toute la harde, Biquet inclus.

Ce fut Mélezen, le berger, qui lui donna l'idée. Mélezen était un homme sauvage, avec une barbe hirsute et des habits qui pouvaient laisser penser qu'il n'en changeait pas souvent. Il était berger depuis toujours, tout le monde le connaissait et le respectait dans la vallée. Derrière son aspect sauvage et un peu taciturne, il y avait une sensibilité très forte aux choses de la nature. Plus que la montagne, c'était le chant de la vie qu'il écoutait durant ces longs jours dans les alpages du vallon des Gentianes. Il était attentif à tout ce qui vit, les chamois comme les grenouilles ou l'hermine qui habitait sous la cabane. Ses deux chiens savaient cela et avaient pour lui une considération qui les faisait réagir au moindre geste. Jamais Mélezen élevait la voix, un simple mouvement de la main et les chiens comprenaient ce qu'il fallait faire avec les moutons.

Chaque année au printemps, il montait avec le troupeau à la cabane de Fondterre et chaque fois il avait l'impression de se retrouver chez lui ! On ne voyait jamais personne dans le vallon des Gentianes, c'était son domaine, tout lui appartenait. Il l'avait tant de fois parcouru qu'il en connaissait le moindre recoin, le brouillard le plus épais ne lui faisait pas peur, il savait se repérer à la forme des rochers, aux espèces de plantes, à la couleur des fleurs. Il était encore un bel homme dans toute sa force, mais il savait que la vieillesse le prendrait petit à petit dans son étau et, quand trop de tâches deviendraient difficiles à réaliser, il serait obligé d'abandonner. Mais il ne pouvait pas imaginer ne pas venir au rendez-vous du vallon des Gentianes chaque printemps, non il ne voulait pour rien au monde manquer ce rendez-vous.

Quand des amis lui proposèrent de venir l'aider, il n'osa pas refuser malgré l'atteinte qui allait être faite à sa solitude. Il allait falloir partager et il savait que ces étrangers ne sauraient pas comprendre l'harmonie du vallon des Gentianes, ils n'entendraient pas la vie qui s'exprimait dans le moindre recoin, ils verraient les chamois comme des bêtes curieuses et les marmottes comme des chats domestiques. Alors il avait peur de ne pas pouvoir les supporter longtemps. Heureusement ils étaient des amis, ils comprendraient quand il leur demanderait de redescendre et de le laisser seul.

Pourtant cela n'arriva pas et ce fut à cause de la petite fille que ses amis avaient amenée avec eux. Comme prévu, les amis de Mélezen ne surent pas entrer dans la vie foisonnante du vallon des Gentianes, ils regardaient la nature autour d'eux comme un tableau dont ils savaient admirablement peindre les couleurs, mais cela restait statique. Ce fut tout à fait autre chose avec la petite fille, celle-ci devint un rayon de soleil dans le vallon des Gentianes, un rayon de soleil qui savait faire briller la moindre forme de vie, jusqu'à la plus petite sauterelle. Mélezen comprit vite cette capacité et il prit un plaisir incommensurable à lui faire connaître tout ce qu'il savait.

Il y avait longtemps qu'il l'observait, amusé, sa conquête de l'amitié des chamois. Il l'avait vu réussir à apprivoiser un petit cabri et s'était émerveillé de voir comment ce cabri revenait tous les jours au rendez-vous du pique-nique sous le mélèze solitaire. Il avait compris que ce que cherchait Gwendoline dépassait la signification du terme

« apprivoiser », qu'il y avait autre chose, quelque chose d'indéfinissable et il l'aimait pour cela. Aussi, après l'avoir vu essayer sans succès de venir à bout de l'hostilité de la Bréhaigne, il lui suggéra l'artifice du bloc de sel. Les chamois ont besoin de sel, souvent ils viennent voler celui des moutons. « C'est un cadeau que la Bréhaigne appréciera beaucoup » souffla-t-il à Gwendoline en lui tendant un beau bloc de sel.

Ce fut déterminant et Gwendoline se vit rapidement introduite dans la harde. Il n'y avait plus aucun geste de fuite quand elle arrivait, la Bréhaigne la regardait avec approbation et les chamois continuaient leurs occupations sans faire plus attention à elle. Mais le plus grand bonheur de Gwendoline fut de pouvoir participer aux jeux des cabris. On ne la voyait plus à la cabane, elle passait toute la journée avec eux et n'avait pas le temps de s'ennuyer. Tous les matins, elle partait avec un pique-nique dans son sac à dos. Elle retrouvait Biquet sous le mélèze, à côté de la source. C'était leur lieu de rendez-vous. La grenouille Anouelle, toujours installée sur une pierre à côté de la source, lui faisait un petit signe et Gwendoline comprenait que cela voulait dire « bonne chance ». Biquet l'emmenait rejoindre la harde et les jeux commençaient avec les autres cabris. Ce fut elle qui inventa un nouveau jeu, le « jeu de touche à tout ». Les cabris apprirent vite et bientôt l'alpage retentit des rires de la petite fille quand ils se culbutaient les uns les autres.

La Bréhaigne regardait ces jeux d'un œil tranquille : les petits s'amusaient, c'était de leur âge. Mais un souci la gagnait parfois, elle n'osait pas emmener les petits dans les rochers de peur que Gwendoline ne les suive, pourtant il fallait bien leur apprendre l'escalade. Dominer le vide et savoir reconnaître les passages les plus subtils, c'est tout l'art du chamois, lui qui vit dans la montagne. C'est en escaladant les falaises les plus abruptes en quelques bonds qu'il échappe aux agressions, comme le loup, le renard ou l'homme quand celui-ci le chasse.

Finalement la Bréhaigne décida de changer de vallée en emmenant sa harde par un passage qu'elle connaissait et où la petite fille ne pourrait pas passer. Ainsi la harde **retrouverait** son indépendance. Mais un événement surprenant vint bouleverser ce projet et obligea la Bréhaigne à voir différemment la présence de Gwendoline dans la harde : l'aigle repassa à l'attaque. Il observait depuis longtemps ce groupe de cabris qui jouaient à n'en plus finir et il savait bien qu'un jour l'occasion se présenterait, il suffisait d'être patient et patient, il l'était. Cela arriva quand Gwendoline réussit à entraîner les cabris vers le grand névé qui descendait de la falaise. Mélezen lui avait confectionné une petite luge avec un bout de plastique et elle voulait l'essayer avec ses amis. Ce fut une fête de glissades et on ne pensait plus à rien. C'était ce qu'attendait l'aigle qui s'était rapproché et survolait la scène en prenant soin que son ombre ne le trahisse et fasse siffler les marmottes. L'occasion rêvée se présenta enfin : un petit cabri avait mal glissé et était tombé à l'écart des autres. Il semblait blessé, il traînait la patte et appelait désespérément sa mère comme un enfant perdu. L'aigle n'hésita pas une minute, il ne prit même pas le temps de mieux observer les dangers éventuels qui pouvaient exister dans les alentours, il plongea, ailes refermées le long de son corps, droit sur le petit cabri. Il avait atteint une vitesse telle qu'il allait pouvoir enlever le petit cabri dans ses serres sans même être obligé de s'arrêter, il lui suffirait d'ouvrir ses ailes pour effectuer une ressource et

remonter en chandelle sans effort. Les aiglons là-haut surveillaient la chasse, ils l'avaient certainement vu plonger et ils commençaient déjà à se disputer les meilleurs morceaux avant même d'avoir la proie.

Le petit cabri était né un jour de chance. Attirée par ses appels désespérés, Gwendoline se mit à courir vers lui sans même faire attention à la marmotte qui venait de lancer le sifflement d'alarme. Dans l'alpage, la Bréhaigne leva la tête en entendant l'alarme de la marmotte et se mit à galoper avec toute la harde vers le névé. Mais la harde était trop loin pour intervenir, l'aigle arrivait sur le cabri dans un piqué flamboyant. Ce fut Gwendoline qui déranga l'aigle en surgissant brusquement et en couvrant le cabri avec ses bras. L'aigle essaya bien d'ouvrir ses ailes pour amorcer une ressource et s'enfuir vers le ciel, mais son aile heurta la petite fille les faisant rouler tous les deux dans l'herbe. Ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre : d'un côté le grand oiseau étourdi par le choc se remettait difficilement sur ses pattes et de l'autre la petite fille affolée se relevait sur les genoux, prête à pleurer. Quelque chose d'étrange se passa alors entre les deux êtres, comme une communication invisible. La petite fille s'arrêta de pleurer et se leva pour fouiller dans son sac. Elle en sortit un gros sandwich bien garni de viande et le présenta à l'aigle qui n'avait pas bougé. Celui-ci la regarda longuement avant de saisir délicatement le sandwich avec son bec acéré en prenant soin de ne pas la blesser. Il ouvrit alors ses immenses ailes comme pour montrer sa puissance, il était magnifique, un superbe aigle royal dont la stature égalait presque la petite fille. Mais celle-ci n'avait pas peur, elle resta immobile en le regardant dans les yeux. Alors l'aigle battit des ailes et dans un souffle puissant, s'envola. Une marmotte curieuse, qui regardait la scène assise sur la terrasse de son habitation, s'empressa de rentrer à l'abri. Quelque chose lui disait qu'il n'y avait pas de danger, que l'aigle ne s'intéresserait pas à elle, mais son instinct naturel la poussait à prendre des précautions.

Le cabri, qui avait juste quelques jours d'existence, n'avait rien compris. Il continuait à bêler désespérément, cherchant sa maman à droite et à gauche. La petite fille le prit dans ses bras pour le consoler et il se laissa faire. Il voulait une maman et voilà qu'il en avait trouvé une ! Il s'arrêta de pleurer et se laissa gentiment cajoler.

Cet épisode acheva de convaincre la Bréhaigne de l'amitié de la petite fille. Elle renonça à fuir par le col des Runes et se contenta d'entraîner la harde vers les rochers proches. Elle ne fit plus attention à Gwendoline, elle avait envie de retrouver les plantes si aromatiques qui poussent dans des endroits inaccessibles, elle avait la nostalgie des passages difficiles qu'il faut chercher longuement pour arriver enfin sur le petit replat où on peut s'allonger et ruminer tranquillement en regardant l'alpage là en-bas où se traînent les moutons. Il y avait un endroit qu'elle aimait particulièrement, c'était de l'autre côté du col des Runes. Il y avait là une sorte de terrasse qui dominait la vallée en dessous par un vide impressionnant, mais il en fallait plus pour impressionner la Bréhaigne. C'était son coin favori dans la journée quand le soleil faisait s'ouvrir les fleurs. Une marmotte, unique locataire du coin, s'était habituée à cette présence les jours de beau temps, elle appréciait même la présence du chamois qui dissuadait l'aigle de venir roder dans le coin.

Gwendoline la suivit avec Biquet. On lui avait bien défendu d'aller vers les rochers, mais elle suivit la Bréhaigne, oubliant cette interdiction. Commença alors une période de sa vie qui devait laisser des traces sur son caractère et sur son corps. Elle s'était assimilée à un cabri et les autres chamois la considéraient comme telle, aussi ils l'emmenèrent dans les endroits les plus difficiles. Cela faisait partie de l'apprentissage des cabris et elle y participait normalement. Elle apprit à grimper pieds nus pour faire comme les cabris. Elle avait observé que ceux-ci s'accrochent au rocher avec leurs deux sabots qui peuvent s'ouvrir ou se fermer selon le terrain, elle fit de même avec les doigts de ses pieds et apprit à palper chaque fissure. Les chamois prenaient des précautions avec elle, ils l'attendaient quand elle traînait derrière, la poussaient parfois pour l'aider, mais elle les suivait partout. Elle apprit ainsi à regarder le vide en dessous d'elle sans avoir peur, elle apprit à utiliser la moindre prise, elle apprit reconnaître la sûreté de la prise en la tâtant et à se concentrer afin que chacun de ses gestes soit assuré. Petit à petit elle connut tous les passages dans les falaises, des passages connus des seuls chamois.

Le soir quand elle rentrait à la cabane, elle était épuisée et s'empressait d'aller dormir après le repas. Son corps se transformait, il durcissait, des muscles, qu'on ne voyait pas auparavant, sculptaient ses bras et ses jambes. Elle rayonnait d'une santé extraordinaire et d'une joie de vivre qui ravissaient ses parents. Ils se félicitaient tous les jours d'avoir eu cette idée de passer l'été à la montagne dans une cabane de berger. Ils ne s'inquiétaient pas trop de la voir partir toute la journée jouer avec les chamois dans l'alpage, le berger leur avait assuré qu'elle ne courrait aucun risque et elle avait l'air tellement contente. Ils trouvaient que cette amitié qu'elle avait conquise auprès des chamois était précieuse, ils ne voulaient surtout pas la décevoir en lui interdisant de participer aux jeux des cabris.

De son côté, Mélezen avait bien vu que les chamois l'entraînaient dans les falaises, il connaissait ces falaises qu'il avait fréquentées étant enfant et il connaissait les difficultés pour trouver les passages. Mais après avoir bien observé comment s'y prenait la Bréhaigne pour conduire l'équipe de jeunes cabris un peu fous, il avait senti qu'il n'y avait pas vraiment de danger. C'était un apprentissage de la verticalité que la Bréhaigne faisait subir à la nouvelle génération et Gwendoline semblait tout à fait à l'aise au milieu des cabris. Alors, malgré son inquiétude, il avait gardé l'information pour lui et n'en avait pas fait part aux parents.

Mais il continuait à observer. Il aimait particulièrement la première vision du matin, quand, à l'aube naissante, Gwendoline partait vers la falaise pour retrouver sa harde. Ses sauts de vire en vire étaient tellement empreints de grâce et de légèreté que Mélezen avait l'impression qu'elle dansait sur les rochers. Souvent il se demandait si cette fille n'était pas finalement un elfe avec des ailes transparentes. Quand enfin arrivait la rencontre avec la Bréhaigne, commençait alors tout un cérémonial qui bizarrement faisait naître une petite pointe de jalousie dans son cœur. C'était tout en caresses et gestes mystérieux sans doute uniquement compréhensibles dans le langage chamois, un langage que Gwendoline semblait avoir appris.

Ce fut un soir, alors qu'il participait à une veillée autour du feu de camp que les parents de Gwendoline organisait chaque soir qu'il comprit le pouvoir de cette petite fille

sur la nature. Ce soir là, la lune était pleine et dans la nuit noire, elle apportait une lumière blanche, pure qui se coulait dans le moindre interstice et venait se refléter à la surface du lac.

– Regardez, on voit la lune au fond du lac, s'exclama Gwendoline. Elle brille, elle est toute ronde, c'est une lune d'argent. C'est comme cela que je l'aime.

– Je croyais la lune maléfique, murmura Mélezen, mais ce soir tu dis que c'est une lune d'argent. Je n'ai jamais entendu une pareille sottise !

– C'est parce que Gwendoline est avec nous, plaisanta son père. Grâce à elle, la lune, ce soir, symbolise la pureté, l'innocence, le sacré.

Par son regard, il comprit que Mélezen le prenait un peu pour un illuminé. Il se crut obligé d'expliquer.

– Oui, elle sait donner aux choses une signification qu'on ne soupçonne pas. Cela vient de son nom. C'est un nom d'origine celtique. « gwen » signifie blanc, un blanc qui appelle la pureté et l'innocence. « dolen » signifie cercle, anneau, c'est aussi la lune quand elle est ronde. Alors quand on prend les deux mots ensemble, la lune devient une lune d'argent. **C'est elle** qu'on voit ce soir au fond du lac.

Gwendoline regardait toujours le reflet de la lune au fond du lac. Son visage éclairé par la flamme du feu dansait dans les yeux de Mélezen. Cette petite fille le rendait fou. Il y avait quelque chose en elle qui s'était niché au plus profond de son être, quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir mais dont il sentait qu'il ne pourrait jamais se débarrasser.

LE COL DES RUNES

L'attachement de la Bréhaigne pour Gwendoline se confirmait tous les jours. Le chef de la harde l'avait prise sous sa protection et ne la quittait plus d'un sabot. Plusieurs fois la vieille chèvre chamois la rattrapa lors de chutes malencontreuses en bondissant juste en dessous. Même l'aigle semblait vouloir la protéger et ne tentait plus d'attaquer les cabris du vallon des Gentianes. Gwendoline sentait autour d'elle des vagues d'amitié vibrer doucement et son bonheur était infini. Les soirs de beau temps, Mélezen l'emmenait au bord du lac pour admirer le coucher de soleil. C'était toujours un spectacle extraordinaire et Mélezen, pourtant habitué, ne s'en lassait pas. Mais c'était surtout la présence de cette fille à côté de lui qui excitait ses sens à un point qu'il n'aurait jamais imaginé possible.

Un jour qu'ils étaient tous les deux assis chacun sur un rocher, un chamois se faufila doucement entre eux, c'était la Bréhaigne. Le spectacle venait de commencer, la surface du lac, irisée par la lumière rasante du soleil, semblait être devenue vivante, on sentait soudain des profondeurs du lac des mystères étranges. C'était l'heure où les marmottes rentrent dans leurs chambres pour dormir, pourtant l'une d'elle, restée debout sur le balcon de son domicile, regardait le lac, immobile comme une pierre. On entendit soudain le bruit d'une aile frappant violemment l'air et l'aigle vint atterrir sur un gros rocher qui dominait le lac. La marmotte ne bougea pas, elle n'envoya aucun signal d'alarme. Un grand silence entourait le lac, même les grillons dans la prairie semblaient avoir rangé leurs violons. La beauté du spectacle transcendait les pulsions animales et rendait chacun ami de l'autre.

Une féerie indicible jaillissait du lac et se propageait par ondes successives. Gwendoline aurait voulu accompagner cette féerie, elle imagina une musique qui serait en harmonie avec la beauté de l'instant. Soudain elle se leva et, debout face au lac, se mit à chanter une chanson qu'elle ne connaissait pas. De cette vision mystique, Gwendoline s'en souviendra toute sa vie. Quelque chose était arrivée, quelque chose de très précieux qui formera le ferment de son cheminement spirituel.

Le matin suivant cette soirée féérique, la Bréhaigne emmena Gwendoline au col des Runes, ce col enchâssé entre deux montagnes et qui semblait si inaccessible. Ils partirent seuls avec Biquet, le cabri favori de Gwendoline. La Bréhaigne fit bien comprendre aux autres cabris que cette balade n'était pas pour eux et laissa la harde aux soins de la plus vieille chèvre après elle. Elle partit vers les rochers en poussant Gwendoline devant elle. Elle lui indiquait la direction en lui donnant des coups de cornes à droite ou à gauche, mais elle faisait en sorte qu'elle marche devant. Gwendoline se rappellera plus tard cette expédition et comprendra alors pourquoi. Ce n'était pas pour l'empêcher de s'enfuir, comme elle avait pu l'imaginer, que la Bréhaigne la poussait en lui indiquant le chemin à coups de cornes plutôt de passer devant, mais c'était simplement pour imprimer dans sa mémoire le cheminement complexe qui conduisait au col. Après une longue approche dans les alpages, on butta sur la falaise. Gwendoline se demanda pourquoi la Bréhaigne l'avait amené à cet endroit, la falaise était abrupte que tout cheminement semblait

impossible. Elle esquissa le geste de redescendre pour rejoindre les cabris, mais la Bréhaigne ne voulait pas la lâcher et la conduisit à coups de tête vers une petite vire qui traversait entièrement la falaise pour déboucher sur un raide couloir rempli de pierraille. C'était le fameux passage, connu seulement des chamois, qui conduisait au col. Là-haut, après le couloir, un rayon de soleil éclairait le petit col enchâssé entre deux montagnes abruptes et lui donnait un air accueillant, tellement accueillant que l'envie d'y aller vous prenait au cœur malgré les difficultés. Aussi Gwendoline ne résista pas quand elle comprit que la Bréhaigne avait l'intention de l'emmener là-haut.

Le chemin était très étroit et le moindre écart pouvait vous précipiter dans le vide, mais il en fallait beaucoup plus pour dissuader Gwendoline. Rien ne lui faisait peur désormais et elle entama l'ascension en suivant la Bréhaigne comme son ombre. Chaque pas nécessitait une attention soutenue, il fallait assurer la prochaine prise pour la main et sentir l'adhérence du pied avant de faire un pas, mais à force de grimper avec les cabris, ces gestes étaient devenus instinctifs. Elle se sentait aussi en sécurité que dans l'alpage !

L'arrivée au col était magnifique, il y avait une petite terrasse au soleil où on pouvait s'asseoir avec les pieds dans le vide et quand elle fut installée pour ouvrir son pique-nique, Gwendoline sut qu'elle avait trouvé son jardin secret où personne ne viendrait jamais. La Bréhaigne avait disparu, sans doute à la recherche de ces fleurs qu'elle aimait particulièrement. La solitude était complète, personne ne venait jamais visiter ce col sans doute à cause de cette montée difficile, alors il n'était fréquenté que par les chamois et par l'aigle qui avait établi son aire sur un rebord de la falaise avec une vue magnifique sur tout le vallon, mais qui aimait venir s'installer sur la petite terrasse au soleil pour se lisser les plumes et échapper à sa marmaille toujours en train de réclamer.

De sa terrasse qui dominait tout le vallon des Gentianes, Gwendoline pouvait apercevoir les moutons éparpillés comme des petits points. Elle crut même voir Mélezen immobile au milieu de ses moutons. Par moments les chiens aboyaient autour du troupeau éparpillé et on voyait alors les moutons se mettre à courir, cela faisait comme des vagues blanches qui balayait lentement l'alpage. Elle imagina Mélezen essayant de la repérer avec ses jumelles et elle se leva pour mieux se faire voir, tellement fière d'être au col des Runes, ce col où elle savait qu'il n'était jamais allé.

Mélezen la regardait effectivement avec ses grosses jumelles de berger, mais ce qu'il pensait n'était pas du tout ce qu'elle imaginait. Il l'avait repérée par hasard en surveillant l'aire de l'aigle. En plus de sa fonction de berger, il était chargé de suivre l'évolution de la faune qui vivait dans le vallon des Gentianes et le sort des rejetons de l'aigle l'intéressait particulièrement. Les aiglons étaient toujours deux là-haut à se disputer à qui mieux mieux et il savait que si la faim devenait trop insupportable, l'un d'eux serait un jour poussé dans le vide avant de savoir voler. Peut-être que les parents attendaient cela avec impatience : plus qu'une bouche à nourrir, plus de disputes sans fin ! En cherchant l'aire, le regard de Mélezen s'était d'abord posé sur le col et c'était là qu'il l'avait vue. Son profil se détachait clairement sur le ciel bleu juste au milieu du col, elle semblait seule. Un frisson de peur le saisit, cette fois cela dépassait les bornes ! Et comment avait-elle pu avoir l'idée de monter jusque là haut ? Il la savait prudente et elle n'aurait pas pris une telle initiative toute seule, sûrement que la Bréhaigne y était pour quelque chose. Ce

chamois ne doutait plus de rien ! Mais ce n'était pas les risques pris dans cette escalade qui lui faisait peur, il savait que l'accès était relativement facile lorsqu'on connaissait le chemin. Ce qui l'inquiétait, le terrifiait même, c'était le col lui-même. Dans les croyances locales, le col des Runes avait une image maléfique et on évitait d'y aller. Mélezen lui-même n'y était jamais allé et il évitait soigneusement de regarder dans sa direction. On disait qu'il y avait là-haut des inscriptions gravées sur les rochers et que ces inscriptions apportaient le malheur par le seul fait de les regarder.

Mélezen se força à garder son regard posé sur le col, il savait qu'un malheur allait arriver si Gwendoline regardait les inscriptions. Mais ce fut la Bréhaigne qui réapparut à côté de Gwendoline. Figée sur ses pattes, elle semblait observer le vallon. Peut-être pouvait-elle voir le moindre détail, comme l'aigle et avait ainsi repéré Mélezen. La Bréhaigne était sans doute vieille et stérile, mais elle avait une prestance, un port altier qui la faisait reconnaître des autres chamois même de loin. Avec ses cornes fines et allongées qui se courbaient gracieusement au-dessus de sa tête, on pouvait l'imaginer comme une divinité de la montagne. Son corps se dessinait parfaitement sur le ciel bleu qui apparaissait dans l'embrasement du col et Mélezen, toujours sensible aux signes que lui faisait la nature, eut un moment envie de s'agenouiller en adoration. A côté de la Bréhaigne, Gwendoline semblait tellement frêle, petite, si délicate que Mélezen frissonna encore une fois et quand le chamois posa sa tête sur son épaule, il sut que c'était un frisson de jalousie. Peu après, il les vit redescendre tous les deux, l'un derrière l'autre, et cela le rassura. Le maléfice n'avait pas agi.

Bien sûr Gwendoline ne sut pas tenir sa langue et elle s'empressa de raconter son expédition au col des Runes à ses parents. Ceux-ci se récrièrent, surtout sa mère :

– C'est de la folie, il ne faut pas partir seule comme cela sans rien dire, personne ne te surveille, tu ne connais pas les chemins...

– Mais si, insista Gwendoline, j'ai simplement suivi la Bréhaigne, c'était très facile et tellement beau ! De là haut on voit tout le vallon jusqu'à la cabane, on distingue les moutons comme des petites taches, de temps en temps les chiens les font courir et cela fait des vagues blanches qui ondulent sur l'alpage. On ne voit pas les grenouilles du lac, elles sont trop petites. Il y a un passage un peu difficile dans la falaise, mais maintenant je connais le chemin et je pourrais vous emmener, ce n'est pas très long.

– Ce n'est sûrement pas le col des Runes, il est inaccessible, mais je suis curieux de savoir où la Bréhaigne a pu t'emmener.

– Je suis sûre que c'est le col des Runes ! N'est-ce pas Mélezen ? Tu m'as vu en haut ?

Ce dernier sourit doucement. Il ne voulait pas se mêler à ce débat et surtout il ne voulait pas prononcer ce nom, le col des Runes. Il se contenta de hocher la tête avec un air entendu, ce qui eut le don d'inquiéter sa maman. Cette dernière voyait d'un très mauvais oeil les escapades de sa fille avec les chamois.

– Mais enfin, s'écria-t-elle, on ne peut pas la laisser partir comme cela dans les rochers avec un chamois sans savoir où elle va ! Il y a déjà longtemps que j'ai peur pour elle. Cela ne peut plus faire, il faut partir avant qu'un malheur arrive.

– Mais maman, la Bréhaigne s'occupe de moi. Elle m'a souvent empêchée de glisser, elle connaît les chemins, je ne risque rien. D'ailleurs je n'ai jamais peur !

– C'est bien cela qui est inquiétant. Et puis comment peut-on faire confiance à un chamois ? C'est absurde ! C'est une idée de petite fille.

– Mais la Bréhaigne est plus qu'un chamois, c'est presque comme une maman ! Et Biquet m'attend tous les jours pour jouer. S'il vous plaît, laissez-moi encore un peu avec eux.

La réplique de sa maman ne se fit pas attendre :

– Un chamois est un chamois, qu'il s'appelle la Bréhaigne ou tout autre nom ! Toi, tu es une petite fille et tu n'as rien à faire au sein d'une harde de chamois.

– C'est la solution la plus sage, confirma son papa, nous devons partir, mais avant Gwendoline va nous emmener à son col des Runes. Elle dit que c'est tellement joli que j'ai envie de le visiter. Il y a sûrement un peu d'escalade, mais si Gwendoline est passée, nous devrions y arriver !

Mélezen ne dit rien, on se serait moqué de lui. Et puis parler du col des Runes pouvait réveiller les maléfices.

Ils partirent donc de bon matin. Très fière, Gwendoline menait ses parents. Elle suivait sans hésiter le cheminement que lui avait appris la Bréhaigne et ils arrivèrent bientôt au pied de la falaise, là d'où partait la vire. Quand son père vit le chemin que voulait emprunter sa fille, il se récria. Après beaucoup de discussion, il finit par accepter le cheminement, mais il voulut absolument l'encorder, la traversée dans la falaise lui paraissait beaucoup trop dangereuse pour une petite fille et il avait peur qu'elle attrape le vertige. « C'est dangereux, lui dit-il, je vais t'assurer. Tu pourrais glisser et tomber en bas de la falaise ». Gwendoline se retint de dire qu'elle allait au col presque tous les jours depuis que la Bréhaigne lui avait montré le chemin et se laissa docilement encorder. Elle aurait bien eu envie de demander ce que voulait dire « être assurée » et comment cela faisait « d'avoir peur », mais elle estima que ce n'était pas le moment. Et puis l'objectif des parents lui plaisait beaucoup. Elle était enchantée de pouvoir indiquer le passage permettant d'accéder au col des Runes, c'était devenu sa balade favorite avec la Bréhaigne.

On ne voyait pas un chamois, ils semblaient avoir tous quitté le vallon des Gentianes, seul l'aigle qui habitait dans la falaise surveillait l'équipée. Il faisait des immenses vols planés, longeant la falaise d'un côté puis de l'autre, se demandant sans doute ce que cette petite fille avait encore inventé. Elle avait protégé un cabri et privé ce jour là de nourriture ses deux garnements qui n'arrêtaient pas de se disputer, mais elle s'était rachetée en lui offrant un gros sandwich. Depuis il n'osait plus attaquer le troupeau même quand il voyait un cabri isolé, loin de la harde, en train de bêler désespérément. Un cabri qui se perd comme ça et qui ne sait que bêler pour appeler sa mère à l'aide, lui semblait désigné pour terminer dans l'estomac de sa progéniture, mais la petite fille avait instauré une sorte de tabou, une protection sur tous les cabris du vallon des Gentianes. Il était pourtant un aigle royal, certainement plus grand que la petite fille avec ses ailes ouvertes, mais il n'osait pas attaquer. Il lui restait peut-être quelque chose de ce qui s'était

échangé entre elle et lui lors de son attaque manquée sur le petit cabri égaré, quelque chose comme de l'amitié. Aujourd'hui il la voyait grimper au col des Runes avec deux grandes personnes et ce n'était pas l'habitude. La Bréhaigne n'était pas là pour la conduire, c'était un endroit dangereux et bêtement il était inquiet sans savoir pourquoi.

Quand ils arrivèrent dans le dernier couloir avant le col, l'aigle faillit rater son virage et se fracasser contre la falaise tellement il fut surpris. L'une des grandes personnes glissa dans la caillasse du couloir et ne réussit à s'arrêter que juste avant le précipice. Il y eut alors beaucoup de cris et de discussions. Finalement Gwendoline réussit à convaincre ses parents qu'elle pouvait grimper toute seule le couloir et installer la corde sur un rocher au col afin qu'ils puissent se tirer dessus. Son père la regarda avec un drôle d'air, mais acquiesça. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle était en haut du couloir, au col qu'elle connaissait si bien. Bientôt la corde fut accrochée et envoyée aux parents qui terminèrent facilement l'escalade.

La petite terrasse de l'autre côté du col était parfaite et le pique nique fut vite étendu sur l'herbe. Même Biquet finit par montrer le bout de son nez, un peu effrayé par la présence inhabituelle des parents. Gwendoline se précipita vers lui pour le caresser entre les cornes et lui donner la poignée de trèfle habituelle qu'elle n'avait pas oubliée.

Il s'agissait maintenant de descendre et cela inquiétait beaucoup la maman de Gwendoline, la glissade dans le couloir du col l'avait un peu traumatisée et elle n'avait absolument pas envie de recommencer. Ce fut le père qui trouva la solution, il repéra une autre vire qui semblait tout à fait praticable et qui évitait le fameux couloir.

– Mais ce n'est pas le chemin de la Bréhaigne ! s'exclama Gwendoline.

– Il n'y a pas que la Bréhaigne pour juger des chemins, lui rétorqua son père. Celui-ci me paraît tout à fait confortable et il débouche sur l'alpage sans difficulté apparente. Il n'y a que ce petit couloir d'avalanche à traverser, il faudra faire attention à cet endroit.

Gwendoline partit la première, assurée par son père. Ce dernier avait compris que sa fille avait acquis un talent qu'il ne lui connaissait pas en jouant avec les chamois et il savait qu'elle était tellement heureuse de jouer le rôle de premier de cordée qu'il ne pouvait pas lui interdire ce plaisir.

Le passage trouvé par le père convenait parfaitement et Gwendoline se voyait déjà en train d'apprendre à la Bréhaigne ce nouveau chemin. Quelle fierté d'apprendre un chemin à un chamois et surtout à la Bréhaigne qui les connaissait tous !

Il n'y avait plus que le couloir d'avalanche à **traverser**. C'était comme une tranchée qui descendait du sommet et coupait la montagne. La traversée ne semblait pas présenter de difficultés et le chemin confortable reprenait de l'autre côté. Gwendoline allait s'y engager sur les instructions de son père quand elle entendit un sifflement connu. C'était le signal d'avertissement de la Bréhaigne, le signal caractéristique qui interdit à la harde de passer.

Gwendoline avait tellement l'habitude d'écouter la Bréhaigne qu'elle s'arrêta net au bord du couloir. Son père s'étonna, cela lui paraissait ne présenter aucun risque, il n'y avait aucun danger appréciable.

– Eh bien vas-y, je t'assure. Tu ne risques rien, la traversée est facile.

– Tu as entendu le signal ? C'est la Bréhaigne qui interdit le passage, elle ne veut pas que nous traversions à cet endroit.

– C'est ridicule. En plus on ne le voit pas ce chamois. Je me demande comment tu peux dire quelque chose comme cela.

– Je ne sais pas où il est, mais j'ai bien entendu le sifflement d'alarme, insista Gwendoline. Je crois qu'il ne faut pas passer par-là. Il faut obéir à la Bréhaigne.

– D'accord, les chamois possèdent la science de la montagne et connaissent les dangers. Pourtant dans ce cas là, je ne vois aucun danger. Ton chamois, qu'on ne voit pas, a peut-être été simplement effrayé par un loup ou un renard. Et puis ce n'est pas un chamois qui va m'indiquer mon chemin ! J'ai suffisamment d'expérience de la montagne pour savoir me débrouiller tout seul et je suis sûr que ce passage est excellent. Aller, avance, je t'assure ferme sur la corde.

Au premier pas de Gwendoline, on entendit de nouveau le sifflement caractéristique du chamois, une sorte de crachotement violent qui surprend toujours. Gwendoline s'arrêta de nouveau. La Bréhaigne lui avait appris le langage chamois et pour elle, ce crachotement voulait dire « stop ». Son père hésita. Ce chamois voulait certainement dire quelque chose, peut-être signaler effectivement un danger, mais quel danger ? Sans doute voulait-il simplement signaler l'approche des humains à sa harde. Ce que disait Gwendoline lui paraissait un enfantillage.

– Bon, puisque c'est comme ça, je vais passer devant. On verra bien si le chamois persiste à cracher son mécontentement.

Le cri d'alarme retentit encore une fois, plus impératif que jamais. Le chamois restait invisible, mais il semblait pourtant tout proche, sans doute caché par un ressaut dans la falaise.

– Arrête papa, c'est dangereux, j'en suis sûre, répéta Gwendoline. Il ne faut pas y aller.

A ce moment là une pierre siffla dans l'air et passa sous le nez du père de Gwendoline. Ce dernier s'empessa de faire marche arrière. Le coin devenait vraiment malsain. Il prit Gwendoline par la main pour la faire remonter le plus vite possible vers le col, mais il n'avait pas fait encore un pas qu'un profond mugissement s'éleva dans la tranchée, c'était tout un pan de montagne qui s'écroulait. Une fois la poussière dissipée, le père de Gwendoline regarda la tranchée, elle avait complètement changé d'aspect, ses bords taillés par la coulée de pierres ne laissaient plus aucune possibilité pour traverser. Tout semblait prêt à s'écrouler au moindre pas.

Le père de Gwendoline regarda sa fille longuement. Si celle-ci n'avait pas écouté le chamois, ils auraient été emportés par cette avalanche de pierres. Il acquit un respect nouveau pour cette Bréhaigne qui protégeait si bien Gwendoline. Lui-même n'avait pas eu le temps de s'occuper d'elle, étant obligé chaque semaine de repartir en ville où son travail l'appelait, alors ce chamois avait su prendre sa place et lui avait fait découvrir la montagne. Oui ! La Bréhaigne avait eu un effet miraculeux sur sa fille, elle qui était si malingre en arrivant la première fois à la cabane de Fondterre, elle ne s'intéressait à rien, elle n'avait pas de force, la maladie la tenait trop souvent. Ils avaient déjà essayé d'autres endroits à la montagne, comme la mer d'ailleurs, mais rien n'y faisait, son intelligence semblait paralysée, ils n'arrivaient pas à l'animer malgré tous leurs efforts. Et ici, dans le

vallon des Gentianes, un vieux chamois, la Bréhaigne avait réussi ce miracle. Oui, finalement, il fallait faire confiance à la Bréhaigne, Mélezen avait raison, lui qui savait si bien lire les signes de la nature.

Ils revinrent en arrière jusqu'au col pour reprendre le chemin de montée, celui qu'avait enseigné la Bréhaigne à Gwendoline. La maman de Gwendoline commençait à s'habituer au vide et la descente ne déroula sans problème. Quand enfin arrivés à la cabane, ils se retournèrent pour regarder ce col des Runes qui avait failli les précipiter dans le vide, ils aperçurent la Bréhaigne qui se détachait dans le ciel bleu au-dessus de la face sombre où courait la vire et où plus loin descendait l'entaille de l'avalanche de pierre.

– C'est un col maléfique, dit simplement Mélezen après qu'ils lui eurent raconté l'aventure.

Mais ils ne firent pas attention à cet avertissement. Ils savaient qu'ils reviendraient l'année suivante et encore l'autre année.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

L'aube se levait sur le vallon des Gentianes sur un ciel sans nuage. L'aube a des pouvoirs mystérieux, c'est l'heure du possible, l'heure où se préparent en secret les recettes pour vivre la nouvelle journée. L'aube, ce n'est pas comme le flamboiement du coucher de soleil, la lumière du jour revient lentement éclairer la nuit, c'est une lumière blafarde, sans couleurs, un vestige de nuit qui rend hostile la nature. Et puis petit à petit la lumière prend la couleur rose de l'aurore, les premiers rayons du soleil viennent caresser le haut des montagnes et apportent la chaleur qui réchauffe les cœurs.

Cette heure là, Gwendoline l'aimait plus que tout parce qu'il lui semblait chaque fois assister à une nouvelle création. « Ne pas connaître l'aube, c'est ne pas vivre la journée » pensait-elle souvent. Non, elle n'était pas une fille adepte des grasses matinées ! Et d'ailleurs le terme même de « grasse matinée » lui semblait péjoratif et peu attrayant. Elle imaginait le gras comme synonyme de lourdeur, quelque chose qui l'empêcherait de grimper les rochers avec la Bréhaigne et finalement qui serait un frein à être. Heureusement son corps gracieux, sculpté par cette discipline que lui imposaient les chamois, avait acquis une sveltesse où le gras n'avait pas sa place. Elle grimpait sur les rochers comme un chamois, elle se sentait merveilleusement bien et cela se voyait dans l'expression de son corps fin, délié, ouvert à la nature. Elle était belle comme une rose toute neuve qui vient d'éclore au printemps. Les vacances à la cabane de Fondterre lui réussissaient décidément bien, tellement bien que ses parents avaient décidé de revenir. C'était le troisième été qu'ils venaient passer à la cabane de Fondterre avec pour seul compagnon le berger, Mélezen. Et comme lors les séjours précédents, Gwendoline retrouvait la Bréhaigne, les jeux avec les cabris et les pique-niques au col des Runes.

L'aube donc, qui se levait ce jour là, laissait prévoir une journée merveilleuse. Une petite rosée scintillait dans l'alpage, signe annonciateur de beau temps et les marmottes commençaient à sortir le bout du nez de leurs habitations pour profiter de la fraîcheur matinale. L'aigle, assis sur son aire, ouvrait un œil, dérangé par les aiglons toujours affamés qui le pressaient de partir en chasse. La harde de chamois avait passé la nuit sur des petits replats accrochés dans la falaise et la Bréhaigne venait juste de donner le signal de rassemblement pour le petit déjeuner dans l'alpage encore désert. Les grillons dormaient encore, engourdis par le froid de la nuit, et le silence qui recouvrait le vallon des Gentianes s'entendait plus fort que d'habitude. Un calme infini régnait et pourtant le drame se préparait.

La Bréhaigne qui avait commencé son petit déjeuner avec de la bonne herbe fraîche, leva brusquement la tête. Là haut dans la falaise, l'aigle qui se préparait pour son premier vol de la journée, surpris, faillit rater son décollage. Le sifflement d'alarme d'une marmotte retentit alors dans tout le vallon poussant tout ce qui se sent fragile et vulnérable à regagner l'abri du logis. Sur le chemin, un homme montait avec un fusil sur l'épaule.

Plus que la présence de l'homme, ce fut le fusil qui inquiéta la Bréhaigne. Elle connaissait ce bâton qui imite le tonnerre et qui frappe quand on ne s'y attend pas.

Poussée par son instinct de conservation elle entraîna la harde au galop vers la falaise. Les chamois grimperent dans les rochers avec cette légèreté qui faisait toujours l'admiration de Gwendoline et disparurent de l'autre côté du col des Runes. Seule la Bréhaigne resta en arrière avec le petit cabri que Gwendoline appelait Biquet. Quelque chose semblait la retenir malgré la peur de l'homme qui se rapprochait lentement sur le chemin du col des Runes.

Plus bas, beaucoup plus bas, Gwendoline quittait la cabane de Fondterre. Mélezen était dans l'alpage comme d'habitude avec ses moutons et ses chiens sauf le petit que Gwendoline emmenait maintenant avec elle. Gwendoline aimait bien ce petit chien qui essayait d'apprendre le métier de chien de berger, un métier difficile et ardu. Le langage du berger, fait de gestes et de cris, est facile à apprendre en imitant les autres chiens ; chaque mouvement de la main, chaque inflexion de la voix, a une signification et il faut être attentif pour courir dans la bonne direction et rabattre les moutons comme demandé. Heureusement qu'il y a les moments de repos quand les moutons paissent tranquillement sans trop s'éloigner et que le berger somnole sous son grand chapeau noir. Mais le petit chien aimait trop jouer et, plutôt que cet apprentissage, il préférait faire l'école buissonnière et suivre Gwendoline partout où elle allait. Il s'était pris d'amitié pour elle, il retrouvait la camaraderie qui lui manquait, il était tout jeune encore et il aurait bien voulu avoir des copains pour faire le fou avec comme il voyait faire les marmottons, alors Gwendoline remplaçait les copains. Bien sûr cela avait un peu déplu à la Bréhaigne, mais elle avait fini par s'habituer à voir le chien débouler sur le sentier avec Gwendoline à la suite. Ce petit chien ne comptait finalement pas beaucoup, c'était un chien joueur, toujours en train de courir après les marmottes ou les papillons, tout l'amusait et souvent il faisait des cabrioles dans la pente à force d'avoir le nez en l'air sans faire attention où il mettait les pattes ! Gwendoline l'appelait Arthur et le petit chien s'était habitué.

Ce jour là Mélezen les avait vu partir tous les deux par le chemin du col des Runes. C'était une belle journée ensoleillée, chaude, une journée pour pique niquer dans la montagne et Mélezen désapprouva en marmottant : « Ils vont retrouver la Bréhaigne là-haut et faire les fous avec les cabris. J'espère qu'il n'arrivera rien. » Curieusement il avait le pressentiment d'une catastrophe, lui qui faisait tellement confiance dans la Bréhaigne pour surveiller Gwendoline. Il hésita même à la rappeler pour l'empêcher de grimper vers ce col maléfique, mais il réprima cette pulsion irraisonnée. Elle montait là-haut presque tous les jours, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

Il se contenta de la plaisanter. Elle avait mis sa casquette rouge et il lui dit : « Fais attention, Petit Chaperon rouge, le loup va t'attraper ! » Il savait bien que Gwendoline n'avait pas un caractère à se laisser impressionner par une histoire de loup et jamais il n'aurait imaginé qu'il pouvait y avoir un quelconque danger. Elle avait son chien pour s'occuper d'elle et la Bréhaigne n'était certainement pas loin avec les chamois de la harde. Et puis cela lui rappelait son enfance quand il courait la montagne pour le plaisir d'escalader des sommets. Il avait une entière confiance dans la capacité de jugement de la vieille chèvre chamois, certainement cette dernière empêcherait Gwendoline de faire des bêtises, comme lors de la balade avec ses parents.

C'est ainsi que le Petit Chaperon rouge, suivi fidèlement par Arthur, son chien, disparut au détour du chemin qui monte vers le col des Runes. Le berger les vit encore deux ou trois fois dans les lacets du chemin, puis il les perdit de vue. Il se retourna alors vers son troupeau, les moutons s'épandirent paresseusement d'un vallon à l'autre, les chiens sommeillaient dans un coin à l'ombre, les marmottes, repues après avoir profité des premières heures de la matinée à chercher les meilleures pousses d'herbe, faisaient la sieste au frais dans le fond de leurs logis. Seuls les petits marmottons, toujours un peu diables, avaient entamé une folle partie du jeu de touche à tout, qui, comme chacun sait, constitue le jeu favori des marmottes. Le vallon des Gentianes respirait la quiétude, seuls les chamois avaient disparu, l'aigle aussi, mais Mélezen n'y prit pas garde.

C'était vraiment une belle journée d'été, peut-être la plus belle, pensait Gwendoline, tout en grim pant ce chemin qu'elle connaissait bien maintenant et qui menait au col des Runes. Un vent léger et chaud montait de la vallée et caressait doucement sa peau en se coulant le long de ses jambes nues. Elle marchait sans effort, son corps semblait s'épanouir, elle éprouvait une sensation de bien-être absolu. Elle était à l'âge où se mélangent les traits innocents de la petite fille qu'elle était encore et la grâce de la jeune fille qu'elle devenait. Les marmottes se retournaient pour la regarder passer. Même Arthur, le jeune chien qui la suivait, semblait intimidé devant la beauté qui irradiait de ce joli corps. Il la suivait docilement sans même essayer de gambader à droite ou à gauche, comme il aimait le faire pour jouer ou chasser les marmottes. Il aimait son odeur et savait la reconnaître entre toutes, une odeur qui allait avec son nom, une odeur de sucré, de miel et de mangue.

Le chemin montait en zigzaguant dans l'alpage pour atteindre le couloir étroit, plein de caillasse qui débouchait au col. Là haut Gwendoline savait que la Bréhaigne viendrait la retrouver, sa « maman de la montagne » comme elle aimait l'appeler. Cela lui paraissait naturel, c'était dans l'ordre des choses. La montagne vivait avec la Bréhaigne et elle ne pouvait pas concevoir qu'elle ne soit pas là. Les retrouvailles faisaient toujours l'objet d'éclats de joie qui se manifestaient sous la forme de gestes, de caresses, d'embrassades. Elle posait ses mains sur les cornes, **des cornes** longues et fines qui se terminaient en crochet vers l'arrière. Elle faisait alors glisser ses doigts jusqu'à la base des cornes, entre les oreilles, un geste que la Bréhaigne semblait apprécier si fort qu'elle émettait un petit chevrottement, une expression sans doute dérivée du sifflement habituel d'alarme mais adaptée pour la communication avec la petite fille. La tête de la Bréhaigne était reconnaissable entre mille avec le liseré blanc sous l'œil qui lui donnait un air aristocratique. Après ces premiers gestes de reconnaissance, Gwendoline s'asseyait sur le bord de la terrasse, au soleil, les pieds dans le vide. En bas le vallon serpentait autour des collines d'alpage, le clocheton des moutons montait par vagues, parfois on entendait le sifflement d'alarme d'une marmotte ce qui faisait lever l'oreille à la Bréhaigne, toujours attentive à tout ce qui pouvait signifier un danger quelconque. C'était le moment de raconter une histoire sans fin dans laquelle la Bréhaigne était une sorte de fée qui réglait la vie de la montagne. A la fin de l'histoire, Gwendoline prenait la tête du chamois dans ses mains et la regardait dans les yeux. Elle croyait lire une appréciation de son conte, un émerveillement qui la faisait frémir.

La montée dans l'alpage était longue, le chemin serpentait entre plusieurs vallons, traversant des ruisseaux, escaladant des collines, arrivant à de nouveaux replats sans qu'on puisse savoir si c'était bientôt la fin. Mais Gwendoline montait sans y penser, toute concentrée sur cet instant où elle s'installera, comme à l'habitude, sur le petit replat herbeux situé de l'autre côté du col et d'où la vue plonge dans la vallée. Elle avait même donné un nom à cette terrasse ensoleillée et bien à l'abri du vent : le « cagnard du col des Runes »

Là, elle préparera son pique nique et le dégustera, les jambes pendant dans le vide, observant la vie dans la vallée. Arthur l'aura abandonnée pour retrouver son collègue qui garde un troupeau de l'autre côté du col. Après le pique nique, ce sera alors le moment qu'elle préfère, lorsque, toute seule sur son cagnard du col des Runes, elle se couchera dans l'herbe, au milieu des fleurs, et laissera les rêves l'envahir, des rêves si beaux qu'elle n'imaginait pas que ce soit possible.

Des fourmis viendront peut-être visiter son corps, elles se faufleront entre ses jambes, viendront pincer la peau délicate de ses cuisses. Il lui faudra alors vite se lever pour découvrir l'origine de la morsure et s'empresse de se débarrasser des fourmis indiscretes. Mais ces inconvénients ne pourront pas inquiéter son plaisir de savourer cette belle journée, seule au col des Runes, dans l'ambiance grandiose de la montagne.

C'est alors que la Bréhaigne arrivera, toujours au moment où elle s'y attend le moins. Elle avait beau être attentive au moindre bruit, regarder soigneusement autour d'elle, la Bréhaigne se débrouillait toujours pour arriver sans qu'elle s'en aperçoive. Alors ce seront des retrouvailles sans fin, elle l'embrassera sur la tête juste à l'implanture des deux belles cornes, comme elle en a l'habitude, et la Bréhaigne frémira de plaisir. Ils se diront beaucoup de choses, Gwendoline sortira de son sac les petites gourmandises dont elle sait que la Bréhaigne raffole, elle jouera à les cacher pour qu'elle les cherche, comme dans le jeu de touche à tout des marmottes. La Bréhaigne savait être patiente avec son petit cabri.

Elle imaginait tellement bien son coin de paradis au col des Runes et la joie de revoir la Bréhaigne, qu'elle accéléra le pas. Elle montait vite, poussée par l'enthousiasme de son jeune âge, et, avec Arthur, ils arrivèrent bientôt au couloir rempli de caillasse qui mène au col. Le chemin se perdait un peu et il fallait escalader dans ce désert de pierre. Arthur était passé devant et il suffisait de le suivre. En bon chien de berger, il connaissait tous les détours et savait repérer les chemins. Ce jour là pourtant il hésita et la mena par un chemin qu'elle n'avait encore jamais parcouru. Ils arrivèrent ainsi devant un rocher plat sur lequel était gravée une figure. Elle s'arrêta étonnée et regarda longuement la forme gravée. « On dirait une tête de sorcier » murmura-t-elle. Elle se promet d'en parler à Mélezen tout en continuant à grimper.

Le col était maintenant tout près quand le chien s'arrêta soudain, tous ses sens en éveil. Gwendoline hésita un instant, puis continua en dépassant le chien. Saisie par un pressentiment, elle se mit à courir jusqu'au col enchâssé entre les deux falaises. Il fallait encore descendre quelques pas de l'autre côté pour arriver au cagnard du col des Runes qu'elle connaissait si bien, mais elle s'arrêta soudain devant la vision d'horreur qui

s'offrait à elle. Un petit cri s'échappa de sa gorge, elle était livide, elle tremblait de tous ses membres, elle regardait sans pouvoir dire un mot.

Là, au milieu des fleurs, un homme était en train de dépecer un chamois. Son chamois, la Bréhaigne ! Elle reconnaissait sa tête à la forme des cornes qu'elle avait l'habitude de caresser et par le liseré blanc sous l'œil. Le sang coulait, il y avait du sang partout, l'homme entaillait à grands coups de couteau le corps du chamois, les tripes dégorgeaient, il s'attaquait maintenant au cou, sans doute pour récupérer le trophée que représenterait la tête avec les belles cornes qu'elle admirait tant.

Gwendoline marcha encore un peu vers la scène du désastre, en titubant, les yeux aveuglés de larmes et puis tomba sur l'herbe, au milieu des coquelicots aussi rouges que le sang qui coulait. L'odeur du sang était partout, il l'envahit. Une nausée terrible la saisit et elle vomit, elle vomit deux fois, trois fois, puis s'effondra immobile, à plat ventre, sur l'herbe. De gros sanglots secouaient le joli petit corps, elle ne savait plus où elle était, elle voulait mourir. Sous ses yeux, dans l'herbe, une coccinelle était attaquée par une fourmi.

Un temps passa, mais elle ne s'en rendit pas compte. Ce fut la main du chasseur sur son corps qui la réveilla, la main la manipulait doucement et une voix inquiète l'interrogeait. L'effet sur son corps fut terrible. Elle se cambra dans une violente convulsion à laquelle elle ne put résister et elle retomba inconsciente.

Dans l'herbe, la coccinelle avait abandonné le combat et se laissait entraîner par la fourmi.

Quand elle se réveilla beaucoup plus tard, le soleil était déjà bas sur l'horizon. Arthur assis à côté d'elle la surveillait, l'œil inquiet. Son short était taché de sang, mais elle ne savait pas si c'était le sang du chamois ou le sien. En plus on le lui avait mis à l'envers. Il fallait se lever pour redescendre à la cabane où on devait commencer à s'inquiéter. Elle était toute endolorie. Du chamois, il ne restait que les viscères étalés et des morceaux que le chasseur n'avait pu emmener. Même la tête avait disparu et elle ne pouvait pas lui dire un dernier au revoir. Elle ramassa son sac à dos, elle tremblait un peu sur ses jambes, elle se mit à marcher comme une somnambule, suivant Arthur. Le chien semblait anesthésié, il ne courrait pas comme d'habitude à droite ou à gauche en faisant des cabrioles qui la faisaient rire, non il marchait en silence la queue entre les jambes, il la guida pour descendre dans le brouillard de larmes qui l'aveuglait.

Quand Mélezen la vit arriver lentement par le chemin du col à la fin de la journée, il comprit que ce qu'il avait pressenti était arrivé. Elle avait regardé une gravure, le maléfice avait joué. Elle descendait seule, sans le chien, ni la Bréhaigne, ni les cabris, elle descendait lentement, comme à regret et il vit qu'elle boitait. Il se précipita sur le chemin pour la rejoindre, il vit son short tout taché de sang.

Ce n'était plus le Petit Chaperon Rouge. Elle avait le visage de Gwendoline, mais pas le comportement. Elle ne jouait pas, elle se contentait d'avancer comme une somnambule, ses yeux étaient vides, elle ne fit même pas un sourire en voyant Mélezen se précipiter vers elle, pas un mot, pas un geste.

– Mais que t'est-il arrivée ? Tu es tombée ? Que s'est-il passé ? Ton short est plein de sang !

Elle répondit par un simple geste de dénégation. Il eut beau insister, elle resta muette.

– Quelque chose est arrivée, marmonna-t-il, pourquoi ne veux-tu pas raconter ? Et puis où est passé la Bréhaigne ? Tout cela est à cause d'elle, jamais je n'aurais jamais dû la laisser te prendre en charge, ce n'est qu'un chamois après tout. Ta maman a raison.

Au nom de la Bréhaigne, Gwendoline eut un tremblement et elle pâlit encore un peu plus.

– Ce n'est pas à cause de la Bréhaigne, murmura-t-elle.

– Mais alors c'est à cause de quoi ?

Il n'y eut pas de réponse. Mélezen voulut lui prendre la main pour l'aider à descendre, mais elle se dégagea brutalement. « Quelque chose est arrivée, c'est sûr » marmonna-t-il encore.

L'arrivée au chalet fut mouvementée. Le père de Gwendoline se récria, poussant des exclamations d'effroi, comme Mélezen l'avait fait auparavant.

– Gwendoline, qu'as-tu fait ? Tu es tombée dans les rochers ?

Gwendoline garda son mutisme obstiné, la tête baissée, son regard dirigé dans le vide. Elle ne voulait rien dire ou peut-être ne pouvait pas dire.

– Il s'est passé quelque chose dans la montagne, s'exclama Mélezen, elle est revenue toute seule sans le chien. La Bréhaigne a disparu, ce n'est pas normal. Ces derniers temps elle ne quittait plus Gwendoline d'un sabot.

– Et pourquoi ne dit-elle rien ? reprit le père. Elle a peut-être subi un traumatisme ? La Bréhaigne a pu la chasser et elle ne peut pas supporter d'être devenue paria dans le monde des chamois ?

Ce fut sa mère qui prit l'initiative en apercevant les taches de sang sur son short.

– Ce n'est rien, dit-elle, je m'en occupe. Viens avec moi Gwendoline, on va régler ton petit problème. Ce qui t'arrive est tout à fait normal, il ne faut pas que tu t'inquiètes. Tu deviens une femme.

Elle lui prit la main et l'entraîna sans discuter dans la maison. Les deux hommes restèrent sur place en échangeant un coup d'œil complice. Le père de Gwendoline avait l'air encore plus soulagé que Mélezen qui restait largement dubitatif.

– Voilà qui explique tout, dit-il. Une affaire de femme. Ce n'est pas grave, demain Gwendoline retrouvera la Bréhaigne et sa joie de vivre.

Mélezen approuva sur un signe de tête. Cette explication le rassurait, malgré le pressentiment d'un désastre toujours présent dans son esprit.

Tout d'un coup Mélezen pensa au chien Arthur. Où donc était-il passé celui-là ? Il fallait monter pour aller voir ce qu'il était devenu, mais il n'avait pas fait trois pas que le chien arrivait, la queue entre les jambes, l'air encore plus abattu que Gwendoline.

– Eh bien ! Que t'arrive-t-il à toi ? Pourquoi as-tu abandonné Gwendoline ? Aller, va rejoindre les autres, c'est le soir, il faut rassembler les moutons.

Et Mélezen lança les ordres habituels faits d'interpellations et mouvements de bras, un langage que seuls les chiens comprenaient. Les moutons se mirent à courir en longues vagues blanches sur l'alpage pour rejoindre l'enclos où ils avaient l'habitude de passer la nuit. Jamais il ne parla du coup de fusil qu'il avait entendu dans la matinée, un braconnier sans doute parce que ce n'était pas l'époque de la chasse, certainement un

habitant du village, toujours le même, tout le monde savait, mais on n'avait pas pour habitude de se mêler des affaires des autres.

Après cette journée qui vit Gwendoline redescendre en sang du col des Runes, on ne revit pas la Bréhaigne dans le vallon des Gentianes. Ni aucun chamois. Gwendoline elle-même ne fit aucun effort pour essayer de retrouver la harde et Biquet, le petit cabri qui l'avait adoptée comme une mère alternative, la chercha longtemps dans la montagne en bêlant désespérément. Il semblait que l'époque « chamois » était révolue. Plus étrange, jamais Gwendoline ne reparla de la Bréhaigne, la vieille chèvre chamois qu'elle qualifiait souvent de sa maman de la montagne, jamais elle ne reprit le chemin du col des Runes. Sa vraie maman se consola vite de ce changement, elle détestait la voir partir toute seule rejoindre les cabris et grimper dans les rochers. Elle lui disait souvent : « Tu n'es plus une petite fille maintenant, c'est fini le temps des jeux fous avec des cabris ou avec des marmottons, tu n'as plus l'âge pour ce jeu que tu appelles le jeu de « touche à tout ». A la place, tu devrais aider le berger, il y a plein de choses à apprendre dans la vie des moutons. »

Contre toute attente, Gwendoline adopta ce conseil et se mit à suivre Mélezen dans toutes ses tâches, l'aidant quand c'était possible, participant même aux soins à apporter aux moutons. Elle voulait tout savoir sur la vie des moutons, elle apprenait vite et bientôt elle maîtrisa toute la pathologie ovine. Elle savait détecter les maladies, en particulier celles qui pouvaient dégénérer en épidémie et qui devaient être soignées en urgence, elle connaissait toutes les brebis pleines qu'il fallait isoler et surveiller au moment de la mise bas. Mélezen était trop heureux de l'avoir toute la journée à ses côtés pour s'inquiéter de ce changement de comportement. Il l'aimait à la folie et aurait tout fait pour son bonheur. La journée passait comme un enchantement, il avait toujours des histoires à raconter sur la vie du vallon des Gentianes, il lui apprit à observer la nature et les animaux qui l'habitaient. Mélezen possédait une science profonde de la nature et ses réflexions dépassaient parfois ce qu'on peut imaginer d'un simple berger.

Un jour qu'ils étaient assis dans un recoin de l'alpage, surveillant les moutons et envoyant parfois les chiens pour ramener ceux qui s'éloignaient trop, il désigna à Gwendoline une coccinelle attaquée par une grosse fourmi. C'était un combat à mort, la coccinelle faisait ce qu'elle **pouvait** pour se libérer, elle essaya d'ouvrir des élytres et de battre désespérément des ailes, mais la fourmi la maintenait au sol en gardant ses mandibules cadénassées sur une patte de derrière. Gwendoline se coucha dans l'herbe, au milieu des coquelicots pour mieux suivre le combat.

– Il faut qu'elle gagne, murmura-t-elle.

Mais la coccinelle abandonnait le combat, elle ne bougeait plus et se laissait tirer par la fourmi. D'autres fourmis arrivèrent pour aider la première.

– Comme une soumission à l'horreur, murmura-t-elle encore en se relevant. Elle abandonne et se soumet à la volonté d'un autre.

– Pourquoi dis-tu cela ? demanda Mélezen qui avait entendu. Chacun joue son rôle, la coccinelle mange les pucerons, la fourmi prépare ses réserves de nourriture pour l'hiver en l'emmenant dans la fourmilière.

– La soumission ! Juste cet instant où on abandonne la lutte et on accepte l'inévitable. C'est cela qui m'interpelle. Il y a un plaisir masochiste dans cet instant où on accepte l'inévitable.

Mélezen la regarda avec un air interrogateur. Où pouvait-elle prendre de telles idées ? Que se passait-il dans cette adorable petite tête ? Il voulut la questionner, mais elle avait pris cet air buté contre lequel il savait qu'on ne pouvait rien. Pourtant cette scène de la coccinelle lui rappelait certainement une expérience malheureuse. C'était sûrement ce qu'elle avait vécu au col des Runes. Tout lui parut clair soudain, il vit la scène comme si elle se produisait devant lui à cet instant. Le responsable en était le chasseur dont il avait entendu le coup de fusil et il sentit une fureur sombre l'envahir. On avait définitivement abîmé quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir mais qui dépassait la vie banale de tous les jours, on avait éteint un soleil dans le vallon des Gentianes, rien ne serait plus comme avant. Il avait bien remarqué que depuis l'histoire du col des Runes, elle parlait moins, ne regardait plus les couchers de soleil, ne s'exclamait pas devant les jeux toujours adorables des marmottons. Il n'entendait plus ce rire franc, innocent qui jaillissait dans la caillasse quand elle jouait avec les cabris de la Bréhaigne et cela le désespérait. D'ailleurs les chamois semblaient l'avoir oubliée. Même Biquet, le petit biquet qu'elle avait sauvé de l'aigle, ne revenait plus le matin la retrouver au bord du lac.

Il jura de venger cet attentat perpétré sur cette fille si jolie, si innocente, si pleine d'amitié, si ouverte à la nature qui vivait autour d'elle. Mais alors un autre sentiment le paralysa : l'envie irrésistible d'être lui aussi chasseur. Il lui fallut toute sa volonté pour surmonter ce désir violent, absurde. C'était un cauchemar, pourtant il ne pouvait pas s'empêcher de se mettre à la place du chasseur là-haut au col des Runes, il devenait chasseur lui-même. Il ne put s'empêcher de le dire :

– C'est le maléfice du col des Runes. Les hommes sont comme les animaux malgré l'orgueil démesuré que leur confère leur conscience. Même dans la pureté de la montagne, on trouve des hommes qui obéissent aux instincts les plus sauvages.

A cette réflexion, Gwendoline réagit en devenant toute pâle, elle le regarda avec des yeux fous, mais elle se reprit vite comme si elle ne voulait pas trahir une quelconque culpabilité. Mélezen n'insista pas, il aurait tellement voulu l'aider, il se sentait impuissant. Il y avait des choses qu'il ne savait pas dire ou qu'il n'osait pas dire.

Cette scène de la coccinelle et la discussion qui s'en suivit eut un effet désastreux sur Gwendoline. Le besoin de revoir le col des Runes et revivre ce qui s'y était passé devint irrésistible, il fallait qu'elle y retourne. Cela devint une obsession, elle y pensait tous les jours, elle en rêvait la nuit. Peut-être tout reviendrait comme avant, la Bréhaigne serait là pour l'accueillir, étonnée par une aussi longue absence. Mais elle savait bien que ce ne pouvait pas être vrai ! Si elle voulait y retourner, c'était pour l'homme. Ce serait lui qui l'attendrait et non la Bréhaigne, elle se coucherait dans l'herbe sur le replat du col, une coccinelle serait là sous ses yeux aux prises avec une grosse fourmi, elle fermerait les yeux et ça se passerait.

Un jour elle prit sa part de pique-nique. Mélezen voulut l'accompagner, mais elle refusa tout net, c'était un pèlerinage, elle ne voulait pas de témoin. Elle arriverait seule au

col, elle voyait déjà la scène qui se déroulerait alors et cela la faisait trembler d'anticipation. Elle mit sa casquette rouge comme la première fois et le petit short blanc. Il lui semblait que c'était convenable de recréer le même environnement.

En arrivant au bas du couloir qui menait au col, la présence du chasseur surprit Gwendoline. Elle imaginait reconnaître facilement l'homme de la première fois, mais maintenant elle n'était pas sûre. Pourquoi était-elle venue ? Cela n'avait aucun sens. Elle avait obéi aux conseils de Mélezen parce qu'elle avait envie de répéter la scène, une envie malsaine dont elle comprenait mal la source. Ce qu'elle avait vécu avec la mort de la Bréhaigne semblait tellement loin de la réalité quotidienne que cela ressemblait à un mauvais cauchemar. Un dernier espoir lui permettait d'entretenir l'illusion que rien n'était réellement arrivé, elle n'arrivait pas à concevoir ce qu'elle avait vécu là-haut et tout allait redevenir comme avant. C'était pour cela qu'il fallait qu'elle y retourne, pour comprendre, revoir la scène et lui donner une réalité qu'il lui manquait. Peut-être espérait-elle au fond d'elle-même ne rien trouver, aucune trace du massacre, pas d'homme, pas de main qui la caresse, seulement la Bréhaigne qui surgirait de la falaise et se viendrait se coucher à côté d'elle pour écouter l'histoire !

L'homme avait semblé la reconnaître et il eut une réaction étrange. Il se mit à trembler comme s'il n'arrivait plus à se maîtriser, il prit un air égaré et se mit à la menacer avec son fusil. Finalement il lui enjoignit sous la menace de gravir le couloir. Elle escalada le rocher comme elle avait l'habitude, la sûreté de son pas était telle que pas une pierre ne bougeait, pas le moindre petit caillou qui aurait roulé en bas du couloir, rien ne troublait le silence de l'aube. Tout à son effort et au plaisir de l'escalade, elle oubliait l'homme resté en bas et ce qui la fit hésiter en arrivant au col, ce fut la peur de revoir l'horreur sur le cagnard du col des Runes qu'elle aimait tant. Elle continua pourtant et après quelques pas s'arrêta de nouveau. Il n'y avait plus rien de la pauvre Bréhaigne, tout avait été nettoyé, aucune trace du massacre.

Quand elle revint au col, elle aperçut le fusil pointé sur elle. L'homme était resté en bas du couloir et la visait comme s'il visait un chamois. Sans le savoir, ce fut le soleil qui la sauva. Un rayon lumineux vint la caresser, faisant flamboyer sa chevelure. Le vent léger qui soufflait au col soulevait cette chevelure et la ramenait sur son visage comme un foulard d'or. L'effet de ce rayon de soleil fut bouleversant pour l'homme. Il crut voir un ange envelopper Gwendoline sous son aile comme pour la protéger du diable. Auréolée par le soleil, elle le regardait et semblait l'inviter à la rejoindre. Elle aurait pu s'enfuir de l'autre côté du col, jamais il n'aurait alors pu la rattraper. Pourtant elle restait debout sur le rocher et l'attendait. Alors il baissa lentement le canon du fusil et se mit à grimper vers elle.

Quand il la rejoignit au col, elle l'attendait toujours. Elle eut un sourire mystérieux en le voyant enfin arriver, tout essoufflé, en nage.

– Mais pourquoi ne t'es-tu pas enfuie ? Il te suffisait de courir un peu et je ne t'aurais jamais retrouvée ? réussit-il à dire entre deux souffles.

Elle le regarda étonnée. Elle semblait avoir oublié qui il était, ce qu'il avait déjà fait et la menace qu'il représentait. Le plaisir de fouler encore une fois le col des Runes, la présence proche de la Bréhaigne, le lever du soleil si beau ce matin là quand les premiers

rayons allument les crêtes et descendent lentement sur les versants, tout cela lui avait rendu la joie innocente de vivre. Cet homme qui la suivait dans la montagne ne pouvait pas être mauvais, alors elle l'attendait. Elle répondit simplement ces mots :

– Regarde. C'est beau, immensément beau.

L'homme fut stupéfait. Elle ne pouvait pas être une simple petite fille, il y avait en elle autre chose, quelque chose qu'il ne comprenait pas et qui touchait le divin.

– Va-t-en maintenant, disparaît vite, vite, vite, hurla-t-il. Je ne veux plus te voir. La folie me gagne.

Cette injonction la fit sursauter, une peur irraisonnée la saisit, elle aurait voulu fuir mais ses jambes en coton ne la supportaient plus, alors elle s'effondra à plat ventre parmi les coquelicots. C'était comme la dernière fois. Des chamois accrochés dans les rochers semblaient l'observer en ricanant. A côté d'elle, une marmotte surgit de son trou et lui fit un clin d'œil complice. Elle attendit, elle ferma les yeux, elle savait que l'homme allait venir, mais elle ne faisait aucun geste, elle ne le regardait pas. Elle attendait, tout était blanc dans son esprit.

Elle sentit sur elle le regard de l'homme, un long regard qui prenait le temps de la déshabiller. Elle ne put retenir un petit gémissement. Devant elle, la coccinelle abandonna le combat, elle baissa ses antennes, replia ses pattes et se laissa tirer par la fourmi. D'autres fourmis arrivèrent pour aider la première. Quand l'homme se pencha, elle se mit à trembler de tout son corps, elle n'en pouvait plus. Alors quand l'homme posa sa main sur elle, elle sentit que tout allait recommencer comme la dernière fois, son corps se raidit et un spasme l'emporta dans un tourbillon de lumière.

Quand elle se réveilla plus tard, elle était toujours étendue sur le ventre. L'homme avait disparu, seule une marmotte la regardait étonnée. L'homme avait abandonné son fusil mais après l'avoir rendu inutilisable. Le canon était tordu, la crosse fracassée contre les rochers, la culasse avait disparu. Gwendoline frissonna en imaginant la rage folle qu'il avait fallu à cet homme pour détruire ainsi son fusil. Une peur insensée s'empara d'elle, il fallait descendre, l'homme la surveillait peut-être et il allait la prendre de nouveau. Elle entama la descente sans faire attention où elle posait le pied, faisant rouler des cailloux comme le plus insupportable des cabris.

Quand elle arriva dans l'alpage, Mélezen était en train de rassembler ses moutons. Il ne pouvait pas les laisser vagabonder la nuit n'importe où sinon les loups pourraient en profiter. Ce travail lui prit du temps, à grand renfort d'ordres divers hurlés auprès des chiens. Ceux-ci ne savaient d'ailleurs plus où donner de la tête, il y avait des moutons isolés dans tous les coins. Quand il eut enfin terminé et ramené le troupeau dans l'enclos de la bergerie, il vit Gwendoline qui l'attendait assise sur le banc de la cabane.

– Alors qu'est-ce qu'il voulait ce chasseur ? lui demanda-t-il aussitôt.

– Rien, répondit-elle avec son air buté, il n'était pas content parce que j'ai dérangé son chamois. Mais c'est tant mieux.

– Il faudra y retourner. Le chasseur ne sera pas là et tu reverras peut-être la Bréhaigne ! Cet imbécile a tout gâché aujourd'hui. Il a dû venir par l'autre vallée parce qu'on ne l'a pas vu par ici. C'est le chamois qui l'a incité à descendre jusqu'en bas du couloir.

– Il n'a pas le droit de tuer des chamois. Je le déteste.

Gwendoline n'en dit pas plus. Elle partit en courant vers le lac.

– Je suis sûr qu'elle va se baigner, approuva Mélezen. Elle adore l'eau transparente et pure du lac. Cela lui fera du bien après sa randonnée au col. Le bain froid régènera son corps et lui redonnera la vitalité qu'elle aime.

Elle voulait se baigner, c'est sûr, elle voulait purifier son corps, oublier l'aventure du col des Runes, renaître chamois, retrouver la Bréhaigne. Une grenouille la regarda poser ses affaires et avancer nue vers le lac, parmi les petites gentianes de montagne dont le bleu infiniment profond et pur suscitait un tel contraste avec la sauvagerie qu'elle venait de vivre qu'elle se mit à sangloter. La grenouille s'avança pour accueillir ce corps adorable dans son domaine, elle regarda les jolis petits seins, elle esquissa un regard indiscret vers le léger velours qui couvrait le sexe, elle l'accompagna dans le lac, elle nagea avec elle et quand elle ressortit de l'eau dans une avalanche de gouttelettes aux mille couleurs, elle lui indiqua l'endroit où elle devait s'étendre pour sécher au soleil. « Cette grenouille me veut du bien, c'est sûr. Peut-être est-elle **mon** ange gardien. » murmura-t-elle.

Elle se réveilla de son rêve en secouant ses cheveux dorés encore humides. Elle entendit ses parents qui venaient d'arriver, il lui fallait se rhabiller, se reconstruire, poser les barrières autour d'elle, des barrières pour continuer à vivre.

Ses parents en la revoyant s'extasièrent. Son corps de fille s'était transformé, embelli, une femme était en train de naître, une femme dont les formes laissaient entrevoir une beauté riche et profonde. Ils remercièrent chaleureusement leur ami Mélezen d'avoir bien voulu les accueillir et permis ainsi la transformation de leur fille.

– Nous reviendrons l'année prochaine encore une fois, c'est sûr. Et la Bréhaigne sera de retour avec sa harde pour entraîner Gwendoline...

– Non papa ! Je ne reviendrai jamais, interrompit Gwendoline.

– Mais pourquoi ? s'étonna son père.

– C'est fini, je ne veux plus revenir.

Il n'y eut pas d'autres explications sur ce refus obstiné malgré l'insistance de son père. Seul Mélezen savait, mais il n'était pas question d'en parler aux parents. Pourtant le refus de Gwendoline le désolait. Depuis trois ans, sa présence enchantait le vallon des Gentianes, elle était un rayon de soleil dans la grisaille de tous les jours, elle avait un don pour communiquer, pour sentir la nature autour d'elle et la faire vivre. Elle avait su saisir les faisceaux de vie qui s'animaient autour d'elle à tout instant, elle avait mis en valeur ces éclats de joie pure qui jaillissent sans cesse différemment en fonction de l'heure dans la journée et de l'état du ciel. Tous ces animaux avec lesquels elle avait eu un contact, elle les avait regroupés dans une entité : « la colonie de la cabane ». Même l'hermine qui habitait sous la cabane, pourtant très sauvage et discrète, en faisait partie. Mélezen admirait cette sensibilité à la vie, il possédait ce don aussi et il voyait arriver avec effroi le moment où il serait obligé de laisser sa place de berger de la cabane de Fondterre, n'ayant plus les forces nécessaires pour assurer le travail ou même simplement pour monter à la cabane depuis le fond de la vallée.

L'ESCALADE

Longtemps des cauchemars vinrent la réveiller au milieu de la nuit et sa maman était obligée de la prendre dans son lit pour la réconforter. Elle perdit le goût des jeux et devint trop sérieuse. Quand ses parents insistèrent de nouveau pour renouveler l'expérience de la montagne, elle refusa tout net. « Jamais plus la montagne... » disait-elle sans arriver à expliquer pourquoi. On lui proposa un autre endroit, une autre montagne que celle du lac des Mille Couleurs, rien n'y faisait, c'était non. Elle ne voulait plus entendre parler de montagne et encore moins de chamois.

Il fallut aller à la mer, sur la côte atlantique que ses parents aimaient bien. Mais même là, Gwendoline ne put retrouver cette innocence et cet enthousiasme qui faisait d'elle l'être si charmant de la « colonie de la cabane » dans le vallon des Gentianes.

Elle faisait de longues promenades le long de la plage, bercée par le vent de la mer, toujours perdue dans une réflexion qui ne finissait pas. Quand on lui parlait des chamois, ses yeux s'allumaient, mais ce n'était qu'un instant fugitif et elle retombait vite dans son apathie.

Les parents cherchent toujours à trouver des causes naturelles aux problèmes de leurs enfants. Dans le cas de Gwendoline, ils avaient bien senti le changement brutal de son caractère lors du dernier séjour au lac des Mille Couleurs, mais ils l'attribuaient à la crise de la puberté. Cela semblait bien coïncider avec l'apparition de ses premières règles. C'était du moins ce que pensait sa maman. Son père était plus circonspect, Mélezen lui avait confié cette rencontre étrange de Gwendoline avec un chasseur au col des Runes, il avait aussi noté la disparition des chamois et le manque d'intérêt de Gwendoline pour essayer de les retrouver. Il avait essayé de la questionner, mais bien sûr il n'en avait rien tiré. Elle n'aimait pas les chasseurs, elle n'aimait plus la montagne.

Pourtant, malgré ce traumatisme inexplicable, Gwendoline réussissait bien à l'école. Elle réussissait même excellentement, mieux qu'avant. Aussi l'inquiétude de ses parents s'atténuait vite, ils imaginaient les plus grandes choses pour elle. Leur seule préoccupation restait cette aversion pour les hommes qu'elle manifestait parfois. Elle acceptait les garçons de son âge, mais comme amis seulement. L'idée même du flirt la dégoûtait profondément et elle refusait tout rendez-vous. Même le cinéma la révoltait, la moindre scène un peu sexuelle la faisait s'enfuir, au grand étonnement de ses camarades. Alors elle travaillait, elle travaillait sans savoir ce qu'elle ferait plus tard, elle travaillait juste pour oublier.

A l'université, elle finit par s'intéresser à l'éthologie, la science des mœurs des animaux, peut-être à cause du souvenir de la Bréhaigne qui rodait toujours dans sa mémoire. Elle se fit des amis, un groupe joyeux qui aimait pratiquer l'escalade de rocher. Ils essayèrent l'entraîner avec eux sans succès et elle fut bientôt qualifiée de fille de la plaine qui n'aime pas les choses verticales.

Un jour pourtant, elle suivit ses amis pour un concours. Il fallait des spectateurs qui puissent donner leur avis sur le style de chacun des compétiteurs et ils arrivèrent à la convaincre de venir jouer le rôle de juge. Ils savaient bien qu'elle n'y connaissait rien, mais au moins elle leur mettrait une bonne note.

C'était une escalade difficile et un passage en particulier s'avéra tellement rébarbatif que pas un ne réussit à le passer en tête. A la fin, Gwendoline n'y tint plus. Cela lui rappelait trop les jeux fous qu'elle avait vécu avec les chamois et elle finit par emprunter des chaussons d'escalade à une copine qui chaussait à peu près la même taille.

– Tu ne vas pas y aller, s'exclamèrent-ils tous, toi une fille de la plaine. Tu ne pourras même pas grimper un mètre ! Et puis attends, il faut t'encorder, on ne monte pas comme cela, surtout pour une débutante.

Mais Gwendoline ne les écouta pas et elle se lança dans la voie sans réfléchir. Tout venait naturellement, une prise après l'autre, elle assurait ses pieds, caressait le rocher avec sa main et trouver le point d'accrochage. C'était un jeu, le jeu des chamois. Tout s'effaçait dans son esprit pour laisser place à la poésie de l'escalade. C'était comme une musique dont elle jouait la partition, chaque geste devenait une note, grave quand la prise semblait solide, plus aiguë quand elle sentait qu'il ne fallait pas s'y attarder. Toute sa volonté se concentrait sur l'effort et la recherche du meilleur geste quand l'esthétisme s'allie avec la sécurité, le reste n'existait plus, elle était elle-même enfin, complètement, seule sur la paroi. La Bréhaigne ? Oui, elle allait revoir la Bréhaigne et pour cela elle devait grimper jusqu'en haut, comme elle en avait l'habitude, légère, souple, pesant sur chaque prise juste le temps qu'il faille pour assurer.

Au pied de la paroi, les amis s'affolaient. Ils l'avaient vu partir en riant, croyant qu'elle allait s'arrêter après les trois premiers mètres, pétrifiée par la peur d'être monté si haut. Mais non, elle continuait et arrivait déjà au passage délicat que pas un n'avait osé franchir en tête. Elle ralentit à peine devant la difficulté et trouva vite le geste qu'il fallait. Subjugués par son aisance et l'esthétique de ses gestes, ses amis ne disaient plus rien, ils la regardaient terminer l'escalade de la paroi, ils avaient l'impression qu'elle venait d'écrire un poème qui s'enfuyait, insaisissable. Ils ne surent qu'applaudir lorsqu'ils la virent déboucher au sommet de la paroi, souriante, rendue lumineuse par le soleil, comme si un ange l'enveloppait sous son aile comme pour la protéger.

Là-haut la Bréhaigne n'était pas au rendez-vous et Gwendoline se réveilla brutalement du rêve dans lequel l'escalade l'avait plongée. Elle regarda en bas de la paroi, il y avait seulement ses amis qui la regardaient, émerveillés. Ce fut un choc, elle dut s'asseoir en sanglotant. Elle revoyait tout le drame, qu'elle avait vécu et qu'elle avait essayé d'oublier, comme si c'était hier. La Bréhaigne aurait dû l'attendre en haut, pourtant elle n'était pas là. Gwendoline eut alors soudain une envie folle de revoir cet endroit où elle avait connu la vieille chèvre. Il fallait qu'elle y aille, elle n'aurait pas la paix avant d'avoir revu cette montagne, le lac des Mille Couleurs et le petit cagnard du col des Runes. Elle voulait retrouver Biquet, sans doute un beau chamois maintenant. Instinctivement, elle sentait que cette visite était essentielle, pourtant elle mit toute sa volonté pour oublier, surtout ne pas se rappeler, ne pas revivre ce qui était arrivé.

Les autres attendaient en bas, il fallait redescendre. Il y avait bien une corde d'assurance qui pendait le long de la voie, mais elle ne savait pas s'en servir et encore moins poser un rappel. Alors elle entama la descente par où elle était montée, elle entreprit la désescalade de la voie sans même s'aider de la corde. Elle avait beaucoup plus confiance dans ses mains et ses pieds qui savaient trouver la prise qui convenait en

caressant le rocher. Les autres en bas la regardaient bouche bée. Qui donc était cette fille qui grimpait sans assurance une voie difficile et préférait la désescalader plutôt que de redescendre facilement en rappel ? Elle fut accueillie avec des applaudissements et fut immédiatement désignée comme le vainqueur de la compétition.

– Tu vas être sélectionnée au niveau national, lui dit-on. C'est sûr, tu vas dominer tout le monde et atteindre une réputation internationale. Tu es extraordinaire ! Tu nous avais caché ce talent, toi une fille de la plaine !

– Non, s'il vous plaît, ne faites pas cela. Je ne veux pas être sélectionnée, je ne veux pas faire de compétitions. Si j'ai grimpé là, c'est que j'avais des fourmis dans les jambes, je n'ai pas pu résister. Il y a tellement longtemps. Maintenant c'est fini, je n'essayerai plus. Ou alors toute seule dans la montagne, au lac des Mille Couleurs, avec la Bréhaigne.

– La Bréhaigne ? Qui est-ce ? Ton moniteur d'escalade ?

– Oui, mon moniteur d'escalade. Elle m'a tout appris. Elle m'a enseigné cette maîtrise de soi qui permet de ne pas avoir peur.

– Elle n'est pas connue dans le petit monde de l'escalade. Où habite-t-elle ?

– Au lac des Mille Couleurs. Vous ne pouvez pas la connaître, c'est un vieux chamois, une chèvre qui dirige une harde dans le vallon des Gentianes.

– ...

Qui était donc cette fille ? Comment avait-elle pu être initiée à l'escalade par un chamois ? D'ailleurs un chamois ne fait d'escalade à proprement parler, il grimpe dans les rochers, il sait trouver les passages dans une falaise, mais il ne s'intéressera pas aux passages délicats comme celui que Gwendoline venait de franchir. On essaya de poser plein de questions, mais sous ce feu roulant Gwendoline se ferma. Elle ne voulait pas voir ce passé resurgir, elle avait occulté tout cela, elle avait enterré la montagne au fond de sa mémoire. Cette escalade avait fait resurgir des souvenirs qui pouvaient la tuer, il fallait bloquer cette résurgence, l'enterrer sous une masse de débris sociaux, rétablir les règles qui faisaient rempart.

Elle n'en dit pas plus et ses amis comprirent qu'il fallait du temps avant qu'elle puisse raconter enfin son drame. En la laissant grimper mains nues, ils l'avaient, sans le savoir, fait entrer dans un processus de guérison.

Lors de ce fameux concours d'escalade qu'elle avait remporté sans le vouloir, elle avait remarqué un jeune homme qui ne la quittait pas des yeux. Ce regard l'avait brûlée, elle l'avait aimé et détesté à la fois. Ils se regardèrent ainsi un long moment en silence. Autour d'eux les gens s'agitaient, on parlait d'escalade et de l'exploit de Gwendoline, on les interpellait, son nom résonnait à droite ou à gauche, mais ils n'entendaient pas, comme isolés dans un cocon où les autres n'avaient pas accès. Finalement elle surmonta l'attirance instinctive qui la poussait vers ce jeune homme.

– Je dois partir, je n'aurais pas dû venir, murmura-t-elle sans arriver à détourner la tête et se dégager de ce regard brûlant.

Dans un effort qui nécessita toute sa volonté, elle s'enfuit sans savoir où. Mais le jeune homme courut derrière elle.

– Attendez, s'il vous plaît, attendez... Il faut que je vous parle.

Elle ne voulait pas, elle tourna la tête pour regarder où était son poursuivant, il la rattrapait alors elle accéléra le pas. Elle ne vit pas la racine, se prit le pied dedans et tomba face contre terre. Elle voulut se relever quand ses yeux tombèrent sur la coccinelle. Cette dernière se débattait avec l'énergie du désespoir pour se libérer de la fourmi qui l'entraînait. Gwendoline se figea, les yeux fixés sur ce combat. C'était comme l'autre fois, des larmes lui vinrent aux yeux, elle se mit à sangloter.

Derrière elle, le jeune homme l'appelait, s'inquiétant d'une blessure éventuelle. Déjà elle imaginait la main qui allait venir la palper. Mais la coccinelle n'abandonnait pas la lutte, elle se débattait avec fureur et finalement la fourmi lâcha sa prise, peut-être pour mieux la saisir et la forcer. La coccinelle en profita aussitôt en grimpant le long d'un brin d'herbe, poursuivie par la fourmi. Arrivée en haut du brin d'herbe, elle ouvrit ses élytres, déploya ses ailes et s'envola au nez de la fourmi.

Gwendoline se redressa en levant les yeux vers le jeune homme.

– Ce n'est rien, dit-elle, ce n'est rien.

Alors le miracle se produisit de nouveau. Le temps s'arrêta le temps d'une seconde et durant ce temps arrêté, l'étincelle de l'amour alluma son feu ravageur. Cette fois-ci Gwendoline esquissa un sourire.

– Je m'appelle Lucas, finit par dire le jeune homme.

– Et moi Gwendoline, murmura-t-elle.

Commença alors une période que Gwendoline n'oubliera jamais, des jours qui s'égrenaient comme des perles de rêve. Lucas ne faisait pas les mêmes études qu'elle, mais ils se retrouvaient tous les jours pour le déjeuner et c'était alors de longues conversations. Mais surtout Lucas réussit à l'entraîner dans l'escalade, sport dans lequel il excellait. Cela devint leur passion commune et le couple fut bientôt connu pour sa dextérité et son élégance dans les voies les plus difficiles. La recherche de l'esthétique dans chaque mouvement semblait une seconde nature chez Gwendoline, elle faisait cela naturellement, sans y penser. Le moindre passage devenait l'occasion d'une danse rythmée par la position des prises, parfois une danse rude quand, écartelée sur le rocher, il fallait donner un coup de rein sévère pour se rétablir, parfois une danse infiniment gracieuse quand tout s'enchaînait doucement. « Une sylphide » pensait alors Lucas tellement troublé qu'il oubliait qu'il était chargé de l'assurer. Il lui avait appris les techniques de l'assurance, il ne voulait pas la perdre. Pourtant jamais elle ne lâcha une prise, jamais elle ne fit un faux mouvement, jamais elle ne glissa, jamais la corde ne la retint au bord du vide. Elle avait un talent inné pour sécuriser la prise même lorsque celle-ci n'était pas sûre.

Elle avait accepté les techniques de l'assurance pour faire plaisir à Lucas, mais elle rongait son frein chaque fois qu'il lui fallait arrêter la progression pour assurer le relais. Cela cassait le rythme, elle perdait la partition de la voie, les notes ne s'enchaînaient plus et lorsqu'elle pouvait enfin reprendre la progression, il lui fallait retrouver la musique du rocher, le rythme de la danse, c'était comme si elle entreprenait une nouvelle escalade qui n'avait rien à voir avec la précédente. Malgré ses efforts, cette déconcentration imposée par le relais la laissait insatisfaite, elle aurait tant voulu enchaîner la voie sans arrêts

intempestifs, elle pensait même que ces arrêts pénalisaient la sûreté de ses mouvements, dégradant ainsi sa sécurité.

Lucas sentait cette réticence et cela le désolait d'autant plus que lui-même adorait les relais. Bien assis sur son harnais, il pouvait contempler le paysage mais ce qu'il aimait surtout était de regarder Gwendoline en train de danser dans le passage délicat juste au-dessus de lui. La voir ainsi, si fragile, si légère sur ce rocher violent et brutal, lui donnait des frissons d'amour. Jamais il n'aurait cru possible d'aimer aussi fort une femme.

Ce qui le fit changer son point de vue sur l'assurance fut justement le plaisir de la danse. Plutôt que chacun danse dans son coin, il imagina de danser avec Gwendoline la même danse, une danse commune où tous les deux ensemble joueraient la partition du rocher. C'était l'escalade libre, sans aucun artifice, sans contraintes, quand on est entièrement libre de ses mouvements. La première voie qu'ils escaladèrent ainsi d'un seul jet, sans à-coups, unis dans la musique du rocher, lui laissa un souvenir brûlant. Il la suivit bien sûr, il reprit chacune de ses prises, répéta chacun de ses gestes et au fur et à mesure de leur progression un sentiment d'irréalité l'envahit. Dansant ensemble sur la paroi avec le vide en-dessous d'eux qui s'agrandissait, accrochés à de petites prises qui nécessitaient de ne pas trop s'attarder, ils jouaient ensemble la même musique. C'était comme si leur union trouvait là son ultime consécration, bien au-delà du désir physique qui les taraudait en permanence mais qu'ils n'avaient encore jamais envisagé de satisfaire. Bientôt ils furent connus comme le couple fou de l'escalade libre. Sans d'assurance, sans clous ou autres éléments artificiels, ils grimpaient à mains nues comme des chamois.

L'escalade devint ainsi un élément essentiel dans le mûrissement de leur amour. Au corps à corps avec le rocher, ils communiaient dans des gestes de vie, des gestes où toute déconcentration signifiait la chute et peut-être la mort. Chaque geste était pensé ensemble, soigneusement préparé et méticuleusement exécuté. Ils ne parlaient pas, simplement un simple signe, un clignement d'œil ou un sourire suffisait pour s'entendre sur la solution et le premier, en général Gwendoline, se lançait dans le passage, suivie au geste près par Lucas. Ils n'avaient pas peur, leur amour leur servait de protection, ils ne pouvaient pas tomber, chaque prise était qualifiée, validée par l'un et l'autre ensemble, leur confiance mutuelle était totale. Le rocher devenait un partenaire, un acteur, chaque prise disait quelque chose et c'était tout l'art de Gwendoline de lire le message. Parce que Gwendoline conservait cet atout merveilleux de savoir juger la prise et prévoir le mouvement permettant de forcer le passage, Lucas se contentait souvent d'acquiescer sans même essayer de donner un avis. Parfois pourtant une dispute s'élevait, toujours à cause de Lucas qui n'était pas d'accord avec la voie envisagée. « Impossible en escalade libre » disait-il. Mais le différent était vite réglé, Gwendoline entamait les premiers passages et il n'avait plus qu'à l'imiter. Leur amour assurait la sécurité.

Ils devinrent ainsi un couple de rêve. Leurs amis les enviaient pour cette entente et le spectacle qu'ils donnaient de leur danse dans le rocher était chaque fois vu comme une œuvre d'art. On les invitait de partout, les journalistes se les disputaient pour filmer chacune de leurs ascensions, les organisateurs de compétition les imploraient, mais ils ne se laissèrent jamais prendre au jeu. Ce qu'ils recherchaient était la solitude, un rocher unique, pour eux, à la rigueur avec quelques amis. Cette communion spirituelle que leur

apportait l'escalade transcendait leur amour, le désir qu'ils avaient l'un de l'autre s'exacerbait dans les caresses, les échanges qu'ils avaient en permanence après chaque passage, leurs âmes vibraient ensemble et fusionnaient dans un sentiment indéfinissable de jouissance. Par un accord tacite, ils ne voulaient pas concrétiser physiquement leur amour. Peut-être était-ce trop tôt et il fallait approfondir leurs sensations dans plus d'escalade, pensaient-ils, peut-être aussi espéraient-ils trouver sur un rebord de rocher dans une falaise l'endroit où là, oui, ce serait possible. Mais Lucas était suffisamment sensible pour deviner que Gwendoline n'était pas prête. Quelque chose d'indéfinissable le retenait d'insister, il avait peur de l'abîmer, elle était tellement délicate, mais derrière cette fragilité apparente, il sentait une volonté farouche. Il avait tellement peur qu'elle le rejette, il ne pourrait pas le supporter, il devinait que ce pourrait être la fin de leur relation. Alors il attendait malgré une envie qui le terrassait parfois, le laissant pantelant de désir. Une sorte de carapace virtuelle protégeait ce joli corps, il pouvait juste en caresser la carapace sans aller au-delà, une caresse tellement délicate qu'un seul geste malencontreux pouvait tout casser.

Pourtant leur désir atteignait parfois des sommets, il l'embrassait sans retenue et ses caresses devenaient si insistantes que le corps de Gwendoline vibrerait comme un violon, mais cela se passait toujours quand ils étaient sur un rebord de rocher avec le vide en dessous. Il n'était évidemment pas question de faire plus ! Quand cela arrivait parfois dans un endroit plus serein, l'attirance entre eux deux devenait alors si forte qu'il pensait que rien ne résisterait, mais au bord du précipice, elle s'enfuyait en sanglotant.

– C'est la Bréhaigne qui ne veut pas, murmurait-elle alors. Je n'ai pas le droit.

Lucas la regardait sans comprendre. Il savait que la Bréhaigne était ce chamois qui lui avait appris l'escalade. Plusieurs fois il lui proposa d'essayer de la retrouver, mais cela amenait toujours de nouveaux sanglots. Il ne réussit même pas à connaître l'endroit où Gwendoline l'avait connu. Elle ne voulait pas parler de son enfance et de ses expériences, un nuage noir semblait obscurcir son passé, des choses ne pouvaient pas être dites. Elle essayait parfois quand, dans la montagne, un aigle planait au-dessus d'eux et que des marmottons jouaient comme des fous. « C'est le jeu de touche à tout » disait-elle. Elle raconta comment elle avait sauvé un jeune cabri qui s'était aventuré un peu trop loin de la harde et comment elle avait connu l'aigle. Elle parla même des jeux des cabris auxquels elle participait au grand désespoir de sa maman, elle esquissa la vie à la cabane, la « colonie de la cabane » comme elle appelait ce petit monde. Mais elle ne mettait jamais de nom, malgré l'insistance de Lucas.

Ses amis se moquaient gentiment de lui parce qu'il n'avait pas encore réussi à vivre avec elle. Qu'attendait-il ? Elle était juste un fruit bien mûr à cueillir ! « Elle est trop fragile » répondait-il, s'attirant ainsi des quolibets. Ses amis voyaient en elle une championne d'escalade à laquelle aucune voie ne résistait, elle n'avait rien de fragile, même si sa technique semblait proche du rêve. Mais lui continuait à la respecter, ne voulant à aucun prix la forcer. Leur amour n'était pas là, il était beaucoup plus loin, beaucoup plus fin, beaucoup plus immatériel que l'attirance physique purement animale.

RETOUR DE LA BRÉHAIGNE

Lucas l'aimait trop, elle était devenue tout ce qui comptait dans sa vie, il savait qu'il ne pourrait jamais se passer d'elle ou alors ce serait la mort.

Un jour il décida que le temps était venu de la présenter à ses parents. Il voulait des témoins pour signifier son engagement et celui de Gwendoline. Tous les deux ensemble, ils avaient esquissé les prémises de leur amour, maintenant il fallait en poser les bases. Il n'y avait pas que l'escalade, tant de choses restaient à faire, toute une vie à vivre à deux : ce serait une œuvre d'art qu'ils construiraient lentement au fil de la vie, avec les enfants, les rites familiaux, les aventures communes, les rêves inachevés.

Il imagina d'abord de l'inviter chez sa grand-mère à Ullion. C'était le village de son enfance et il espérait que l'accueil de sa grand-mère, qu'il savait toujours chaleureux, apporterait le sceau familial à son amour.

Marie n'était pas vraiment sa grand-mère. C'était une habitude qu'il avait prise de l'appeler ainsi depuis qu'il était tout petit. Marie avait bien connu sa mère qui était née à Ullion, alors lorsque cette dernière mourut à sa naissance, son père décida tout naturellement de lui confier le bébé. Il ne pouvait pas s'en occuper, étant pris par son travail. Du moins c'était la raison officielle, mais Lucas soupçonnait autre chose sans vraiment savoir quoi.

Les années qu'il avait vécues à Ullion avaient marqué son enfance. C'est à Ullion qu'il avait découvert l'escalade avec ses copains, c'est là qu'il avait commencé à écrire ses premiers poèmes, des rêves un peu fous qui faisaient vivre la nature dans un petit vallon de la montagne, des poèmes attentifs au moindre signe qui s'exprimait dans la nature comme le simple jeu des marmottons jusqu'à la chasse désespérée de l'aigle pour nourrir ses rejetons affamés, des poèmes qui, il s'en rendait compte aujourd'hui, annonçaient la venue de Gwendoline dans sa vie.

Ullion était un petit village de rêve, perdu dans la montagne, accroché au bord d'une falaise, mais avec un large replat en épaulement où s'épaulaient des jardins en terrasse et même une oliveraie, surprenante à cette altitude. Le village alignait le long de la grande rue de vieilles maisons repliées sur elles-mêmes et dont les toits de vieilles tuiles offraient une délicieuse harmonie avec le ciel bleu délavé. Au-delà du village, un vieux chemin s'enfonçait dans un vallon étroit qui débouchait sur les alpages où les moutons avaient désormais remplacé les vaches. Plus bas que les alpages, une grande forêt couvrait les pentes, une forêt de pins où on devinait des chevreuils, daims et cerfs. Les mélèzes remplaçaient les pins en altitude, à la limite de l'alpage. C'était l'habitat des chamois qui aiment les pousses printanières quand le mélèze se remplume.

Pour faire sa proposition de visite, Lucas commença par raconter son enfance à Ullion. Sa description du village et de son environnement donnait l'impression d'un petit paradis. Il lui décrit aussi les nombreuses escalades possibles dans la région quand les cigales chantent à tue tête et que l'air doux caresse la peau. Il lui parla de sa grand-mère, Marie, qui habitait le château accroché sur le rocher qui dominait le village.

Gwendoline l'écouta avec ce sourire délicieux qu'il adorait. Elle lui posa des questions sur l'habitat, les vieux chemins souvent remplis d'histoire, l'économie ancestrale et son

évolution aujourd'hui. Ils parlèrent de la vieille vacherie dans la montagne qui accueillait le bétail du village dans les anciens temps. Mais quand Lucas raconta que cette cabane était devenue une bergerie, bien que sur les cartes elle soit toujours appelée vacherie, Gwendoline se rembrunit. Surpris, il sentit ce changement. « Qu'ai-je donc dit pour la froisser comme cela ? Ce n'est quand même pas cette histoire de cabane ? » Il voulut se rattraper en parlant des balades qu'ils pourraient faire ensemble dans la montagne, mais elle s'enfuit pour sangloter dans son coin. Il fallut beaucoup de persuasion pour arriver à la décider. Même sur la route en voiture et malgré la description enchantée qu'il avait faite du petit village d'Ullion, il ressentait son angoisse, une profonde angoisse comme si elle avait peur de tomber dans le vide, elle qui n'avait jamais le vertige dans les voies d'escalade les plus abruptes. Il eut peur soudain de la pousser au bout d'elle-même sans savoir pourquoi.

Pourtant l'arrivée à Ullion se passa très bien. L'accueil de Marie fut particulièrement chaleureux. Lucas l'avait bien informée que la jeune fille qu'il amenait était fragile et qu'il lui fallait beaucoup de chaleur et de vie.

Il y eut un petit incident quand Marie les conduisit dans leur chambre. Marie était une vieille dame mais elle avait su garder un esprit jeune à l'écoute de la société. Elle avait ainsi tout naturellement installé le jeune couple dans la plus belle chambre du château, une grande pièce toute en boiserie et dont la fenêtre plongeait sur le vide de la vallée. Quand Gwendoline comprit que la vieille dame voulait les faire coucher ensemble, elle fit non de la tête et il fallut que Lucas prenne les choses en main et explique à Marie que cela ne pouvait pas faire.

Un autre incident se produisit à table quand une coccinelle vint innocemment se poser sur la nappe blanche à côté de l'assiette de Gwendoline. Celle-ci eut un sursaut d'horreur qui lui fit renverser son verre.

– Mais ce n'est qu'une coccinelle ! s'exclama Marie étonnée, d'habitude les jeunes filles ont peur des araignées, pas des coccinelles.

– Je ne peux pas expliquer, je m'excuse, répondit Gwendoline après avoir nettoyé les dégâts. Cela doit venir de mon enfance, j'ai peur des coccinelles, elles sont si jolies mais aussi tellement fragiles.

Ce soir là, après que Gwendoline soit montée se coucher, Marie prit son petit-fils à part. Ce dernier était désespéré. Il avait beaucoup espéré que cette visite, ce devait être un moment de fête qui aurait signifié leur engagement l'un pour l'autre, une date dans la vie de leur amour.

– Mon pauvre Lucas, commença Marie, je suis désolée. Cette jeune fille est charmante, je sens que je l'aimerais bien comme petite-fille. Mais elle a vraiment un problème. C'est sans doute un traumatisme survenu dans son enfance. Il faudrait qu'elle consulte un médecin, peut-être un psychiatre.

– C'est à cause de la coccinelle ? Il faut nous donner du temps. Elle aime l'escalade, je vais l'emmener demain. Et puis, je suis sûr qu'elle va apprécier les balades dans la montagne. Je ne sais pas pourquoi, elle n'aime pas les cabanes de berger, mais nous ne sommes pas obligés d'aller visiter le berger d'Ullion.

– Mais enfin pourquoi cette horreur d'une petite coccinelle ? reprit Marie. Une coccinelle, c'est ce qu'il y a de plus charmant chez les insectes, tout le monde aime les coccinelles, ce n'est pas comme des araignées. Je n'ai jamais connu une petite fille qui n'aime pas les coccinelles !

– La coccinelle, c'est la première fois que ça arrive. Elle ne m'a jamais dit qu'elle n'aimait pas les coccinelles. Elle s'intéresse beaucoup au vivant dans la nature, ce n'est pas son habitude de réagir comme cela devant un insecte. Peut-être a-t-elle eu une expérience malheureuse quand elle était une petite fille ?

– Une petite fille... répéta Marie songeuse.

– Eh bien ? questionna Lucas.

– Rien, je ne sais pas.

Marie ne voulut pas en dire plus. Un doute l'avait effleuré sans qu'elle en prit vraiment conscience. Tout cela n'avait aucun sens.

Pourtant après ce début difficile, le séjour à Ullion commença à apporter les fruits tant espérés par Lucas. Il se levait tôt le matin, mais Gwendoline était toujours la première levée. « C'est à l'aube quand les rayons du soleil allument les plus hauts sommets que la montagne est la plus belle » aimait-elle dire. Ils partaient ainsi dans de grandes randonnées qui leur faisaient parcourir les chemins des crêtes, des chemins de passage délaissés aujourd'hui au profit de la route au fond des vallées. Ils découvrirent ainsi d'autres villages accrochés sur la pente, en général défendus par une falaise à pic, mais toujours avec l'espace permettant la culture en terrasses. Quand ils n'étaient pas sur les sommets, Lucas entraînait Gwendoline dans les voies d'escalade qu'il connaissait. Il possédait tout le matériel d'assurance nécessaire, mais souvent il n'avait pas encore fini de dérouler la corde et trier les mousquetons que Gwendoline était déjà au milieu de la voie. Elle aimait trop la liberté, l'espace, la sensation du vide pour s'enchaîner à une corde et subir les contraintes des points d'assurage.

Ces balades les rapprochaient intimement. Gwendoline oubliait son aversion pour les contacts humains, des doigts qui se touchaient la faisaient vibrer, un sentiment étrange s'emparait d'elle qu'elle découvrait chaque nouveau jour. Elle était une fleur fragile que Lucas sentait trembler de désir et pourtant ce désir n'arrivait pas encore à renverser les barrières qui le contenaient. Il sentait cette attirance physique comme un nectar qui se préparait et commençait à embaumer. La nature elle-même semblait se mettre à l'unisson, les accompagnant dans ce chemin difficile de l'un vers l'autre. Souvent il l'emmenait bivouaquer au bord d'un petit lac, le lac de Fer. C'était à un endroit où on n'aurait pas imaginé trouver un lac. On les trouve normalement dans le fond des vallons ou sur des replats entre deux collines, or ici le lac était situé juste sur une crête. Sans doute un accident de terrain avait creusé un vaste entonnoir entre les deux versants permettant ainsi au lac d'exister. Les gens ne venaient pas à cet endroit trop escarpé et difficile d'accès, alors le petit lac de Fer leur appartenait complètement. En montant, Lucas prenait toujours soin de ramasser une brassée de bois mort pour le feu de camp. Il l'allumait quand les derniers flamboiements du soleil sur l'horizon avaient disparu, laissant le ciel aux étoiles. Il l'allumait de préférence les soirs sans lune quand la nuit devient noire et dangereuse. Alors couchés autour du feu, ils regardaient la flamme

plonger vers les étoiles. Leurs mains se rencontraient et des choses se pensaient qui ne se disent pas. A ce moment béni, Gwendoline croyait avoir enfin trouvé le secret de la vie, comme si elle naissait de nouveau, pure, innocente, enivrée de beauté.

Quand le feu baissait faute de combustible, Lucas la prenait dans ses bras sans effort apparent, elle était comme une fleur qu'il portait à bout de bras. Il la posait dans la tente. Lui se contentait d'un sac de bivouac dehors sous les étoiles. C'était comme cela, il la comprenait sans qu'elle ait besoin de rien dire, il sentait le moment se rapprocher où elle serait prête, mais il ne fallait surtout rien brusquer.

Quand ils ne bivouaquaient pas au lac de Fer, ils dînaient au château avec la vieille Marie. C'était de magnifiques soirées. Marie savait à la perfection animer une soirée et les deux jeunes gens jouaient le jeu avec un plaisir évident. Ils restaient souvent tard dans la nuit à discuter sur les sujets favoris de Gwendoline, les sujets qui touchaient à l'éthologie. C'était aussi une passion de Marie, elle avait longuement étudié la faune et la flore de la montagne d'Ullion, elle était même mondialement connue pour ses ouvrages sur la question. Elle ne se lassait pas de s'extasier devant le miracle de la nature, son extraordinaire diversité. Cela l'avait amené à parcourir dans tous les sens le massif et elle en connaissait tous les chemins.

Ce fut en parlant de montagne que Marie provoqua involontairement un nouvel incident. Lucas commençait à avoir épuisé tous les sites de balades et s'inquiétait de la prochaine. Il aurait voulu encore une fois pratiquer le bivouac dans un endroit le plus sauvage possible.

– J'ai ce qu'il te faut, s'exclama alors Marie, c'est le col des Runes. Cela se trouve...

Elle ne put pas en dire plus. Gwendoline s'était levée brusquement en renversant sa chaise. Son visage était blanc, elle tremblait de tous ses membres. Lucas se précipita vers elle pour la soutenir.

– Mais qu'y-t-il Gwendoline, mon amour ?

Il voulut la serrer dans ses bras, mais Gwendoline se dégagea brusquement et s'enfuit dans sa chambre. Encore une fois, après l'histoire de la chambre et de la coccinelle, Lucas se retrouvait désespéré. Maintenant c'était le nom d'un col qui la bouleversait. Bien sûr ce n'était pas n'importe quel col, il connaissait les légendes qui couraient sur ce col des Runes, des légendes qui lui donnaient des pouvoirs maléfiques. Il regarda Marie avec reproche.

– Tu n'aurais pas dû parler du col des Runes, lui dit-il.

– Comment pouvais-je savoir ? Elle n'est jamais venue à Ullion tu m'as dit ? Alors qu'est-ce que le col des Runes peut bien signifier pour elle ? Il y a bien un col du même nom au-dessus de Sirola, peut-être y-t-il aussi des gravures rupestres, mais je ne l'imagine pas séjournant là-bas. Sirola est un endroit perdu où on ne fait pas beaucoup de tourisme. Et puis cela m'étonnerait qu'elle connaisse la mythologie associée à ce nom.

– Elle a pu rencontrer un berger qui lui aurait raconté la légende du col des Runes. Avec son grand chapeau, un berger peut impressionner une petite fille.

– Une petite fille... répéta Marie.

– C'est la deuxième fois que tu dis cela, pourquoi ?

Marie secoua la tête. Elle ne pouvait pas dire sa pensée, trop difficile, trop tôt.

Ils n'allèrent pas au col des Runes d'Ullion. Lucas évita soigneusement d'en reparler et Gwendoline sembla oublier l'incident. Cependant Lucas sentait une nouvelle réticence, parfois il voyait un nuage sombre traverser son visage, un léger tremblement la secouait comme si elle avait peur. Mais de quoi ? Alors il la serrait dans ses bras, il aurait tant voulu l'aider, la faire parler de son malheur. Mais elle restait muette, elle n'était peut-être pas encore prête. Parfois Lucas désespérait, il allait pleurer dans son coin. Il l'aimait trop. Il avait tout essayé pour percer cette prison dans laquelle il la voyait étouffer. Marie l'avait aidé de tout son cœur, ils avaient vécu ensemble de longues journées dans la montagne avec des bivouacs splendides et pourtant rien n'était résolu. Gwendoline avait pourtant bien participé, elle avait adoré la vieille Marie et son petit village, les bivouacs perdus dans la montagne avaient été des moments qu'elle n'oublierait jamais.

Marie comprenait maintenant qu'elle avait dû subir un traumatisme dans son enfance. Différents signes avaient éveillé son attention, comme la coccinelle, le col des Runes. Ce traumatisme était certainement arrivé quand elle était encore une petite fille et cela avait dû être terrible. Peut-être plus terrible même qu'un viol et c'était pour cela qu'elle n'osait pas aborder le sujet. Elle se contenta finalement de recommander à Lucas de lui faire suivre un traitement médical, tout en sachant qu'il n'en ferait rien.

Le jeune couple quitta Ullion un jour de tempête. Marie, le cœur serré, les regarda partir sous des trombes d'eau. Elle voyait dans cet orage un nouveau signe funeste, elle aurait aimé les dissuader de partir. Ils auraient pu attendre encore quelques jours pour rejoindre l'université, mais Lucas avait décidé de présenter Gwendoline à son frère, Jean-Charles Fouque. C'était la démarche ultime dans les présentations familiales. De son côté Gwendoline avait perdu ses parents et elle n'avait personne à qui présenter son amoureux.

Sirola était un village situé tout au fond d'une longue vallée qui s'enfonçait comme un coin dans un massif montagneux. C'était le dernier village, la route s'arrêtait là, butant contre la montagne qui fermait le fond de la vallée. Un chemin continuait après le village et grimpa en petits lacets vers l'alpage. C'était une vallée sauvage, étroite et sombre, mais elle s'ouvrait en arrivant à Sirola, formant un grand cirque et laissant le soleil baigner le village dès les premières heures du jour. La maison Fouque était la dernière, juste au pied de la montagne. C'était une vieille ferme qui n'était plus en fonction depuis longtemps mais qui en avait gardé tout le cachet. René, le père de Jean-Charles et de Lucas, l'avait délicieusement arrangée pour des séjours de vacances, réservant une partie pour le berger du village, Mélezen, quand celui-ci n'était pas dans les alpages avec la transhumance des moutons. A sa mort, c'est son fils Jean-Charles qui lui avait succédé à la tête de sa petite entreprise et aussi dans ses activités cynégétiques.

René avait été un chasseur invétéré et il n'avait jamais manqué une saison de chasse. Il la préparait avec soin, parcourant la montagne dans tous les sens et repérant les chamois, analysant leurs habitudes et leurs lieux de séjour favoris. Il lui arrivait même parfois d'en tirer un hors saison, ne résistant pas au plaisir de le chasser pendant une journée entière pour enfin le pousser à se découvrir. Mélezen, le berger, l'appréciait beaucoup et

l'accompagnait dans ses parcours de préparation, mais jamais quand la chasse était ouverte. Mélezen savait sentir le chamois, il arrivait même à imiter les sons, comme celui de la mère appelant son cabri ou le son d'alarme. Il était imbattable pour les repérer à l'aube quand la montagne s'éveille. Il humait l'air, sentait le vent, regardait le soleil et les nuages et disait : « ils sont par-là ! » Par moments René se demandait si Mélezen n'était pas un peu chamois lui-même.

Et puis un jour René avait abandonné la chasse. Cela était arrivé brusquement sans que personne ne comprenne pourquoi. Il disait qu'il avait définitivement rangé son fusil et qu'il ne remonterait jamais dans la montagne.

Plus tard on découvrit au col des Runes son fusil détruit, tordu, mais sans la culasse, un comble pour un chasseur. Personne n'osa avancer d'explication mais des bruits se mirent à courir dans le village, on chuchotait des choses mais sans jamais apporter d'évidence. Sirola était un petit village, on ne se mêlait pas des affaires des autres. Ce fut à partir de cette époque que Jean-Charles commença à appeler son père le « père Fouque » comme s'il voulait se dissocier de lui et de tout ce qu'on pouvait bien raconter sur son compte.

Les souvenirs que Lucas pouvait avoir de cette période étaient flous. Il se rappelait les rendez-vous de chasse quand les chasseurs se retrouvaient en groupe et revenaient de la montagne avec deux ou trois chamois sur les épaules, il y avait alors des fêtes bien arrosées. Il connaissait bien sûr Mélezen qu'il pouvait voir quand celui-ci habitait dans sa partie de la maison Fouque, mais il n'avait jamais eu l'occasion de monter le voir dans les alpages, à la cabane de Fondterre. Après la mort de son père, il n'était plus venu à Sirola. Son enfance s'était déroulée à Ullion chez Marie, il connaissait bien mieux la montagne d'Ullion que celle de Sirola et il avait gardé un lien spécial avec ce petit village. Autant à Ullion il connaissait tous les chemins et le moindre sommet, autant à Sirola il ne se rappelait pas avoir un jour grimpé le chemin qui partait en petits lacets vers les alpages.

Ce fut son frère Jean-Charles qui les accueillit dans la maison. Jean-Charles était son aîné et Lucas avait imaginé de lui présenter sa future femme. Il respectait Jean-Charles, beaucoup plus âgé que lui et qui avait pris la place de son père à la maison Fouque et dans le village. Il imaginait que cela rassurerait Gwendoline. Jean-Charles avait repris les habitudes de leur père concernant la chasse et la maison restait un lieu de réunion favori des chasseurs de chamois. Heureusement ce n'était pas l'époque de la chasse et aucune réunion de chasseurs n'était planifiée.

Jean-Charles s'était mis en quatre pour recevoir le jeune couple. Pour cette occasion, il s'était permis de partir en chasse malgré l'interdiction et avait réussi un joli coup sur un petit chamois encore tout tendre. C'était son habitude, héritée de son père, de faire un peu de braconnage. Entre gens du pays on se connaissait, les langues ne se déliaient jamais en cas d'enquête, la bête était en général partagée et le soir la fumée qui montait de chaque maison révélait le rôti en train de dorer. Lui-même était expert dans la préparation et il savait que le repas serait savoureux. Il avait ouvert la grande salle à manger et sorti le beau service, celui réservé aux fêtes, il voulait que l'accueil de Sirola soit mémorable pour son frère et sa future jeune femme.

Au début l'accueil se passa tout comme l'avait imaginé Lucas. Jean-Charles était charmant et Gwendoline semblait conquise. Ils commencèrent par visiter la maison. Lucas avait à peine connu son père, aussi ce fut Jean-Charles qui parla le plus, en particulier de cette passion de la chasse. Il y avait d'ailleurs des trophées de chasse partout, surtout des trophées de chamois, mais aussi de renards, d'aigles et Jean-Charles avait une histoire pour chacun d'eux. Il raconta comment à force d'observation son père lui avait appris la vie des chamois, leurs liens sociaux, leurs habitudes. Ainsi il avait pris la place de son père quand celui-ci décida d'arrêter définitivement la chasse. Il tirait de temps en temps un chamois, mais il le faisait pour se nourrir, le gigot de chamois n'ayant pas son équivalent avec d'autres viandes. « Justement, nous aurons du chamois au dîner » annonça-t-il. Gwendoline ne dit rien et semblait prête à accepter.

– Mais pourquoi papa a-t-il arrêté brusquement de chasser le chamois ? interrogea Lucas qui ne connaissait pas ce détail.

– On ne sait pas, répondit Jean-Charles. Un jour il est revenu avec un trophée magnifique et il a dit que c'était la dernière fois. C'était vraiment le plus beau chamois qu'il ait jamais tiré et d'ailleurs on l'a conservé, il trône dans la salle à manger. Peut-être était-ce à cause de sa beauté, il devinait qu'il n'en tirerait jamais un aussi beau ? Mais je pense qu'il y a eu quelque chose ce jour là dans la montagne qui l'a décidé d'arrêter. Il y a des ragots qui courent dans le village, il ne faut pas y faire attention.

Lucas le regarda étonné. Il n'avait jamais entendu parler de cette histoire, mais c'est vrai qu'il n'avait pas vraiment vécu à Sirola et il ne connaissait personne.

– C'était il y a dix ans environ. Maintenant c'est moi qui aie repris le flambeau. J'adore ce pays, il y a des coins magnifiques, en particulier un petit vallon avec un col...

– Attends, s'écria Lucas, nous en parlerons plus tard. Continuons la visite.

Il savait que son frère allait parler du col des Runes au fond du vallon des Gentianes et il ne voulait surtout pas provoquer une nouvelle réaction de Gwendoline, même si c'était un autre col que celui d'Ullion. Mais Gwendoline ne semblait pas écouter, elle s'arrêtait à chaque tête de chamois pendue aux murs et la considérait longuement comme si l'expression qu'avait gardée le chamois pouvait évoquer un souvenir.

Le drame se produisit quand ils entrèrent finalement dans la salle à manger. C'était une belle grande pièce dont la boiserie réchauffait le cœur. Jean-Charles ou son père avait accumulé au fil des années un assortiment de meubles récupérés dans les fermes du pays. On pouvait ainsi admirer une belle armoire faite pour les hauts plafonds, deux vieux bahuts qu'on devinait pleins et qui contribuaient ainsi à donner cette impression de bien-être, un pétrin en merisier transformé en coffre fourre tout, enfin la grande table qui avait vu des générations de repas et qui aurait tant d'histoires à raconter si seulement elle savait parler.

Les trophées de chamois éparpillés sur les murs surveillaient les convives, ils apportaient ainsi une touche de sauvagerie dans cette grande salle, c'était comme s'ils servaient eux-même le déjeuner. La plus belle tête trônait au-dessus de la cheminée et donnait l'impression d'être le grand organisateur, le chef qui dirigeait les opérations du service.

– Voilà la fameuse tête du chamois qui a été le dernier à être tiré par notre père.

– Elle est magnifique, confirma Lucas en la regardant de plus près. D'après la taille des cornes, ce devait être une femelle et elle dirigeait sans doute la harde, une bréhaigne. Regarde comme ce petit liseré blanc sous l'œil lui donne un air aristocratique...

– Non ! Non ! Non ! Ce n'est pas possible ! s'écria Gwendoline.

Elle s'était bien gardée jusqu'alors de regarder ce trophée de chasse comme si une inquiétude sournoise la taraudait, mais la remarque de Lucas la força à se tourner vers le trophée. Son visage devint blanc comme du linge.

– La Bréhaigne, c'est la Bréhaigne ! murmura-t-elle.

– La Bréhaigne ? Ce chamois qui aurait été ton moniteur d'escalade, celui avec lequel tu aimais escalader la montagne ?

Il ne continua pas. Gwendoline le regardait avec des yeux fous. Il voulut s'approcher d'elle pour la prendre dans ses bras, mais elle leva le bras dans un geste de défense. Elle essaya de fuir, ses jambes ne la portaient plus, elle s'écroura à terre. Alors l'attente commença comme la dernière fois au col des Runes, une attente insupportable qui faisait trembler son corps sans qu'elle puisse le maîtriser. Enfin la main inquiète vint toucher son épaule comme une caresse, son corps se contracta dans une convulsion immense et elle partit dans les étoiles.

Quand elle se réveilla, elle était couchée sur un lit dans une chambre inconnue. Par la fenêtre on apercevait la forêt et elle comprit qu'elle n'était pas dans une chambre d'hôpital. Et puis la mémoire lui revint petit à petit. Elle ne pouvait pas rester dans cette maison, c'était la maison de l'homme. Son souvenir seul la faisait trembler. Elle avait tout fait pour l'oublier et voilà qu'il revenait encore. Cela n'aurait donc pas de fin ? Elle le savait bien, la coccinelle finit toujours par se soumettre à l'inéluctable, à cet instant où la jouissance fulgurante efface tout. Il fallait partir. Elle ne reverrait pas Lucas. C'était fini. L'image du chasseur occupait maintenant tout son esprit, elle ne pourrait plus jamais s'en défaire. Un sanglot l'étouffa, des phrases sans suite se formaient sur ses lèvres : « Pourquoi faut-il que ce soit lui ? Il n'y est pour rien, pourtant il est son fils. Et son frère ? Il lui ressemble trop, c'est le père réincarné. Oui, il faut partir. »

Elle se leva difficilement et gagna la porte sans bruit. Il n'y avait personne, où donc étaient-ils ? Au village, il y avait un autobus qui semblait attendre, l'attendre.

« Je n'ai même pas laissé un mot, pensa-t-elle en montant dans l'autobus. Il ne comprendra pas ma fuite. De toute façon je ne pourrai jamais lui expliquer, un abîme nous sépare désormais, aucun pont ou même viaduc nous permettra de nous rejoindre. Il était mon seul amour, je vivrai avec son souvenir comme s'il était mort. »

La fuite de Gwendoline laissa des traces dans la maison Fouque. Après l'avoir cherchée partout, Lucas commença à accuser son frère. Il avait tant espéré de cette rencontre, il avait imaginé que cette visite ferait pénétrer Gwendoline dans sa famille, implicitement il croyait ainsi obtenir la bénédiction de son père. Tout avait bien commencé et il voyait déjà Gwendoline acceptant sa demande en mariage quand la tête de la Bréhaigne était venue tout perturber. Vraiment quelle idée d'accrocher des têtes de chamois aux murs ! C'était de la faute de Jean-Charles, il avait tout gâché !

– Mais enfin, lui dit finalement Jean-Charles, je ne comprends pas cette réaction, c'est un peu enfantin. Bon, elle a peut-être eu une affection spéciale avec ce chamois, elle avait peut-être réussi à l'appivoiser, quoique que cela m'étonne de la part d'un chamois, mais finalement ce n'est qu'un chamois et sa mort pourrait aussi bien être un accident de la nature.

– C'est une fille sensible, tu ne la connais pas. Elle a sûrement subi un traumatisme pendant son enfance et le moindre choc prend des proportions démesurées. Il y a des choses qu'elle ne supporte pas, comme entendre parler du col des Runes ou même la vision d'une simple coccinelle sur une nappe blanche. Cela la bouleverse, je ne sais pas pourquoi.

– Le col des Runes, répéta Jean-Charles, c'est là que papa a tué son dernier chamois. Mais alors cette Gwendoline pourrait être la petite fille...

Jean-Charles ne continua pas. Devenu pâle comme un mort, il fut obligé de s'asseoir.

– C'est quoi cette histoire de petite fille ? demanda Lucas étonné.

Et il se rappela que Marie en parlait comme quelque chose qu'elle ne pouvait pas dire.

Jean-Charles ne répondit pas à la question malgré tous les efforts de Lucas. Au-dessus d'eux un éclat mystérieux alluma le regard de la Bréhaigne, plus loin une marmotte naturalisée, posée sur une table basse, semblait ricaner et la coccinelle sur la nappe blanche ouvrait ses élytres sans s'envoler comme un signal des Runes.

– Il n'y a rien qui puisse se dire, répondit enfin Jean-Charles d'une voix rauque. Oublie tout cela, ce n'est pas significatif.

– En tout cas je comprends une chose, insista Lucas, c'est que ce chamois a été tué au col des Runes. Mélezen, le berger de la cabane de Fondterre, devrait avoir quelques informations. Il sait tout ce qui se passe là haut. Je vais aller le voir.

Jean-Charles le regarda avec désapprobation. Cette vieille histoire resurgissait avec une violence qui le désarçonnait et maintenant Lucas allait y mettre son nez. Il fallait l'en empêcher. « Je dois voir Mélezen avant lui » murmura-t-il.

Mélezen était dans la montagne avec les moutons. Il fallait monter là-haut, cela prendrait un jour ou deux et Lucas hésita. Son travail à l'université nécessitait qu'il rentre rapidement, d'un autre côté il savait bien qu'il pouvait retarder son départ de deux ou trois jours. S'il décida finalement de ne pas monter à la cabane de Fondterre, c'est sous la pression d'un sombre pressentiment qu'il n'arriva pas à éclaircir. Il lui fallut longtemps avant de prendre conscience que c'était la vérité sur Gwendoline qui lui faisait peur. « Mais pourquoi ? marmonna-t-il. C'est sans doute à cause de l'histoire de la Bréhaigne. Il faut que je me contrôle, je ferai mieux d'essayer d'être rationnel. » Malgré tout, il ne put se résoudre à monter à la cabane de Fondterre. Il voulait revoir Gwendoline le plus tôt possible, il ne pouvait pas l'abandonner, il l'aimait trop.

Jean-Charles le regarda partir avec soulagement. Jamais il n'aurait imaginé rencontrer un jour cette fille à l'origine de toute l'histoire. Et le pire était que son frère en était amoureux. Jusqu'à aujourd'hui, c'était resté une histoire, de simples racontars sans jamais aucun détail ni la moindre preuve, mais maintenant cela prenait une tournure beaucoup plus concrète, terriblement concrète. Il avait mis longtemps à étouffer ces racontars dans

le village, il croyait en être définitivement débarrassés et le surgissement du fait réel le laissait anéanti. C'est sûr, il serait obligé de quitter le village si la visite de cette fille se savait.

Et son frère qui allait tout apprendre. Il avait tout fait pour que cela lui reste caché, qu'il puisse garder une image propre de son père. Maintenant il était sûr il reviendrait et monterait dans l'alpage pour parler avec Mélezen et celui lui dirait tout.

La seule chose qui le réconfortait était Gwendoline. Jamais il n'avait vu une aussi jolie jeune fille. Il imaginait maintenant la petite fille débouchant au col et surprenant son père au col des Runes, agenouillé devant le chamois ensanglanté. Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus de la couleur du ciel, son père avait peut-être cru voir arriver une sylphide. Et quand elle s'était effondrée à terre de saisissement, de peur aussi et de désespoir, il avait dû se rapprocher d'elle pour la réconforter. Oui, il imaginait maintenant toute la scène et comprenait mieux ce qui s'était passé.

L'ENQUÊTE

A la ville, à l'université, Gwendoline avait disparu. Le téléphone sonnait dans le vide, la porte ne s'ouvrait pas. Lucas la chercha partout, il était désespéré, il ne pouvait pas admettre qu'il ne la verrait plus, il jura de la retrouver même au bout du monde. Mais quand il eut pris cette décision, il se rendit compte que cela ne suffisait pas. Que ferait-il en la revoyant ? Comment la convaincre de l'épouser ou au moins de vivre avec lui lorsqu'une ombre inquiétante continue de planer sur leur amour ? Ce n'était pas possible, il fallait d'abord élucider le mystère de la « petite fille ». Il ne pouvait rien faire sans savoir. La source du mystère était à Sirola, il fallait y retourner, c'était par-là qu'il devait commencer son enquête. Il s'arrangea avec son université pour prendre un congé spécial non rémunéré. De toute façon il ne pouvait pas continuer son travail sans savoir, la vie n'avait plus aucun intérêt sans Gwendoline à ses côtés.

A Sirola, Jean-Charles le reçut plutôt fraîchement. Il était bien déterminé à ce que Lucas n'apprenne rien de ce qui s'était passé au col des Runes.

– Pourquoi reviens-tu ? C'est à cause de l'histoire du chamois de Gwendoline, mais tu sais tout maintenant, il n'y a rien à rajouter. C'est arrivé, c'est malencontreux, c'est le dernier chamois que le père Fouque a tiré, c'est dommage que ce soit tombé sur cette Bréhaigne.

– Il y a autre chose, j'en suis sûr, répondit Lucas, quelque chose de beaucoup plus terrible. C'est ce quelque chose qui a traumatisé Gwendoline. Il faut que je comprenne ce qui s'est réellement passé. Alors seulement je pourrais peut-être espérer la guérir.

– Que veux-tu donc qu'il se soit passé ? Le père Fouque a tué un chamois, c'est assez banal, mais malheureusement c'est tombé sur la Bréhaigne. Gwendoline l'a sans doute vu en train de le dépecer et cela l'a marquée. Il faut que tu lui expliques. On pourrait peut-être la faire participer à une chasse, cela lui permettrait de comprendre et de situer l'incident dans son contexte réel.

La dernière phrase était peut-être de trop. Lucas aurait peut-être abandonné son enquête comme le suggérait Jean-Charles, mais cette dernière phrase lui fit comprendre qu'il touchait du doigt le problème. Il reprit en insistant :

– D'abord je voudrais comprendre pourquoi papa a arrêté de chasser le chamois juste après l'incident comme tu dis. Il s'est certainement passé quelque chose. Je vais monter dans l'alpage. Mélezen doit savoir quelque chose.

Jean-Charles ne répondit pas. Il fit simplement un geste de dénégation puis s'enfuit laissant Lucas surpris.

– Il ne veut pas parler, murmura Lucas, il sait quelque chose mais il ne veut pas le dire. Et pourquoi parle-t-il toujours du père Fouque quand il s'agit de papa ? On dirait qu'il ne veut plus le reconnaître, qu'il voudrait que ce soit un autre. C'est étrange. Et pourtant il a gardé tous les trophées de chasse dans la maison et lui-même chasse, c'est même devenu une passion ! Ce malaise que je ressens n'est donc pas dû à la chasse, il y a autre chose, c'est sûr.

Le lendemain, Lucas prit le chemin du vallon des Gentianes. Là-haut il espérait bien trouver Mélezen et le faire parler. C'était la première fois qu'il prenait ce chemin, son père ne l'avait jamais emmené, il connaissait beaucoup mieux les montagnes d'Ullion que celles de Sirola. Encore une fois le sentiment d'être un autre le fit frissonner. Son père ne supportait pas sa présence, il le savait bien. Ce n'était pas parce qu'il était trop petit qu'il avait été confié à Marie. Non, il y avait autre chose là aussi. Il frémit en imaginant une autre vérité. Le père Fouque l'avait toujours impressionné et jamais il n'avait osé mettre en question cette paternité, comment pouvait-il seulement en avoir l'idée !

Sur le chemin du lac des Mille Couleurs, la marche libérait sa pensée, une sorte d'ivresse s'emparait de son esprit et le faisait accélérer encore plus. Oui ! Il irait voir Marie le plus tôt possible, il lui poserait enfin la question qu'il n'avait jamais osé poser : qui était son vrai père ?

Le chemin montait dur, en petits lacets et Lucas courait presque. Parfois une marmotte le regardait passer sans s'alarmer outre mesure se gardant bien de plonger dans son trou. Pourquoi s'alarmer pour cet humain pressé qui avalait le chemin sans regarder à droite ou à gauche ? Après un regard un peu méprisant à ce fou qui ne faisait même pas attention aux choses de la nature, elle reprenait sa sieste sur le pas de son logis.

Plus il montait, plus la conviction que le père Fouque n'était pas son père, s'ancrait dans son esprit. Peut-être était-ce cela que son frère ne voulait pas qu'il découvre. Mais Jean-Charles était-il vraiment son frère ? Tout un horizon nouveau s'ouvrait à lui, trop de choses s'expliquaient qu'il n'avait jamais compris, c'était tellement évident maintenant, presque trop simple ! Pourtant il suffisait du regard de la marmotte pour le faire à nouveau douter, comment pouvait-il s'accrocher à une telle hypothèse ? Le père Fouque, son père, l'image lointaine de son enfance, il l'avait admiré comme un dieu presque, comment oser douter de lui ?

Ce fut alors qu'il sut que cette hypothèse lui était soufflée par son amour pour Gwendoline. Sans savoir pourquoi, cette hypothèse sauverait leur liaison. Pétrifié par cette idée, il s'arrêta, provoquant un mouvement de panique dans la proche colonie de marmottes. C'était absurde, Gwendoline n'avait rien à voir avec ses relations parentales, elle était beaucoup trop pure, merveilleusement innocente, tellement éloigné de ce type de considération. « Tellement pure... » ces simples mots le firent frémir. Une sombre idée montait du fond de sa conscience, une idée qu'il ne savait pas encore expliciter. Il reprit la montée vers le lac des Mille Couleurs, c'était là bas qu'il trouverait la vérité.

A la grande surprise de Lucas, Mélezen l'attendait à l'entrée du vallon des Gentianes. Comment avait-il su qu'il montait pour le rencontrer ? C'était impensable, il y avait quatre heures de marche pour rejoindre la cabane de Fondterre, il ne pouvait pas faire cela tous les jours. Pourtant il semblait au courant de sa venue à Sirola et il l'attendait. Lucas aurait voulu le surprendre, espérant ainsi lui faire dire des choses qu'il ne dirait certainement pas maintenant qu'il était averti. Son frère avait sans doute trouvé moyen de le faire prévenir, son frère qui ne voulait pas qu'il apprenne ces choses qu'on lui avait cachées jusqu'à aujourd'hui.

Mélezen l'emmena au bord du lac des Mille Couleurs. Assis l'un à côté de l'autre, ils tournèrent autour du pot pendant longtemps, discutant sur la beauté du site et le métier

de berger. Mélezen aimait la nature et n'imaginait pas un jour rester dans la vallée laissant les moutons monter à l'estive avec un autre. Un magnifique coucher de soleil se préparait à l'horizon, Mélezen entraîna Lucas vers l'endroit propice pour en admirer les effets. Avec le soleil qui baissait sur l'horizon, les rayons de lumière caressaient le lac presque horizontalement produisant un effet d'irisation qui le faisait ressembler à un diamant. Là-haut, dans l'échancrure entre deux montagnes, le col des Runes s'endormait dans un flamboiement de couleurs causé par la lumière rasante sur les rochers de feldspath.

Les grillons de la prairie se préparaient à la nuit, le silence du soir s'étendait doucement sur l'alpage et Mélezen ne disait rien. Ce fut un chamois qui permit à Lucas de le provoquer, un chamois se dirigeait sans bruit vers le lac pour s'abreuver un peu. Le soleil couchant rendait son pelage mordoré et de belles cornes un peu courbées lui donnaient un air aristocratique. Cette apparition sembla tellement impressionner Mélezen que Lucas en profita pour pousser à son avantage.

– La Bréhaigne, c'est la Bréhaigne ! dit-il doucement pour ne pas effrayer le chamois.

Mélezen le regarda avec un air affolé. Il eut le geste de se lever pour s'enfuir, mais n'osa pas. Il se devait à son hôte d'un soir et, dans la solitude de la montagne, cela comptait beaucoup.

– Gwendoline ! Tu fais référence à Gwendoline. Elle a été un rayon de soleil dans ma solitude, les alpages prenaient une autre couleur, le col des Runes avait perdu ses maléfices, la vie dans le vallon des Gentianes respirait l'amitié. Et puis est survenue la disparition de la Bréhaigne, cela a été un choc terrible et je l'ai perdue.

– Ce n'est pas un chamois qui a pu causer cela, même s'il s'appelait la Bréhaigne. Cela n'explique pas tout, il y a autre chose, tenta Lucas en espérant le faire réagir.

Mélezen resta muet un long moment. Les derniers rayons du soleil caressaient encore le lac et le chamois, qui avait fini de boire, le regardait fixement.

– Oui, ce n'est pas tout, répondit-il si doucement que Lucas fut obligé de se pencher vers lui. Oui, il y a eu autre chose. Je ne devrais pas le dire, surtout à toi. Je n'ai pas vu la scène, mais les taches de sang sur son short étaient significatives même si sa mère y a vu une simple origine physiologique. Elle ne pouvait sans doute pas imaginer autre chose.

Le silence de la nuit qui venait les absorba un long moment dans son linceul. Ce fut Mélezen qui reprit doucement la parole.

– Cela s'est passé au col des Runes, sur la terrasse derrière le col. Je n'ai pas pu tout observer, on ne voit pas cette terrasse d'en bas, mais j'ai vu l'homme quand elle y est retournée une deuxième fois. Je ne trahis pas un secret, tout le monde le sait au village, il n'y a que toi qui l'ignore : c'était ton père. Quand je suis monté plus tard pour voir s'il y avait des traces de ce qui s'était passé, j'ai trouvé le fusil de ton père cassé, le canon tordu et sans culasse. Je n'ai rien touché, il doit toujours être là haut en train de rouiller. Même Jean-Charles, qui est venu ensuite, l'a laissé, peut-être comme témoin.

Lucas ne répondit pas. C'était exactement comme il l'avait rêvé dans son cauchemar. Il n'y avait rien à dire. Gwendoline était perdue à jamais.

– C'est à cause du col des Runes, reprit Mélezen, elle n'aurait jamais dû monter là haut. J'avais bien essayé de l'en dissuader, mais elle n'en faisait qu'à sa tête ou plutôt

c'était la Bréhaigne qui décidait. Tout est arrivé à cause de ce maléfice gravé sur des pierres, on dit que cela date de temps immémoriaux, nos ancêtres préhistoriques avaient reconnu ce maléfice et l'avaient gravé sur le rocher. C'est pour cela que le col a pris ce nom, à cause des signes gravés.

Mélezen leva la main vers le col des Runes. On le voyait nettement du lac de Mille Couleurs.

– Regarde les deux falaises qui l'ençâssent, une figure se distingue dans le rocher sur chacune. Il y a une falaise qui rit et un autre qui pleure. C'est le maléfice. En montant au col, Gwendoline n'a vu que la figure qui pleure. Elle était pleine d'enthousiasme, de joie de vivre, d'innocence, mais la figure qui pleure a gagné et lui a porté le malheur.

Lucas se demanda laquelle des deux figures il avait vue en premier. Peut-être le sort de son amour se jouait là, devant le col des Runes. Comment se protéger du maléfice ? Mélezen devait savoir. Il voulut poser la question, mais Mélezen reprit sa narration :

« Il fallait défaire ce maléfice et c'est alors que j'ai imaginé de l'envoyer une nouvelle fois au col des Runes. Depuis la disparition de la Bréhaigne, elle n'y était jamais remontée. Je lui ai dit qu'elle devait essayer, que c'était le seul moyen pour défaire le maléfice. “ Les signes parleront, c'est sûr et le maléfice sera effacé ” lui répétais-je sans cesse, peut-être pour mieux m'en persuader aussi. J'aurais tellement voulu la voir reprendre ces activités d'escalade, rejoindre les chamois et rire enfin, ce rire si plein de vie et d'innocence qu'elle savait avoir quand elle revenait d'une balade avec la Bréhaigne. Oui, il fallait qu'elle remonte au col, c'était le seul moyen pour qu'elle soit de nouveau Gwendoline.

Elle finit par obéir à cette insistance. Un jour, sans dire un mot, le visage fermé, elle prit son pique-nique et déclara qu'elle partait pour le col des Runes. Elle prenait une journée de congé dans le gardiennage des moutons. Je la regardai partir avec un air soucieux. Il y avait quelque chose qui ne marchait pas, c'était peut-être une erreur cette idée de retourner à ce col funeste, j'avais eu tort de la pousser. J'ai eu envie de l'accompagner, mais je n'osai pas, elle seule pouvait se défaire du maléfice et puis de toute façon il fallait s'occuper des moutons. Si je les abandonnais une journée, ils s'éparpilleraient et il me faudrait plusieurs jours pour les retrouver tous. Mais je savais bien que c'était une fausse excuse, simplement je ne pouvais pas imaginer monter à ce col.

J'assistai au départ de Gwendoline sans rien dire. Elle avait remis la casquette rouge, cette casquette qu'elle ne portait plus jamais depuis qu'elle était revenue avec le short taché de sang. Je n'osai pas refaire la plaisanterie du Chaperon Rouge que je lui avais faite la première fois : “ Fais attention, Petit Chaperon rouge, le loup va t'attraper ! ”, cela sonnait faux. Arthur, le petit chien, aurait bien voulu la suivre, mais elle le renvoya brutalement et il s'en alla pleurer auprès de ses aînés qui le regardèrent avec mépris. Je connais les chiens et leur langage, je sais lire leur moindre mouvement d'humeur et je notai ce geste méprisant des aînés envers Arthur. Quelque part, ce petit chien n'avait pas été à la hauteur de ce qu'ils attendaient de lui. Je me rappelai alors le retour d'Arthur la queue basse derrière Gwendoline.

Je pris mes jumelles pour suivre sa progression. Assis sur une pierre, laissant les moutons à la garde des chiens, je décidai de ne pas la quitter des yeux. Je voulais surtout surveiller le moment où elle grimperait le couloir et observer son arrivée au col. Peut-être était-elle tombée dans ce couloir la dernière fois et cela l'avait marquée, peut-être avait-elle peur et ne voulait pas l'avouer. Pourtant je savais bien que cela ne pouvait pas être vrai. »

Il y eut un long silence comme s'il hésitait, puis il reprit :

– C'est en observant attentivement le couloir qui menait au col que j'aperçus l'homme. C'était René, le père Fouque, le fusil bien apparent sur l'épaule...

– Le fusil ? Mais tu as dit qu'il l'avait brisé et abandonné au col la première fois ?

Mélezen le regarda longuement. Il n'avait pas l'air de comprendre et il continua simplement son récit :

« René était au pied du couloir et semblait attendre. Il avait dû voir un chamois et effectivement j'ai repéré un chamois qui se déplaçait sur des vires dans la falaise. Le chamois avait dû le sentir et il essayait de gagner le col sans doute pour s'enfuir par l'autre côté. La scène était déjà toute écrite, le chamois allait arriver au col et c'est là que René avait prévu de le tirer. C'était un tir facile, le chamois se détacherait parfaitement dans le ciel bleu. Mais il ne savait pas que Gwendoline allait déranger ce beau plan.

Cela faisait deux heures que je ne l'avais plus vue, le chemin reste caché derrière l'alpage. Mais elle devait nécessairement passer par le couloir et là je savais que je la verrai. J'attendais ce moment où Gwendoline sortirait du vallon qui la cachait, le chasseur attendait l'arrivée du chamois au col, le temps passait comme une éternité.

L'arrivée de Gwendoline me laissa perplexe. J'avais de fortes jumelles, mais je ne pouvais bien sûr pas distinguer les expressions et l'interprétation de l'échange que Gwendoline eut avec René resta très subjectif, peut-être conditionné par le scénario que j'avais imaginé. Je crus distinguer l'étonnement de Gwendoline qui resta figée sur place et la fureur du chasseur qui manquait sa proie et qui ne pensa même pas à ranger son fusil, laissant celui-ci pointé vers le col. Mais peut-être était-ce autre chose ? Finalement Gwendoline continua sa marche en entamant l'escalade du couloir. Le chasseur restait en bas avec toujours son fusil pointé vers le col, ce qui m'étonna un peu. »

Lucas ne put s'empêcher de l'interrompre en s'écriant :

– Ainsi elle devient la proie à la place du chamois ! Ce n'est pas possible.

Il imagina le père Fouque observant Gwendoline en train de grimper le couloir. Comme à son habitude, elle dansait sur le rocher, assurant chaque pas sans effort. La vision de cette fille lumineuse qui grimpait sans effort apparent ce couloir presque vertical devait l'impressionner. Peut-être voyait-il une sylphide, une divinité de la montagne. Lucas savait bien l'impression que donnait Gwendoline quand elle escaladait un passage difficile. Elle avait ce talent de savoir entrer en harmonie avec la montagne, passant d'une prise à l'autre, jouant avec ses mains et ses pieds, elle donnait cette impression de légèreté qui est le secret de l'escalade. « Une danse, une danse sur le

rocher ! » disait Lucas. La sûreté de son pas était telle que pas une pierre ne bougeait, pas le moindre petit caillou qui aurait roulé en bas du couloir, rien ne troublait le silence de la montagne.

– Oui ! Je la vois se dresser dans l'échancrure du col, continua Lucas. Le chamois a disparu. Elle semble attendre et, dans la lumière dorée du jour naissant, son profil se détache clairement sur le ciel bleu. Auréolée par le soleil, elle regarde vers le bas du couloir et semble inviter l'homme à la rejoindre.

– C'est tout à fait comme cela. Je vois que tu la connais bien, répondit Mélezen.

– Mais alors que s'est-il passé ensuite ?

Visiblement Mélezen n'avait pas terminé sa narration. Il restait tant à dire, mais la présence de Lucas le paralysait. Il aurait tellement voulu faire revivre Gwendoline, sa disparition l'avait laissé désespéré et le vallon des Gentianes en deuil.

Il fit un effort pour reprendre le fil de l'histoire :

« Oui, j'ai eu peur à ce moment là. Gwendoline était à la place prévue pour le chamois et l'homme avait toujours son fusil pointé. Je me suis mis à crier à l'intention du chasseur : “ Ce n'est pas le chamois, c'est un ange ! ”. J'ai fait de grands gestes pour avertir Gwendoline, je l'ai appelée à pleine voix : “ Gwendoline, ne t'arrête pas, continue, passe de l'autre côté du col, il faut t'enfuir. Ce chasseur est un fou, ne l'attend pas ! ”. Mais cela ne servait à rien, personne ne pouvait m'entendre sauf les chiens qui dormaient. D'ailleurs ces derniers se levèrent, attentifs à mes cris et étonnés de mes gesticulations. Chacun interpréta les cris et les gestes à sa façon, ils se précipitèrent vers les moutons et le résultat fut un éparpillement du troupeau dans toutes les directions. Il fallut que je perde un temps fou pour remettre de l'ordre.

Quand j'ai pu reprendre les jumelles, j'aperçus l'homme en train de grimper le couloir, le fusil sur l'épaule. Son escalade ne ressemblait pas à la danse de Gwendoline, le geste était lourd, les cailloux qu'il dérangeait dévalaient la pente, il donnait l'impression de mépriser la montagne se servant d'elle pour son simple plaisir.

Là-haut, toujours bien visible dans l'échancrure du col, Gwendoline attendait. La suite fut confuse. En arrivant au col, l'homme se mit à faire de grands gestes avec son fusil comme s'il expliquait à Gwendoline la fuite du chamois et que c'était de sa faute. Enfin ils disparurent ensemble de l'autre côté du col, peut-être pour repérer le chamois. »

Il se tut. Lucas sentit dans ce silence soudain des sous-entendus intolérables.

– Mais alors ? s'exclama Lucas.

– Il y a une petite terrasse derrière le col, une terrasse invisible de la cabane, et c'est là que Gwendoline avait pris l'habitude de pique-niquer avec la Bréhaigne. Elle appelait cette terrasse le « cagnard du col des Runes » et elle m'a souvent raconté comment elle s'installait bien au soleil et à l'abri du vent avec une vue époustouflante sur toute la vallée qui s'enfonçait au loin, le pique-nique prenait alors un goût particulier, un goût qu'elle avait appris à savourer. C'était là que la Bréhaigne venait la retrouver. Les minutes semblaient durer des heures. Le chamois inclinait vers elle ses belles cornes que l'âge avait sculptées et dorées, elle les caressait alors jusqu'à l'implanture et la Bréhaigne

semblait savourer le geste. Elle me parlait aussi de l'échange du regard quand les yeux se rencontrent, mais cela n'est pas racontable, c'est trop profond, trop sensible pour être dit. Oui, je pense que c'est là qu'elle a trouvé la Bréhaigne toute ensanglantée et le chasseur en train de la dépecer. Il ne pouvait pas redescendre tout seul le corps de l'animal et il n'était pas question de demander de l'aide, il n'avait pas de droit de tirer, c'était hors de la saison de chasse.

Il s'arrêta encore comme si ce qu'il y avait à dire était trop intolérable. Il finit simplement par murmurer plusieurs fois :

– J'aurais dû monter avec elle, j'aurais dû monter avec elle. Tout est de ma faute.

Un dernier rayon de soleil caressait la surface du lac, le faisant briller de mille couleurs. Les montagnes qui enchâssaient le col des Runes prenaient une teinte fauve, mordorée, qui leur donnait un air chaleureux. Une douceur infinie coulait de là haut jusqu'au lac, instaurant un état de grâce dans le vallon des Gentianes. Même l'aigle, qui faisait son dernier vol avant de regagner son nid pour la nuit, ne faisait pas attention à la proie facile que constitue une marmotte quand elle aventure trop loin de son domicile. C'était dans de tels moments, quand la nature semble devenir un don divin, que Mélezen sentait l'âme de Gwendoline vibrer au-dessus du lac.

– Elle n'est jamais revenue après la chose. Je la regrette tellement, reprit Mélezen. Elle était tellement jolie, une fille sauvage, une fille de grand vent, toute brune de vivre dehors, ses jambes fines, sculptées par l'escalade qu'elle pratiquait avec les chamois, ses cheveux dorés par le soleil qui encadraient un visage encore enfantin où des grands yeux bleus reflétaient une innocence merveilleuse. Oui, on devinait la beauté exquise de la jeune fille qu'elle devenait. Elle avait ce don merveilleux de savoir communiquer avec la nature, elle animait tout le vallon, même les marmottes l'adoraient !

Cette peinture de Gwendoline fit frémir Lucas. Cela ravivait son amour à un point difficilement supportable et il faillit se mettre à sangloter. Ce fut l'idée que peut-être c'était justement ce que cherchait Mélezen qui l'en empêcha et tout d'un coup il le prit en horreur. De quel droit pouvait-il ainsi parler de Gwendoline, comment pouvait-il la décrire si bien ? Il se rendit compte alors qu'il était furieusement jaloux. Gwendoline lui appartenait, Mélezen n'avait rien à voir avec elle ! Ce fut la prise de conscience de ce sentiment de jalousie qui fit émerger l'idée que Mélezen n'avait peut-être pas seulement été témoin de la chose. Cette pensée l'horrifia, il se leva brusquement et attrapa son sac.

– Je vais au col des Runes.

– Maintenant, en pleine nuit ! s'étonna Mélezen.

– Il y a un beau clair de lune. Je bivouaquerais là haut.

Il sentit le regard inquiet de Mélezen dans son dos, tandis qu'il cherchait le chemin qui montait vers le col.

– Tu ne trouveras rien là haut, à part peut-être le fusil, cria celui-ci. C'est tout à fait inutile et en plus le col des Runes est maléfique. Je te l'ai déjà dit, il y a des pierres gravées avec des signes mauvais qui amènent le malheur.

Mais Mélezen eut beau dire, Lucas continua sa progression vers le col des Runes. Dans la nuit et malgré la lumière blanche de la lune, il perdit plusieurs fois le chemin, se

retrouvant dans la caillasse ou butant sur un passage infranchissable. Il fallait alors redescendre et chercher de nouveau un meilleur chemin. A force de tâtonnements, il n'arriva au col qu'à l'aube naissante.

Le chamois l'attendait sur la petite terrasse de l'autre côté du col. C'était le même chamois qu'hier soir, il en était sûr. Son pelage prenait des teintes fauves dans le soleil levant, c'était un mâle dans la force de l'âge, l'œil vif et des cornes qui en imposaient.

– Biquet ! Tu t'appelles Biquet n'est-ce pas ? appela doucement Lucas.

Le chamois le regarda étrangement. Il hésita à se rapprocher, puis finalement frappa le sol avec ses pattes de devant avant de s'enfuir dans un galop puissant qui l'emmena dans les falaises au-dessus du col. Lucas s'assit dans l'herbe, ses yeux se fermaient, il n'avait rien trouvé, il ne trouverait rien. Une voix s'éleva alors, une voix adorée qui dit simplement :

– Oui, c'est Biquet, le petit cabri avec qui j'ai tellement joué.

Lucas sursauta en l'entendant. Gwendoline était restée cachée derrière un rocher et il ne l'avait pas vue en arrivant au col. Elle se leva doucement. Toute dorée dans le soleil, ses yeux bleus et son short blanc faisaient ressortir une impression de virginité qui fit trembler de désir Lucas. Une pulsion féroce s'empara soudain de lui, une envie folle de caresser ces jambes nues, de remonter sa main sur la cuisse pour mieux sentir leur velouté sous leur apparence sauvage. Il lui fallut toute sa volonté pour se retenir de se précipiter sur elle et il finit par s'asseoir pour ne plus être tenté. L'image de son père lui vint alors naturellement à l'esprit et cela le rendit rouge de confusion.

– Ce n'est pas possible, murmura-t-il, ce n'est pas possible que ce soit arrivé.

Pourtant il savait que c'était vrai et il imaginait la petite fille Gwendoline arrivant toute seule au col des Runes et découvrant la Bréhaigne assassinée. Elle était sûrement tombée à plat ventre en larmes et c'est à ce moment qu'elle avait dû voir la coccinelle qui se battait contre une fourmi. Tout le film se déroulait devant ses yeux comme si c'était vrai. Le chasseur, le père Fouque, s'approchait de la petite fille pour la consoler. Elle était si jolie, si pure, si virginale, elle avait peut-être ce short blanc comme aujourd'hui ou même **une jupe** qui laissait apparaître une culotte de petite fille. Peut-être que lui-même n'aurait pas résisté à la palper, peut-être qu'elle s'était laissée faire, peut-être que l'horreur du sang de la Bréhaigne mélangée avec la sensation que pouvait provoquer la caresse de la main sur son corps l'avait emmenée au ciel dans une folle convulsion.

Il devait se reprendre. Il releva les yeux qu'il avait baissés pour résister à cette pulsion sauvage qui l'avait envahi. Elle n'était plus là, le col était vide, elle avait disparu soudainement comme seul sait le faire un chamois.

Il comprit alors qu'il avait rêvé, elle ne pouvait pas être là, il avait dû s'endormir un **peu**, après cette nuit à errer sur le chemin du col. Quel songe curieux quand même, lui qui aimait tellement dans Gwendoline ce mélange de délicatesse, de pureté et d'absolu. Pourquoi avait-il pu avoir cette pulsion bestiale qui le portait à se précipiter sur elle, à arracher ses vêtements et à la soumettre à son désir ? Il n'était plus lui-même dans ce songe, sa maîtrise de soi avait été annihilée et il ne restait de lui qu'un animal assujetti à son instinct sexuel. Heureusement ce n'était qu'un songe, un songe qui lui faisait prendre

conscience de la force de l'attraction physique suscitée par le corps de Gwendoline. Oui, son âme l'aimait à en pleurer et son corps la désirait avec une force qui le laissait anéanti.

C'est alors que lui vint la réflexion : « Comment son père avait-il pu se laisser entraîner à un tel acte ? » C'était inimaginable. Il avait pu avoir une pulsion analogue à la sienne, mais passer de la simple pulsion à l'acte nécessite de perdre conscience. Seul un malade peut perdre ainsi ses moyens de contrôle, mais son père n'était absolument pas malade. Sa droiture d'esprit était redoutée dans le village et lui avait même valu d'être élu maire. Le père Fouque ! Il n'aimait pas cette appellation, cela lui semblait un peu péjoratif, surtout quand son frère l'utilisait. Tout d'un coup il comprit que son frère n'arrivait plus à dire papa, il faisait comme tout le monde dans le village et l'appelait le père Fouque. Ainsi il ne le considérait plus comme son père, il se désolidarisait en quelque sorte de lui. C'était évident maintenant, son frère était au courant du soupçon que venait de lui communiquer Mélezen et sans doute tout le village savait aussi. Pourtant il n'avait jamais entendu parler d'une plainte déposée contre son père, les parents de Gwendoline n'avaient pas réagi, pourquoi alors cette rumeur qui accusait son père ?

Comment savoir maintenant qu'il était mort, peut-être désespéré par cette accusation mensongère ? Il n'y avait pas de témoin, seulement Mélezen et la rumeur. Et qui avait pu propager cette rumeur ? Il comprit petit à petit qu'il n'y arriverait jamais, il était dans une impasse. Tout accusait son père, depuis le fusil retrouvé au col, cette décision soudaine d'arrêter définitivement la chasse et surtout la tête de la Bréhaigne dans la salle à manger de la maison Fouque. Il comprenait maintenant la réaction affolée de Gwendoline. En reconnaissant cette tête, elle avait reconnu son père comme l'homme qui l'avait forcée au col des Runes.

Il se mit à errer sans but sur la terrasse du col et il heurta le fusil. C'était bien celui de son père, il en reconnaissait le modèle. Il voulut le ramasser, mais l'herbe l'avait envahi et le retenait au sol. Une fourmilière s'était installée dans le canon tordu et rouillé, les fourmis, de grosses fourmis noires de la montagne, ne semblaient pas prêtes à abandonner la place. Il hésita. Le fusil semblait triste, abandonné dans l'herbe à tous les vents, mais c'était sa place, son père avait eu raison de le laisser là, il était maintenant un symbole, il représentait la violence dans cet univers naturel, si beau, qui l'entourait.

Un détail pourtant le retint, la culasse disparue. Pourquoi ? Il se rappela alors que la culasse du fusil de son père avait « Fouque » gravé sur le côté. Avait-on voulu faire disparaître cette trace ? Mais alors ce fusil n'était peut-être pas celui de son père ? Le même modèle mais pas celui de son père ? Un espoir fou s'empara soudain de lui et il entreprit de libérer le fusil de sa gangue d'herbe et de terre qui le retenait. Au prix d'un certain nombre de piqûres, il le secoua dans tous les sens pour le débarrasser des fourmis furieuses.

Il décida d'éviter de repasser par la cabane de Fondterre en redescendant du col des Runes. Mélezen ne lui avait pas tout dit et il était préférable de ne pas le revoir tout de suite. En arrivant à Sirola, il croisa quelques habitants qui se détournèrent de lui en apercevant le fusil abîmé. Même les gens qu'il connaissait ne le saluèrent pas et l'expression de surprise mêlée d'un sentiment indéfinissable d'horreur lui fit comprendre

que ce fusil n'aurait pas dû descendre du col des Runes. Son frère Jean-Charles fut encore plus net :

– Lucas, pourquoi as-tu ramassé ce fusil ? Le père Fouque l'avait laissé au col des Runes, il ne voulait plus le voir dans la maison. Tu vas immédiatement le rapporter là-haut ! Tu te mêles de choses qui ne te regardent pas.

– La culasse, réussit à dire Lucas, la culasse...

– Eh bien ? La culasse ? Oui elle a été ôtée. Dans le village, il y avait deux fusils identiques, celui de Fouque et celui de Mélezen. Chacun avait la culasse gravée avec son nom. L'un est celui que tu as trouvé au col, l'autre est ici, suspendu au mur, mais il n'a pas de culasse non plus.

– Mais alors on ne peut pas dire si ce fusil appartient à notre père ou à Mélezen ?

– Tu as rencontré Mélezen, n'est-ce pas ? Et celui-ci a parlé. Ecoute, il s'est passé quelque chose au col des Runes, Mélezen est peut-être aussi coupable que le père Fouque, mais il faut que tu comprennes que tu n'as rien à voir là dedans. Tu n'as jamais vécu dans la maison Fouque, ta famille est à Ullion avec ta grand-mère Marie. Alors il ne faut pas te mêler des histoires de Sirola.

Lucas le regarda stupéfait. C'était vrai que toute son enfance s'était passé à Ullion. Son père l'avait confié à Marie, cette vieille dame qu'il appelait sa grand-mère. Il n'avait jamais su pourquoi. Et maintenant son frère lui répétait que Sirola ne voulait pas de lui !

– Tu sais, reprit plus doucement son frère, personne ne sait ce qui s'est passé exactement au col des Runes, mais c'est devenu une tache indélébile sur la famille. Il n'y a jamais eu de plainte sur un fait précis, il s'agit peut-être d'une simple invention malveillante, un bruit qui s'est colporté dans tout le village et les environs. Le seul fait concret est le fusil sans culasse laissé au col des Runes avec son canon tordu et puis le changement subi par notre père, un changement drastique puisqu'il a abandonné la chasse, lui un grand chasseur qui aimait tellement parcourir la montagne. Jamais il n'est remonté là-haut, il n'a plus quitté la maison et sa santé s'est vite détériorée. Je pense qu'il n'a pas supporté les bruits, les chuchotements qu'il entendait chez les gens, mais il y avait aussi autre chose. Il a peut-être commis quelque chose d'irréparable là-haut au col des Runes. Tu sais quelle hauteur morale il avait, il n'a sans doute pas supporté d'être descendu aussi bas, de s'être laissé emporter par une pulsion bestiale, alors il a voulu expier. Il s'est claquemuré dans sa maison et n'en est plus sorti jusqu'à sa mort. Cela a été très dur pour moi.

Lucas le regarda longuement. Lui-même n'avait pas connu cette période difficile de son père, il était encore chez Marie à Ullion et ne venait que très rarement à Sirola.

Ils étaient passés dans la grande salle à manger et il crut lire un éclair de vengeance dans les yeux de la Bréhaigne.

– C'est ce chamois qui est la cause de tout, confirma Jean-Charles. J'ai compris dès que j'ai vu la réaction de Gwendoline devant cette tête. Jusqu'à maintenant j'imaginai plutôt une vengeance de quelque habitant du village. Gwendoline a fait apparaître la réalité de la chose. Cela s'est produit et nous n'avons aucune excuse. La famille doit vivre avec la honte de ce méfait.

– Mais pourquoi ne pas m'avoir mis au courant ? Je débarque dans cette histoire comme un étranger et en plus une histoire qui concerne celle que j'aime.

– J'ai essayé de t'épargner. Tu n'as pas vécu les dernières années du père Fouque, tu avais une autre vie. Il n'y avait pas de raison de te mêler avec cette histoire, absolument aucune raison. D'ailleurs si tu n'avais pas rencontré cette Gwendoline, tu ne connaîtrais toujours rien.

– Pourquoi ? Pourquoi père a-t-il voulu me laisser en dehors de la famille Fouque ? Pourquoi m'avoir ainsi écarté ?

– Tu sais bien pourquoi. Tu étais trop petit pour lui et après le mort **de maman** à ta naissance, il ne pouvait pas s'occuper de toi. Il t'a ainsi confié à ta grand-mère... enfin à une amie qu'il connaissait.

Il y avait encore là un mystère qu'on lui cachait, Lucas en était sûr. Mais il savait que son frère ne lui dirait rien, lui qui avait déjà essayé de lui cacher cette « chose » qui avait été la cause de la chute du père Fouque dans l'estime du village et lui avait fait même perdre son poste de maire.

Cela ne servait à rien de retourner voir Mélezen, il n'obtiendrait rien de plus. Il savait que Mélezen et son père s'entendaient bien et souvent chassaient ensemble. Mélezen était peut-être autant coupable que son père, d'où l'absence de la culasse. Le fusil rouillé accusait aussi bien Mélezen que son père, il les mêlait tous les deux dans cette agression.

Il ne pouvait pas non plus essayer de retrouver Gwendoline. Comment pouvait-il ? Il était de Sirola, il appartenait à la famille Fouque, il héritait ainsi de l'infamie commise peut-être conjointement par son père et Mélezen. Jamais elle ne pourrait lui pardonner, lui qui avait espéré la guérir définitivement de son traumatisme. Il se heurtait à un mur, tout était bouché, dans tous les sens. Son amour s'était perdu au col des Runes, il ne verrait plus les yeux de Gwendoline briller de cet éclat chaud, brûlant comme du charbon en feu, qui le faisait trembler. Il ne connaîtrait plus les soirées au bivouac, quand, assis sur un petit replat de la paroi et tendrement serrés l'un contre l'autre, ils regardaient le soleil se coucher à l'horizon.

Non ! Il ne pouvait pas la revoir. La simple idée du regard méprisant qu'elle pourrait lui jeter inhibait toute velléité de retour, imaginer Gwendoline lui tournant le dos était insupportable. Cela ne pouvait pas être autrement, il l'aimait trop pour risquer de perdre ainsi l'image adorée qu'il chérissait.

Il n'avait pas non plus envie de retourner à l'université, il ne pouvait pas reprendre son projet de recherche. Il avait perdu l'enthousiasme nécessaire, cet enthousiasme qui anime la recherche comme l'amour, qui rend tremblant et hors de soi, qui élargit les yeux et transfigure le regard, qui bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. Non ! Blessé à mort, il n'avait plus d'avenir, demain serait comme hier, un long tunnel sombre dont on ne voit jamais le bout.

C'est parce qu'il n'arrivait toujours pas à réaliser que la « chose » ait pu se produire, qu'il décida finalement de remonter encore une fois au col des Runes. C'était le lieu du crime et il ne pouvait pas s'en arracher. Oui ! Il remonterait là-haut, il bivouaquerait dans

le petit cagnard de Gwendoline autant de nuits qu'il fallait, jusqu'à ce qu'il comprenne. Alors seulement il pourrait retrouver le calme ou peut-être simplement la fin de sa vie.

Il remonta en évitant soigneusement de se faire voir par Mélezen. Il voulait une solitude absolue. Heureusement le temps était beau et les journées de méditation s'écoulaient doucement, sans effort apparent. Il avait rapporté le fusil tordu et l'avait rendu aux fourmis, ce fusil faisait désormais partie du décor et prenait une part dans sa méditation. La journée commençait tôt. Il sortait de sa petite tente dès le premier rayon de soleil. Sur l'aire accrochée dans la falaise pas très loin du col, l'aigle se lissait déjà les plumes préparant son premier vol de la journée. La marmotte qui habitait là avait fini par s'acclimater à sa présence. Elle sortait de son trou le matin à l'aube et venait participer à son petit déjeuner, un petit déjeuner frugal mais dont il disposait quelques restes de biscottes sur une pierre. La marmotte appréciait et l'accompagnait toute la journée dans sa méditation. Du moins le croyait-il, mais la méditation de la marmotte consistait essentiellement à faire la sieste au soleil, ses rêves étaient pleins de contentement, elle pouvait y donner libre cours, la présence de l'homme lui garantissant la sécurité malgré la proximité de l'aire des aigles dans la falaise.

Il ne bougeait pas du petit cagnard, il ne voulait pas voir du côté de la cabane de Fondterre, la seule vue qu'il s'autorisait était la vallée de l'autre côté du col, celle qu'aimait tellement Gwendoline quand, les pieds dans le vide, elle rêvait de s'envoler comme l'aigle pour planer au-dessus des alpages, des forêts, des lacs, enfin de tout ce qui faisait **que cette nature était** comme une partie d'elle-même.

Le moment le plus intense de la journée était quand Biquet venait le retrouver. Ensemble, sur le petit replat, Biquet couché à côté de lui, ils attendaient la venue de Gwendoline. C'était une attente toute pleine de frémissements, de désespoir, de rêves inachevés. Biquet s'en allait toujours vers midi, l'attente était terminée, Gwendoline ne viendrait plus. Alors Lucas, après un frugal repas, consacrait l'après midi à l'escalade. C'était dans l'effort, dans le passage le plus ardu, qu'il retrouvait l'âme de Gwendoline. Il la sentait à côté de lui, devant ou derrière, dansant avec lui sur les prises fragiles dans l'ivresse du vide vertical. Il prenait des risques ainsi et faillit plusieurs fois lâcher prise ; la mort ne lui faisait pas peur, seul l'instinct de conservation le retenait et le protégeait du geste fatal.

Le soir il écrivait. Il écrivait l'histoire de Gwendoline telle qu'il la comprenait maintenant. Un jour peut-être elle viendrait et l'histoire continuerait, mais ce serait leur histoire à tous les deux.

LE FAUNE

Le sifflement proche de la marmotte qui veillait sur sa terrasse lui fit tellement peur qu'elle se jeta à terre. Gwendoline connaissait toutes les catégories de sifflements et celui-là était vraiment du plus haut degré d'alarme. La marmotte affolée avait juste eu le temps de lancer son alarme en sifflant aussi fort que possible avant de plonger dans son trou. En relevant la tête, elle comprit que ce n'était pas elle qui était la cause de cette alarme affolée, mais l'aigle ou plutôt un couple d'aigles qui chassaient de concert. Dans tout le vallon, les animaux susceptibles d'être une proie pour l'aigle se précipitèrent dans l'abri le plus proche. Même le renard, qui terminait une chasse et se préparait à bondir sur une marmotte un peu trop imprudente, préféra abandonner son repas pour se cacher sous un rocher. Une harde de chamois s'enfuit au galop sur les pentes escarpées qui menaient au col des Runes dans un bruit de pierres qui dégringolèrent en petites avalanches. Sans doute la vieille bréhaigne qui dirigeait la bande avait peur pour les petits cabris de l'année et voulaient les mettre à l'abri de l'autre côté du col.

Les deux aigles là-haut tournaient toujours en longs vols planés. C'était des aigles royaux, les ombres de leurs immenses ailes couraient sur l'alpage, affolant les marmottes qui ne s'étaient pas encore réfugiées sous terre. Ils cherchaient quelque chose, Gwendoline en était sûre, mais quoi ? Les chamois avaient disparu, le berger avait commencé à rassembler ses moutons, criant à ses chiens des ordres incompréhensibles, les dernières marmottes, celles qui attendent le dernier moment pour abandonner leur sieste au soleil, se décidaient enfin à plonger dans leurs souterrains, le vallon des Gentianes se vidait, plus rien ne bougeait jusque dans le plus petit recoin.

Peut-être ces deux aigles prenaient simplement plaisir à montrer leur force, à affirmer leur suprématie sur la vie là en bas, au sol. Pourtant Gwendoline savait bien qu'il y avait un ou deux aiglons à nourrir dans l'aire inaccessible, nichée dans un petit replat de la falaise. Les aigles chassaient pour assurer la survie de leur progéniture, ils chassaient de concert, mettant toute leur énergie à débusquer la proie. Son arrivée ne les déranga pas et ils continuèrent à tourner au-dessus d'elle, parcourant le vallon de long en large, glissant entre deux collines et réapparaissant soudainement au grand dam de la marmotte qui venait de ressortir le nez de son trou. Soudain l'un d'eux ferma ses ailes et plongea vers Gwendoline la forçant à se jeter de nouveau à terre. Il l'effleura presque en effectuant sa ressource et atterrit un peu plus loin. Debout sur ses pattes, ses grandes ailes largement ouvertes, l'aigle royal se tourna vers elle et la regarda longuement comme s'il attendait quelque chose. Gwendoline alors se souvint de sa première rencontre avec un aigle quand elle avait sauvé un petit cabri d'une mort certaine. L'aigle avait renversé d'un coup d'aile la petite fille qu'elle était alors puis avait roulé au sol emporté par sa vitesse. Après s'être tous les deux relevés, ils s'étaient regardés comme maintenant. Le petit cabri avait depuis longtemps retrouvé la protection de sa mère chamois, la chasse de l'aigle était perdue et les aiglons ne seraient pas contents. La petite fille avait alors sorti un sandwich de son sac et l'avait offert à l'aigle.

Les souvenirs revenaient à flots maintenant, des souvenirs qu'elle avait étouffés au plus profond de sa mémoire. Elle retrouvait son émerveillement en arrivant au lac des

Mille Couleurs, ses jeux fous avec les marmottes mais surtout avec les jeunes chamois de la harde. Et le berger, Mélezen, qu'elle avait tant admiré. C'est pour cela qu'elle était revenue aujourd'hui, pour sonder l'abîme qui lui semblait s'être creusé entre elle et Lucas, pour comprendre l'inhibition qui la paralysait devant l'expression de son désir. Tout venait du vallon des Gentianes et du col des Runes, elle en était sûre.

Elle fouilla dans son sac, récupéra un beau sandwich, son repas de midi, et l'offrit à l'aigle qui attendait toujours. Ce dernier s'approcha doucement, saisit le sandwich dans son bec et, après un dernier regard, s'envola dans un grand bruit d'ailes en direction de son aire. Gwendoline imagina l'excitation des aiglons en le voyant arriver avec ce cadeau inespéré.

C'était comme avant, tout renaissait autour d'elle, tout ce qu'elle avait voulu oublier, définitivement. Elle eut soudain l'impression que la nature fêtait son retour, elle était reconnue, les marmottes la regardaient passer et l'invitaient au jeu de touche à tout, leur jeu favori ; l'aigle se rappelait leur première rencontre et venait quémander son sandwich ; même les grillons dans l'alpage semblaient devenus fous tant leurs stridulations devenaient assourdissantes. Il ne manquait plus que les chamois pour compléter la fête, la Bréhaigne viendrait l'accueillir et les cabris l'emmèneraient jouer dans les rochers.

Elle s'assit sur le bord du chemin et se mit à pleurer. Pourquoi fallait-il que cette beauté de la nature, cette innocence, cette joie de vivre qu'elle ressentait si fort dans le vallon des Gentianes, aient pu être anéanties en un instant ? Quel mal avait-elle fait pour subir une telle punition ? Elle avait été tellement heureuse ici.

Lucas ! C'est Lucas qui la sauverait. Cette idée soudaine la fit sortir de son rêve. Oui, elle avait besoin de Lucas, ici, dans le vallon son enfance, pour l'aider à comprendre et à émerger du cauchemar. Pourquoi s'était-elle enfuie de la maison de Sirola ? Il n'avait certainement rien compris, elle n'avait même pas laissé un mot d'explication, aucune excuse. Elle n'avait pas osé lui dire qu'elle fuyait la famille de l'homme du col des Runes. Bien sûr, c'était son père, comment cela aurait-il pu être autrement. Il lui avait semblé alors que le cauchemar recommençait, juste là, dans cette grande pièce de la maison Fouque, sous les yeux de la Bréhaigne. C'était absurde, Lucas n'avait rien à voir là-dedans. Mais pourquoi avait-il fallu qu'il soit le fils de cet homme, l'homme du col des Runes, l'homme taché du sang de la Bréhaigne, celui auquel elle n'avait pas su résister quand elle avait senti sa main, quand la coccinelle s'était laissée aller à la volonté de la fourmi.

Elle se releva pour reprendre la montée du col. C'était là-bas que tout s'était passé, sur le replat du col des Runes, elle devait y retourner, elle voulait revivre ce moment qui avait façonné définitivement son adolescence. Elle aimait Lucas, mais avant d'essayer de le retrouver, il fallait qu'elle comprenne. Alors seulement elle pourrait lui expliquer et ensemble ils sauraient dénouer la malédiction qui pesait sur elle depuis cette date. Pourrait-elle vivre avec lui, le fils de l'homme ? Elle ne savait pas et pourtant elle le voulait de toutes ses forces.

C'était une belle journée d'été, peut-être la dernière avant l'arrivée de l'automne. Le chemin serpentait gentiment dans le vallon des Gentianes avant d'aborder le couloir qui menait au col. Il traversait des petits ruisseaux d'eau cristalline et chaque fois une grenouille était là assise sur une pierre et la regardait avant d'effectuer un joli plongeon dans la vasque proche. Des marmottes la regardaient aussi passer sans même siffler l'alarme, même les marmottons n'interrompaient pas leur jeu favori, le jeu de touche à tout. Le vent léger et chaud qui montait de la vallée caressait doucement sa peau en se coulant le long de ses jambes nues.

« Le vallon des Gentianes m'a reconnu et m'accueille en son sein. Je suis toujours Gwendoline, tout est comme avant, il ne manque plus que la Bréhaigne ! » murmura-t-elle.

Les chamois restaient absents. Peut-être n'avaient-ils pas été mis au courant de cette visite. Elle espérait les trouver de l'autre côté du col.

Le chemin dans le couloir se perdait dans la caillasse, mais **cela ralentit** à peine la progression de la jeune fille. Elle sautait d'un rocher à l'autre avec l'aisance d'un chamois. En bas, à la cabane de Fondterre, Mélezen avait sorti ses jumelles et la surveillait. La grâce que dégagait ce frêle corps féminin dans l'effort de l'escalade le fit frémir. Il sentit monter en lui une pulsion sauvage qu'il ne maîtrisait pas. Les moutons pouvaient s'éparpiller partout, cela ne comptait plus. L'œil vissé sur ses jumelles, il ne la quittait pas de vue. Quand elle arriva au col et qu'elle se retourna pour regarder le vallon d'où elle venait, il poussa un cri et jeta ses jumelles à terre.

« Elle me brûle les yeux, elle est devenue une créature de rêve, trop belle, trop pure. Ce n'est pas juste » murmura-t-il en se frottant les yeux. Il fit quelques pas en titubant avant de tomber à genoux.

« Je t'aime, je t'ai toujours aimée, c'est mon malheur » cria-t-il en levant la tête vers le col des Runes.

Les chiens le regardèrent avec un air interrogateur. Il leur fit un geste de dénégation, mais chacun comprit l'ordre d'une manière différente. Ils partirent au galop vers les moutons et il s'ensuivit une pagaille indescriptible.

Du col où elle se tenait debout, Gwendoline avait repéré Mélezen au milieu de ses moutons. Elle fit un geste vers lui, comme un geste de pardon mais il ne pouvait pas voir. Elle n'avait jamais revu cet homme qui avait tant marqué son adolescence pendant les trois années où elle avait passé ses vacances à la cabane de Fondterre. Il lui avait laissé deux souvenirs antagonistes, deux faces différentes. L'une pleine de joie et de rire respirait la confiance et la compréhension, l'autre inquiétante laissait entrevoir des forces cachées difficilement maîtrisables.

Elle avait aimé cette première face qui avait su lui faire connaître les secrets du vallon des Gentianes et l'avait introduite auprès de la Bréhaigne. Un frisson de nostalgie la parcourut à l'évocation de cette période de sa vie quand elle communiait avec la nature : c'était si beau, si intense. Oui ! Mélezen avait réussi à lui faire sentir la nature comme une totalité vivante dans laquelle elle était partie prenante, nécessairement.

La deuxième face de Mélezen lui avait fait découvrir la pulsion sauvage qui se cache derrière la conscience et qui ramène l'homme à ce qu'il refuse désespérément d'être : un animal. Et curieusement, plutôt que d'avoir peur, elle éprouvait aujourd'hui un sentiment de culpabilité. D'où ce geste instinctif de pardon. Elle se sentait responsable d'avoir abîmé l'image de Mélezen, d'avoir éveillé chez lui cette deuxième face. Désormais elle ne pouvait plus aller à sa rencontre, une peur instinctive la submergeait à cette seule pensée. Non ! Elle n'irait pas voir Mélezen. C'était du passé, elle l'avait oblitéré de sa mémoire comme le vallon des Gentianes et tout ce qui s'y était passé. Elle n'aurait pas dû revenir, c'était une mauvaise idée. Maintenant tous ces souvenirs, qu'elle avait essayé d'oublier, affluaient en désordre.

C'était à cause de Lucas. Quand elle avait revu la tête de la Bréhaigne à la maison Fouque, elle avait su qu'elle remonterait au vallon des Gentianes. Dans le flou de sa mémoire, tout était devenu irréel comme un vague cauchemar jusqu'à ce que la tête de la Bréhaigne lui rappelle violemment que c'était vrai, que c'était arrivé. Alors le besoin de revoir le lieu avait emporté toutes ses réticences. Elle était partie sans rien dire à personne, elle avait soigneusement évité Sirola et la maison Fouque où vivait le frère de Lucas, elle avait aussi contourné la cabane de Fondterre pour ne pas rencontrer Mélezen et maintenant elle arrivait au col des Runes, au seuil de son cauchemar. Là, de l'autre côté du col, se trouvait la terrasse où elle avait tant aimé pique-niquer, le « cagnard du col des Runes » comme elle avait coutume appeler cet endroit. C'était là qu'elle avait trouvé la Bréhaigne sanglante, c'était là qu'elle avait connu l'homme. Il lui suffisait de se retourner, de faire quelques pas, de passer de l'autre côté du col. Le souvenir lui brûlait le bas du ventre, ses jambes ne la portaient plus, elle allait se retrouver couchée sur l'herbe et la coccinelle serait là pour lui dire de se laisser faire.

Le cauchemar se répéterait, cela ne pouvait pas être autrement. Pourquoi était-elle venue ? Devant une telle confusion des sentiments, elle décida de ne pas poursuivre la montée. Ainsi le cagnard du col des Runes n'existerait plus, définitivement oblitéré de sa mémoire ; ce serait comme si elle n'avait jamais senti l'odeur du sang sur la main du chasseur, comme si elle n'avait jamais connu cet instant magique où la coccinelle s'était soumise à la fourmi et que le plaisir l'avait submergée. Le cauchemar serait définitivement enterré, effacé de sa mémoire. Oui, elle allait redescendre et cette fois-ci elle passerait par la cabane de Fondterre, elle retrouverait la première face de Mélezen, celle qui exprimait tellement la vie dans le vallon des Gentianes et tout rentrerait dans l'ordre.

Abandonnant ainsi tout espoir de rédemption, elle avait déjà fait quelques pas quand un bruit la fit se retourner. C'était un chamois, un magnifique mâle dans la force de l'âge, parfaitement immobile, qui la regardait fixement. Dans ses yeux brillait d'un éclat étrange, expressif, qui attira l'attention de Gwendoline sans qu'elle comprenne ce qu'il voulait dire. Alors le chamois leva la tête et émit une sorte de chuintement comme un gargouillis. C'était un appel et elle l'aurait reconnu entre tous : c'était l'appel des cabris quand ils l'invitaient à jouer avec eux. Des larmes lui vinrent aux yeux au souvenir de cette période si lumineuse de son enfance. Elle comprit alors que Biquet était devant elle, Biquet le petit chamois curieux qui était venu la voir près de la source quand elle

racontait des histoires à une grenouille. C'était grâce à lui qu'elle avait été introduite dans la bande folle des cabris et finalement qu'elle avait connu la Bréhaigne. Elle aurait voulu se précipiter vers lui et prendre sa tête dans ses bras, mais elle se retint de peur de l'effrayer.

Biquet fit quelques pas vers le col, il semblait vouloir l'entraîner vers le petit cagnard. Ainsi il connaissait aussi le bonheur de venir ruminer tranquille dans le petit cagnard du col des Runes, peut-être avait-il remplacé la Bréhaigne à la tête de la harde ? Elle voulut le suivre, mais ses jambes refusèrent. Là-bas de l'autre côté du col, la vision de Biquet en train d'être dépecé par le chasseur la paralysa complètement. Tout se passait comme avec la Bréhaigne, l'odeur puissante du sang l'enivrait et la faisait se coucher au milieu des coquelicots, la main de l'homme n'avait plus qu'à se poser sur elle.

Non ! Elle ne voulait pas que cela recommence, alors elle se retourna et se mit à courir sur le chemin qui descendait à la cabane de Fondterre. Elle ne fit même pas attention à l'aigle qui la survola avec une marmotte dans ses serres.

– Elle revient, elle est à moi, murmura Mélezen, les yeux toujours rivés sur ses jumelles. C'est mon dû.

Il abandonna son observation pour aller ranger la cabane. Elle viendrait, il en était sûr et tout serait comme avant. Il l'attendait depuis si longtemps. Cela avait commencé après l'épisode du col des Runes, il ne pouvait pas oublier l'image de la petite fille qui revenait du col avec son visage tout chiffonné et des taches de sang sur son short.

Rien que d'imaginer la scène le faisait trembler de désir malgré tous ses efforts pour se maîtriser. Il ne voulait surtout pas se l'avouer, mais il avait été furieusement jaloux du père Fouque. Ce dernier n'avait aucun droit sur cette adorable petite fille, elle était à lui, elle lui revenait.

« Heureusement que j'y étais la deuxième fois. J'ai pris sa place. » marmonna-t-il.

Il y était effectivement, il était arrivé au col des Runes juste après son départ et en avait profité. Mais cela ne suffisait pas, il voulait se venger, il voulait l'éliminer. Il avait fait courir le bruit sur sa culpabilité, il avait même déposé son propre fusil au col des Runes après l'avoir préalablement rendu inutilisable, un fusil identique au sien et dont il avait pris soin d'enlever la culasse. C'était suite à cette accusation que le père Fouque avait tellement changé, qu'il avait arrêté la chasse et s'était retiré dans sa maison de Sirola d'où on ne le vit ressortir qu'une seule fois, dans un cercueil.

Et maintenant cette fille, qui le brûlait et le faisait trembler de désir, revenait : elle descendait du col des Runes droit sur la cabane. Il l'accueillerait comme il fallait. C'était de sa faute, il l'avait pourtant bien prévenue des maléfices qui la guettaient au col des Runes. Maintenant il ne pouvait plus rien pour la protéger. Elle venait à lui, elle était à lui, il en ferait ce qu'il voudrait.

Derrière le col, assis dans le petit cagnard surplombant, Lucas regardait le vide. Il avait entendu du bruit et hésité à se lever pour aller voir mais l'arrivée du chamois lui avait rappelé qu'il était bien seul. Cela faisait déjà plusieurs jours qu'il bivouaquait à cet endroit, là où il avait rapporté le fusil, là où avait eu lieu le crime ; il était inutile

d'attendre encore, personne n'était venu et personne ne viendrait sauf le chamois. Ce dernier continuait à s'agiter, grattant le sol avec ses pattes de devant, faisant rouler des pierres.

– Mais qu'as-tu donc ? lui demanda Lucas. C'est un loup qui t'inquiète ? Il y a quelqu'un de l'autre côté du col ?

Il était sûr qu'il n'y avait personne comme d'habitude, peut-être seulement un chien sauvage, mais il se leva quand même et commença à marcher vers le col quand un cri de détresse l'arrêta : c'était la marmotte qui cohabitait avec lui sur le cagnard du col des Runes. Trop sûre de sa sécurité avec la présence de l'homme à ses côtés, elle s'était aventurée un peu loin sur la terrasse et l'aigle en avait profité. Cela faisait longtemps qu'il la surveillait, comme elle, il s'était petit à petit habitué à la présence de l'homme et il n'attendait plus que l'occasion quand elle serait loin de son trou.

Lucas se précipita pour essayer de la délivrer, mais l'aigle se contenta d'ouvrir ses ailes et de se jeter dans le vide. Un long vol plané lui permit, en profitant des courants ascendants, de reprendre de l'altitude malgré le poids de la marmotte dans ses serres. Il put ainsi rejoindre son aire où les aiglons affamés l'accueillirent fous de joie.

Le choc de voir son amie la marmotte ainsi emportée vers une mort certaine laissa Lucas abasourdi. Cette marmotte avec qui il vivait depuis quelques jours était devenue une représentation de Gwendoline dans son cœur, il lui parlait en l'appelant Gwendoline, il lui racontait son amour, il se confiait à elle pour qu'elle fasse revenir celle qu'il aimait tant. Alors l'enlèvement de la marmotte signifia pour lui l'enlèvement définitif de Gwendoline. Il n'y avait plus aucune chance pour qu'il puisse regagner son estime. Tout était perdu.

Le lendemain à l'aube, il plia son bivouac et, sans un regard en arrière, prit le chemin qui descendait vers la cabane de Fondterre.

Sur la petite terrasse, le chamois que Gwendoline appelait Biquet restait seul, désespéré.

Lucas s'arrêta sur un petit sommet juste au-dessus de la cabane de Fondterre. Il la voyait bien de là où il se trouvait, une fumée montait de la cheminée, sans doute pour lutter contre le froid du matin. Les premiers rayons de soleil faisaient miroiter le lac des Mille Couleurs dans une myriade d'éclats. Les moutons, encore parqués dans leur enclos malgré le soleil déjà chaud, commençaient à s'impatienter.

– Que fait-il ? Il devrait déjà avoir sorti ses moutons. Peut-être est-il malade ? Je devrais aller voir. Mais non ! Je ne veux pas le voir. Je le hais. Je le hais.

Il marmonnait encore des mots sans suite quand il vit sortir Gwendoline de la cabane suivie de Mélezen. Ils étaient tous les deux nus, complètement nus, et le contraste entre la jeune fille si belle, si pure, et le vieux faune qui la suivait était saisissant, irréaliste, absurde. Lucas eut l'impression de voir un tableau peint par un esprit dérangé comme on en voit parfois. Il fallut le plonger dans le lac de la jeune fille suivi de son faune pour le réveiller et le convaincre que ce qu'il voyait était réel. Le faune sortit le premier de l'eau, il tira Gwendoline par le bras et celle-ci se laissait faire comme une poupée. Il la ramena devant la cabane, saisit une serviette qui séchait au soleil et commença à la frotter

énergiquement. Elle regardait là haut, vers la montagne, vers nulle part, mais Lucas comprit qu'elle regardait vers le col des Runes. Elle l'avait certainement vu, debout sur sa colline, mais rien, aucune réaction ne montra qu'elle l'avait reconnu. Un silence lourd pesait dans l'air, même les grillons semblaient avoir suspendu le chant lancinant qui couvrait habituellement tout le vallon.

Mélezen finit par la prendre dans ses bras, elle semblait légère comme une petite fille, elle se laissa porter jusque dans la cabane. Un gémissement sauvage, rauque, s'échappa bientôt par la fenêtre ouverte, provoquant une sorte de séisme dans tout le vallon. Les marmottes crurent la saison des amours revenue et se précipitèrent en couple dans leurs logis, les chamois mâles se mirent à se battre pour chaque femelle disponible, faisant jaillir les cailloux dans un bruit d'avalanche, même le couple d'aigle quitta son aire dans la falaise pour chercher un coin tranquille à l'abri des deux aiglons toujours affamés.

Aux pieds de Lucas, une coccinelle renonçait à se défendre et se laissait emporter par la fourmi.

LA RÉDEMPTION

On les revit à l'université, mais ce n'était plus pareil. Ils s'évitaient soigneusement et refusaient toute invitation où ils se seraient retrouvés tous les deux. Désolés de voir cet amour qui les avait enluminés s'éteindre comme une lampe abîmée, leurs amis essayaient désespérément de les faire se raccommoier. Ils auraient aimé les revoir sur les falaises, grimpant ensemble, se donnant le mot dans chaque passage difficile où le choix du bon geste devient vital et porte au plus haut niveau de pureté l'escalade. Ils avaient acquis une réputation dans l'escalade nue, sans artifice, sur les falaises les plus sauvages. Ils avaient même réalisé avec des amis un film extraordinaire dans lequel l'escalade procédait geste après geste comme une danse dans une harmonie que d'aucuns aimaient qualifier de divine.

A leurs incitations, Lucas faisait un geste de dénégation et quand on le pressait trop, il répondait « elle n'est plus à moi ». Gwendoline de son côté préférait s'enfuir, cachant son désarroi dans de longues larmes qui exprimaient une tristesse infinie. Leurs amis comprenaient bien que si l'amour n'était plus là, jamais le jeune couple ne pourrait retrouver cette harmonie qui rendait leur escalade si merveilleuse. Mais pourquoi l'amour avait-il disparu ? Personne ne le comprenait. Ils avaient tellement l'air d'être fait l'un pour l'autre. Quelle tragédie pouvait avoir ainsi détruit ce lien merveilleux qui les unissait ?

Bien sûr on s'habitue à tout et on serait habitué à les voir comme deux étrangers l'un pour l'autre, mais ce n'était pas possible, on voyait bien qu'ils restaient indissolublement liés. Dans les regards échangés, on lisait des sentiments tragiques, on devinait un tumulte affectif dans lequel se mélangeaient des éclairs de haine avec des élans d'amour frustrés. Tout le monde avait bien compris qu'il ne s'agissait pas d'une rupture simple et raisonnée, non, il y avait autre chose, quelque chose d'irrationnel. D'ailleurs était-ce rationnel de continuer à se côtoyer tous les jours ? Ils auraient pu s'éloigner l'un de l'autre, changer d'université, de domaine de recherche, mais non, ils ne pouvaient pas s'oublier et redevenir étranger l'un à l'autre. Quelque chose les liait toujours qui les empêchait de tirer un trait définitif sur le passé. D'ailleurs aucun d'eux ne recherchait une nouvelle relation amoureuse, on les voyait passer toujours solitaires, ils évitaient leurs amis et ne se consacraient qu'à leur travail. Ils travaillaient trop, disait-on, mais malgré cette application, leur travail se ressentait de ce mal de vivre, il leur manquait l'enthousiasme nécessaire dans toute recherche scientifique. Leurs thèses respectives n'avançaient plus, ils donnaient l'impression d'être embourbés et rien n'arrivait à les sortir de ce marasme, aucune distraction, même pas l'escalade où leurs amis essayaient encore de les entraîner.

Ce fut Marie qui fut à l'origine du dénouement. Son petit-fils avait cessé de lui écrire ou alors si peu qu'elle finit par s'inquiéter. Elle décida de venir le voir à la ville pour comprendre ce qui n'allait pas. Elle trouva un garçon fermé qui ne voulait rien dire et dont elle n'obtint aucune explication. Ce fut une expérience traumatisante, elle qui avait élevé ce garçon comme son fils, elle à qui il se confiait en toute confiance, voilà

maintenant qu'il la rejetait comme quelqu'un qui ne pouvait pas comprendre la tragédie qu'il vivait. Quand elle essaya de rencontrer Gwendoline, ce fut pire. La jeune fille était complètement déboussolée, ses yeux noirs lançaient des éclairs et Marie y lut des rêves de suicide.

Il fallait faire quelque chose avant qu'une catastrophe se produise et Marie conçut l'idée de les inviter tous deux à Ullion pour quelques jours de vacances. Comme cela elle les aurait sous la main et elle se faisait fort de dénouer le drame qui les séparait. Elle joua finement, évitant de l'un sache que l'autre était aussi invité et elle réussit à les convaincre indépendamment de venir se changer les idées à Ullion. Lucas aimait trop ce lieu où s'était passé toute son enfance pour refuser. Quant à Gwendoline, elle avait gardé de son premier séjour un souvenir inoubliable et c'était une manière de refaire vivre Lucas dans son cœur, celui qu'elle avait tant aimé, celui auquel elle n'avait plus droit.

Mais la vieille Marie savait que la simple rencontre dans son château d'Ullion ne suffirait pas, elle avait besoin de mieux connaître les raisons de la séparation. Tout venait de Sirola, elle en était sûre. D'une manière ou d'une autre, Gwendoline avait eu des relations avec le père ou le fils Fouque et tout venait de là. Une catastrophe, un drame ancien avait certainement réapparu pour une raison qu'elle ignorait et c'était la cause de la séparation de ses deux enfants comme elle les appelait désormais. Elle s'arrangea avec le fils Fouque à Sirola, Jean-Charles, pour une visite privée et elle quitta ses deux enfants sans rien leur dire de sa démarche, les laissant toujours aussi désespérés.

Ce fut très fatiguée qu'elle arriva à la maison Fouque. Ces voyages étaient pénibles à son âge, cela faisait longtemps qu'elle ne quittait plus son logis d'Ullion. Mais c'était surtout l'effort de surmonter cette profonde réticence qu'elle avait envers tout ce qui concernait la famille Fouque qui lui prenait toute son énergie. Elle n'était jamais allée à Sirola, ses relations avec le père Fouque étaient toujours restées uniquement épistolaires, des relations qu'elle avait essayé de limiter au maximum.

Jean-Charles la reçut dans la salle où trônait la tête de la Bréhaigne. Il resta le plus distant possible, le plus froid possible pour en dire le moins possible. Toute cette vieille histoire qui revenait à la surface devenait un nouveau cauchemar pour lui. Mais surtout il savait pourquoi son père avait renvoyé Lucas encore enfant chez Marie et il ne voulait pas voir aussi resurgir ce passé là.

Ils s'assirent à un bout de la grande table et Marie remarqua vite la tête du chamois qui la regardait fixement.

– Voilà un beau trophée, dit-elle pour entrer en matière.

– Ce chamois est à l'origine de tout, s'exclama Jean-Charles. Si j'avais su, je l'aurais jeté depuis longtemps.

– Les yeux, regardez les yeux, ils semblent lancer des éclairs.

– Il faut que je m'en débarrasse. Peut-être seriez-vous intéressée, je vous la donne avec plaisir si vous voulez ! Mais ne me demandez pas l'histoire de ce chamois et pourquoi il est à l'origine de la rupture entre Gwendoline et Lucas. Je ne peux rien dire.

La vieille Marie n'insista pas. Elle savait qu'on ne pénètre pas comme cela les secrets de famille et le secret dont il s'agissait ici semblait très sensible. La connaissance qu'elle avait du père Fouque ne l'incitait pas à beaucoup d'espoir. Mais ce court échange lui

suffisait, elle reporta tous ses espoirs sur le chamois. Il connaissait le secret, il saurait dénouer le drame.

Ils parlèrent encore un peu de Sirola et de sa montagne et c'est ainsi qu'elle apprit qu'il y là aussi un col des Runes. Cela lui rappela la réaction de Gwendoline quand elle leur avait proposé d'aller se balader au col des Runes d'Ullion. Ils se quittèrent sans se serrer la main, Jean-Charles n'avait rien dit et son antagonisme ne s'était en rien adouci. Mais elle emportait la tête du chamois.

– Le chamois, lui dit encore Jean-Charles avant de lui fermer la porte sur le nez, il s'appelle la « Bréhaigne ».

Quand Lucas sonna à la porte du château d'Ullion, Marie était prête pour l'accueillir. La tête de la Bréhaigne trônait dans la salle à manger et elle semblait apprécier le changement de lieu. Son regard s'était adouci et elle contemplait calmement son nouveau logis, le liseré blanc sous l'œil la vieillissait et lui donnait l'air d'une gentille grand-mère, ses cornes fines avaient perdu leur aspect agressif et suggérait une élégance raffinée.

Lucas repéra vite cette tête de chamois dans la salle à manger et s'en étonna.

– Tiens ! Je ne savais pas que tu aimais les trophées de chasse ?

– Oui, je l'ai acheté dernièrement dans une brocante, mentit Marie. Elle fait bien dans cette salle, ne trouves-tu pas ?

– Je n'aime pas les têtes de chamois. En plus celle-là ressemble à une autre qui a sali ma famille et détruit mon amour.

« Ainsi j'ai touché juste ! » pensa Marie. La Bréhaigne va nous faire comprendre ce qui les sépare aujourd'hui.

– Demain nous aurons des invités, dit-elle sans préciser. Nous verrons ce qu'ils pensent de ce trophée.

Il grogna une approbation qui n'en était pas une. Il ne rêvait que de solitude, il avait prévu de grandes promenades dans la forêt et les montagnes qui dominaient Ullion et il se prépara pour une longue balade.

La confrontation qui, espérait Marie, allait dénouer le drame se produisit le lendemain avec l'arrivée de Gwendoline. Lucas était absent, parti dans la longue balade dont il rêvait depuis longtemps, mais son départ entraînait dans le plan de Marie. Elle voulait qu'ils découvrent l'un après l'autre le trophée de la Bréhaigne et seulement ensuite elle les réunirait. Ainsi elle apprendrait de chacun ce que la Bréhaigne signifiait pour lui. C'était surtout de Gwendoline qu'elle pensait avoir le plus de réaction et elle ne fut pas déçue !

Gwendoline avait hésité avant d'accepter cette invitation. Elle avait compris que Marie l'aimait bien, qu'elle était désolée de sa séparation d'avec Lucas, mais elle redoutait qu'elle essaye de raccommoder son amour. Elle savait bien que c'était impossible, trop de choses l'en empêchaient qu'elle ne pourrait jamais avouer. Mais elle accepta quand même, incapable de résister à l'envie de revoir Ullion et ces montagnes qu'elle avait parcourues avec Lucas et où ils avaient ensemble connu des moments si intenses. C'était fantasque, elle le savait bien, les montagnes se ressemblent mais elle ne pouvait pas

s'empêcher de voir les montagnes de Sirola avec un goût de cauchemar, alors que celles d'Ullion conservaient les images miraculeuses de son amour.

Quand elle sonna à la porte, elle faillit changer d'idée et repartir en courant mais Marie ne lui en laissa pas le temps. La porte s'ouvrit tout de suite, Marie avait prévu cette réticence de dernière minute et elle l'attendait. L'accueil fut très chaleureux, juste comme Gwendoline l'avait imaginé. Oh ! Comme elle aurait aimé avoir cette Marie comme grand-mère, quel regret, quelle nostalgie d'avoir si bêtement détruit son amour avec Lucas. Elle sentit tout d'un coup une immense confiance dans Marie, un espoir fou la fit trembler, quelque chose allait arriver. Elle chercha du regard Lucas, mais il n'était pas là. Elle sentait sa présence, il n'était pas loin, elle allait le revoir et son cœur battit plus vite.

C'est alors qu'elle aperçut la tête de la Bréhaigne accrochée au mur. C'était bien la dernière chose qu'elle aurait pensé trouver là, cette tête appartenait à Sirola et à ses maléfices, elle n'avait rien à faire à Ullion. Le regard qu'elle porta sur Marie fut alors si désespéré que cette dernière crut qu'elle allait s'évanouir.

– La Bréhaigne ! Encore la Bréhaigne ! Pourquoi ? Mais que fait-elle ici ?

– Ainsi tu connaissais ce chamois, répondit doucement Marie. Il était ton ami quand tu venais le retrouver au col des Runes. C'est peut-être là qu'il a été abattu et dépecé pour son trophée.

Marie parlait au hasard, inventant l'histoire, mais elle sut qu'elle avait touché juste quand Gwendoline, les yeux brouillés de larmes, vint s'enfouir dans ses bras, cherchant le réconfort qui lui manquait tant. Marie remplaçait la maman qu'elle n'avait plus.

– C'est elle, c'est sûr. Je reconnais ses cornes longues et fines et surtout le liseré blanc sous l'œil. C'est la même tête qui était dans la maison Fouque et maintenant elle est ici. Oui, c'est ma Bréhaigne, celle qu'ils ont tuée au col des Runes.

Ces simples mots bouleversèrent Marie. Ainsi ce qu'elle avait imaginé était juste : Gwendoline avait trouvé son chamois ensanglanté au col des Runes. Cela expliquait beaucoup de chose. Le choc de voir son ami chamois couché à terre et perdant son sang avait certainement traumatisé la petite fille qu'elle était alors. Pourtant ce n'était pas tout, il y avait autre chose et Marie commença à entrevoir la suite comme un cauchemar.

Gwendoline se dégagea de Marie et s'approcha de la Bréhaigne. Les yeux en verre n'exprimaient rien, alors elle laissa son doigt glisser sur le liseré blanc puis remonter le long d'une corne. Un geste lent, si lent que Marie crut qu'il ne s'arrêterait pas, il lui sembla même qu'une sorte conversation s'était établie entre ce vestige de chamois et la jeune fille. La Bréhaigne avait quelque chose à dire et Gwendoline écoutait.

Après ce curieux échange la jeune fille parut plus calme. Marie la fit asseoir à la table. Elle savait que Lucas ne devait pas tarder : c'était la dernière étape du processus de rédemption. Mais un point restait à éclaircir, un point crucial, il fallait que la jeune fille le sache.

– Ainsi tu as connu les alpages des Gentianes, la cabane de Fondterre. C'est le domaine de la famille Fouque. Même le berger est un Fouque.

A la façon dont Gwendoline se raidit brusquement, Marie comprit qu'elle avait encore touché là un point sensible.

– Oui, reprit-elle, les Fouques sont un peu les seigneurs de la montagne à Sirola. Tout le monde s'appelle Fouque là bas, mais la figure la plus marquante était René Fouque qu'on appelait le « père Fouque ». Il était un grand chasseur de chamois. Peut-être l'as-tu connu ?

Encore une fois, Gwendoline leva la main comme dans un geste de refus et voulut se lever, mais Marie la retint par le bras.

– Reste. Il faut que tu saches. René était quelqu'un de très bien. Avant de développer son entreprise dans l'énergie solaire, il aimait passer l'été en montagne comme berger. Il a ainsi été berger à Ullion et ce fut à cette occasion qu'il a rencontré sa future femme. J'ai bien connu cette fille qu'il a épousée. Jeanne était une jolie fille dont le rêve était de quitter le village pour la ville. Mais elle s'est laissée séduire par le berger, il faut dire que René avait tout pour la séduire, il était beau garçon, entreprenant et il savait parler. J'avais un fils à cette époque, Jean, un garçon rêveur qui cherchait sa voie dans l'existence. Sûrement je le maternais trop et il lui manquait un peu de cette audace qui permet de conquérir les filles. Il laissa ainsi partir la belle Jeanne dont je m'aperçus alors qu'il était passionnément amoureux. René et Jeanne s'installèrent à Sirola, sans doute au grand désespoir de cette dernière qui rêvait de la ville et c'est là que naquit leur premier enfant, Jean-Charles. Ensuite leur mariage se disloqua un peu. Jeanne s'ennuyait dans le village, elle rêvait d'autre chose, elle voulait connaître la ville, elle imaginait une vie trépidante, folle où l'ennui n'existerait pas. Une illusion bien sûr, mais une illusion qui la poussa à renouer avec mon fils qui s'était justement installé en ville. Elle trouva une excuse pour aller chaque semaine en ville et là elle rencontrait Jean, toujours pas marié. Quand un bébé s'annonça, ils décidèrent d'officialiser leur liaison. Je revois encore mon fils tellement heureux de m'annoncer leur mariage prochain, une fois le divorce prononcé avec René. Mais ils n'eurent pas le temps, Jean disparut dans un accident. Désespérée, Jeanne retourna à Sirola où René voulut bien la reprendre. Il était comme cela, toujours prêt à pardonner, il l'aimait sans doute, il avait aussi ce don de savoir donner sans contre partie. Mais le drame continuait : Jeanne mourut à la naissance du bébé.

– Le prénom ? Quel prénom lui a-t-on donné ? l'interrompit brusquement Gwendoline.

– Oui ! Oui ! Tu as deviné, c'est lui, c'est ton amoureux, c'est Lucas et il est mon petit-fils.

Abasourdie, Gwendoline restait sans voix. Elle se rapprocha de Marie et la serra dans ses bras. Elle avait dû souffrir. Mais Marie reprit son histoire :

– Ce fut un drame pour René, mais un don du ciel pour moi, parce qu'il décida qu'il ne pouvait pas garder ce bébé dont il n'était même pas le père. Il le reconnut bien sûr et le fit appeler Fouque, mais il décida de me le confier. J'étais sa vraie grand-mère, donc la personne la mieux désignée. Ainsi j'avais retrouvé un fils et cela m'a rajeunie extraordinairement. Les années d'enfance de Lucas à Ullion furent pour moi des années de bonheur pur.

– Mais Lucas ? Il n'a jamais su ?

– Non, il était Fouque et ce n'était pas à moi de dire la vérité. Même son demi-frère, Jean-Charles n'a jamais su et le considère toujours comme son frère. Le père Fouque aimait sa famille et il tenait à Lucas d'une certaine manière, il le faisait venir parfois à Sirola pour mieux le connaître, il lui apprit la chasse. Je crois que Lucas admirait beaucoup ce père d'adoption.

Il y eut un grand silence. Les deux femmes, serrées l'une contre l'autre, rumaient leurs drames et leurs espoirs. La Bréhaigne, accrochée au mur, les dominait et sa présence s'affirma petit à petit au point qu'instinctivement elles finirent par lever ensemble la tête pour la regarder.

– Elle est restée belle, murmura Gwendoline, avec ses cornes fines et le liseré blanc qui est sa marque. On dirait qu'elle m'invite pour une escalade, peut-être au col des Runes. C'était ma maman dans la montagne, elle m'a tout appris.

C'était le moment, il fallait qu'elle raconte tout et Marie le lui demanda doucement. La Bréhaigne avait su amener un climat, un espace de confiance où les cauchemars les plus noirs prenaient un air presque aimable.

– Je l'ai fui parce qu'il était Fouque, je n'aurais pas dû, commença Gwendoline. C'est quand j'ai revu cette tête de la Bréhaigne dans la salle à manger à Sirola. Je n'ai pas supporté ce souvenir qui m'a été envoyé comme une gifle. J'avais réussi à enfouir tout cela au fond de ma mémoire, j'avais oublié ou en tout cas ce n'était plus conscient. Je suis partie sans rien lui dire et s'il a découvert la vérité, il n'ose plus me parler. Et maintenant je ne suis plus digne de lui, j'ai perdu toute pureté, je ne rêve plus que remonter à la cabane de Fondterre. Je ne crois pas que je pourrais le revoir, je suis sûre qu'il sait tout.

– Gwendoline, je voudrais que tu sois ma petite-fille, je t'aime de tout mon cœur et je sais que tu feras la joie de mon petit-fils. Il ne faut pas abandonner. Le corps a parfois des pulsions sauvages qu'on ne contrôle pas, on s'abandonne alors à faire des choses qu'on imaginerait jamais de faire. Tu as subi quelque chose d'horrible, tu as connu ce plaisir aigu de l'instant où on s'abandonne, où on se laisse aller. Il faut que tu me dises tout, raconte-moi la coccinelle.

Gwendoline eut un geste brusque de refus, mais la Bréhaigne là haut l'incitait à parler. Alors elle ferma les yeux, se blottit contre Marie et raconta. Elle raconta son arrivée au lac des Mille Couleurs et son émerveillement de petite fille. Elle dit comment elle participa à la vie de la nature dans le vallon des Gentianes, comment se développa cette amitié avec la harde de chamois et surtout avec la bande infernale des cabris, comment enfin elle fut adoptée et protégée par la Bréhaigne. Tout le monde l'aimait, elle aimait tout le monde. Elle adorait Mélezen, le berger, avec qui elle soignait parfois les moutons. Et puis il y eut ce déchirement au col des Runes quand elle trouva la Bréhaigne ensanglantée. Il y avait un homme, mais ses yeux étaient embués de larmes et elle ne le vit pas.

– J'ai senti sa main seulement. Devant moi, la coccinelle se débattait furieusement puis s'est soudain laissée aller. A ce moment là je me suis évanouie dans les étoiles. C'est comme cela qu'ils m'ont asservie.

– Pourquoi ils ? Ils étaient plusieurs ? Tu les as vus finalement ?

– Je ne les ai jamais regardés, ils n'ont pas de visage. Peut-être seulement le berger, Mélezen, mais celui-là je l'aime d'une certaine façon. C'est lui qui m'a fait connaître la nature et cela allait peut-être de soi qu'il me fasse connaître mon corps. Je l'aimais tellement, je ne pouvais pas imaginer. Mais quand c'est arrivé au col des Runes, je fermais les yeux. Jamais je ne les ai vus, simplement je partais dans les étoiles et quand je me réveillais, il n'y avait plus personne. C'est l'envie de partir dans les étoiles qui m'a fait recommencer et c'est comme cela qu'ils m'ont asservie. Oui, c'est une sorte d'asservissement. Je montais au col des Runes pour trouver la Bréhaigne, mais ce n'était plus elle que je trouvais, je n'apportais plus de cette herbe que les chamois adorent. Et la chose m'emmenait dans les étoiles. Tout cela s'est arrêté quand nous avons quitté le vallon des Gentianes, j'ai refusé d'y retourner. Mes parents se demandaient pourquoi, mais j'ai tenu bon et j'ai cherché à oublier. C'est quand j'ai revu la Bréhaigne dans la maison Fouque que tout m'est revenu à la mémoire et c'était affreux. J'ai fui Lucas sans rien lui dire. Il n'a sûrement rien compris mais je ne voulais pas qu'il comprenne, je voulais tellement qu'il garde un beau souvenir de moi, le souvenir d'une fille pure, pleine de rêves. J'étais désespérée. C'est pour cela que j'ai voulu revoir le col des Runes : peut-être m'apporterait-il le remède que j'attendais. J'avais connu des instants si beaux, si merveilleux avec la Bréhaigne, j'imaginai que je pourrais peut-être retrouver cette fraîcheur naïve, cet enthousiasme que je connaissais alors. Mais quand je suis arrivée, il n'y avait rien, sauf un chamois qui semblait m'attendre. Je crois que c'était Biquet, le petit cabri que j'avais sauvé de l'aigle. Il m'a appelé dans son langage. Je connais le langage des chamois, il voulait que je le suive, mais je n'avais pas envie de jouer. Je ne suis même pas allée jusqu'au petit cagnard du drame, j'avais trop peur de la déception qui m'attendait là, je savais que ce serait vide, qu'il n'y aurait rien pour moi, alors j'ai préféré abandonner. C'est en redescendant que l'envie, cette pulsion sauvage, m'a emportée dans sa folie. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entrer dans la cabane de Fondterre. Il était là et il m'a reprise. On s'est même baigné dans le lac ensemble. Maintenant je suis perdue, jamais je ne reverrai Lucas, jamais il ne voudra de moi.

Elle enfouit son visage sur les genoux de Marie, personne ne pouvait la sauver, elle était une fille perdue. Elle remonterait à la cabane de Fondterre parce que son corps le voulait et qu'elle ne savait pas lui résister, mais son âme rêvait de retrouver l'innocence qu'elle avait quand elle animait ses amis de la colonie de la cabane dans le vallon des Gentianes. Jamais elle ne retrouverait cet enthousiasme, cette fraîcheur qui faisait d'elle un être si charmant, non, jamais elle n'irradierait plus cette amitié ouverte et pure qui lui avait permis d'être adoptée par la Bréhaigne.

– Mon enfant, dit doucement Marie, tu es encore une petite fille et tellement innocente. La vie, c'est comme une voie d'escalade, certains passages suscitent des joies profondes, d'autres des peurs et des cauchemars. Mais rien n'est jamais perdu, il faut savoir persévérer, résister. Tu retrouveras cet enthousiasme qui te portait sur son aile et avec lui tu domineras les pulsions de ton corps. L'enthousiasme rend tremblant et hors de soi, il élargit les yeux et transfigure le regard, il bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. L'âme résonne sous sa rafale comme la cime des arbres sous le mistral et toutes les fibres de sa forêt secrète s'agitent en une immense et prestigieuse harmonie :

c'est ainsi que tu dois vivre, vivre pleinement, largement, dressant toute entière ta lyre au vent.

– Mais... Lucas ?

– Peut-être saura-t-il voir que tu n'es pas celle que tu dis être, peut-être son amour triomphera d'une jalousie purement animale, peut-être saura-t-il te faire sortir de l'ombre où tu te débats et t'amener dans la lumière, là où domine l'esprit, là où tu as connu la Bréhaigne, là où règne l'amour vrai.

Mais Gwendoline resta dubitative et quand Lucas parut, de retour de sa longue balade, elle eut un geste pour s'esquiver. Marie la retint pour la deuxième fois, l'obligeant à faire face. Ils se regardèrent tous les deux sans un mot. Lucas semblait surpris, il était venu justement pour l'oublier et voici qu'elle était là, à côté de sa grand-mère d'adoption. Il comprit que c'était un gentil traquenard imaginé par Marie et il hésita à s'enfuir de son côté. Mais c'est la tête de la Bréhaigne accrochée au mur qui le retint. Ainsi Marie avait organisé cette confrontation sous ses auspices. Elle espérait sans doute que la Bréhaigne les rapprocherait puisqu'elle était la bonne fée qui protégeait Gwendoline.

Le dîner ne permit pas de renouer le lien brisé entre eux deux. Il se déroula dans un silence lourd, entrecoupé seulement par les mots usuels qui accompagnent un repas, des mots sans tonalité, des mots morts. Pourtant Marie avait fait tout ce qu'elle pouvait pour que le repas soit excellent et son vin était un des meilleurs de sa cave. Mais rien n'y fit, chacun gardait devant lui une image et cette image figeait toute tentative de communication véritable. Lucas voyait Gwendoline sortir du lac des Mille Couleurs avec Mélezen et entendait encore les gémissements après qu'ils étaient rentrés dans la cabane. Gwendoline voyait la même image qui l'asservissait au plaisir sans qu'elle puisse se révolter et une coccinelle dansait devant ses yeux.

Le lendemain pourtant, Marie réussit à les convaincre de partir sur une voie d'escalade. Là, ensemble dans l'effort, ils se rapprocheraient peut-être et oublieraient un peu ce qui les séparait. Il y avait tout le matériel nécessaire au château et ils s'équipèrent en silence. Par un accord tacite, ils se dirigèrent vers la voie qu'ils préféraient dans la région, une voie qu'ils avaient souvent parcourue lors de leur dernier séjour ensemble à Ullion.

C'était un éperon rocheux pratiquement vertical qui menait directement au sommet qu'on appelait le Brec d'Ullion. Pour parvenir au pied de l'éperon, il fallait commencer par une longue montée à travers la forêt jusqu'à ce que les mélèzes commencent à s'éclaircir. Un petit chemin tracé dans l'alpage et sans doute parcouru par les moutons vous amenait alors droit au pied de l'éperon rocheux. Là commençait l'escalade. La transition sévère entre la marche tranquille dans l'alpage au milieu des fleurs et des cris des marmottes un peu affolées de ce dérangement avec la paroi verticale qui marquait le départ de l'escalade rappelait aux êtres téméraires qui s'engageaient là-dedans qu'ils changeaient de monde. A la flânerie aimable succédait une concentration totale de l'esprit où le rêve n'avait plus lieu d'être. C'était cela qu'attendaient nos deux amoureux : cet effort de l'escalade qui nécessite une attention permanente, un contrôle de chacun des gestes, une évaluation sans cesse renouvelée de la stratégie à suivre pour les

prochains mouvements. Une fois entrés dans le jeu, ils savaient que tout serait oublié, ils ne penseraient à rien d'autre que d'enchaîner les passages, l'esprit totalement inondé par le plaisir du beau geste, celui mène à la conquête.

Gwendoline et Lucas retrouvèrent vite cette harmonie qui leur permettait d'enchaîner les gestes sans à-coup. Comme d'habitude, ils ne prirent pas la peine de s'encorder, ils n'avaient pas besoin de cela et surtout ils avaient soif de cette sensation de liberté infinie qu'ils savaient exister quand la vie ne tient plus qu'à la précision d'un geste. Ils grimpaient de concert, sans savoir qui était vraiment devant, chaque prise dans le rocher était évaluée d'un commun accord et les gestes parfaitement synchronisés. Si quelqu'un avait pu les observer, il les aurait vus comme une seule personne. Dans cette communion parfaite que leur procurait leur escalade, ils retrouvaient leur amour, lui seul permettait cet accord parfait, cette harmonie miraculeuse. Ils se sentaient invincibles, rien ne pouvait leur arriver, le vide ne comptait plus, ils étaient un. Parfois ils sentaient cette unité atteindre un point extrême et la jouissance purement spirituelle qu'ils en tiraient dépassait l'entendement. Lucas aurait voulu dire à Gwendoline que ces moments comptaient certainement plus que l'acte physique de l'amour, un acte qu'ils n'avaient jamais pratiqué, mais parler ainsi aurait cassé cette vibration commune qui les liait et les aurait ramenés à leur état d'individu, tout alors pouvait arriver, jusqu'à la faute catastrophique.

Avec une telle technique, le couple avançait vite et bientôt le sommet du Brec d'Ullion commença à se profiler au-dessus d'eux. Un dernier passage difficile les réunit encore une fois, peut-être le passage le plus difficile avant de rejoindre la dernière pente qui débouchait sur le sommet. Leur union atteignit alors sa perfection, les mots étaient inutiles, seuls quelques gestes suffisaient pour qualifier la prise et élaborer la stratégie du mouvement en cours. Le vide, maintenant impressionnant, qui s'étalait sous eux jouait comme un catalyseur et contribuait à exalter une complicité sans compromis. A ce moment là, Gwendoline crut atteindre le point extrême du bonheur, une plénitude merveilleuse envahi son esprit, son Lucas communiait avec elle dans cette joie, leurs deux âmes ensemble mélangées s'envolaient dans le firmament pour chanter la pureté de leur amour. Ce fut peut-être ce bonheur trop brûlant, cette sensation de vivre le point ultime de son amour, qui la fit s'arrêter brusquement. Il ne restait pourtant plus qu'un geste à réaliser avant d'atteindre la pente facile qui menait au sommet où, assis côte à côte, ils pourraient déguster le plaisir de revivre cette escalade, les paroles viendraient alors et les gestes d'amour. Mais était-ce si sûr ? Peut-être se retrouveraient-ils étrangers de nouveau l'un à l'autre. Malheureusement cette question désespérante, qui traversa l'esprit de Gwendoline juste au milieu du passage, lui fit perdre le fil de l'escalade.

C'était une faute. Elle savait pourtant que la sécurité dans une telle escalade ne tenait que par la fusion de leurs deux êtres, une simple pensée étrangère pouvait perturber cette concentration et mettre en cause leurs vies. Mais elle ne put s'empêcher de penser à ce moment où ils se retrouveraient au sommet, ensemble mais peut-être de nouveau désunis. Un éclair de désespoir la saisit lui faisant oublier toute la gestuelle de l'escalade et la forçant à s'arrêter, accrochée sur trois prises peu fiables.

Lucas, qui était juste devant elle, sentit cette brisure de leur harmonie.

– Mais que se passe-t-il ? demanda-t-il soudain inquiet.

Ce fut la deuxième erreur qu'ils firent ce jour là au cours de cette escalade. La question de Lucas eut un effet encore plus dévastateur sur la concentration de Gwendoline.

– J'ai peur, répondit-elle, j'ai peur de l'arrivée au sommet.

– Mais avance, on discutera après. Vite, vite, nous ne pouvons pas rester accrochés comme cela longtemps.

Elle aurait bien voulu avancer, mais elle ne savait plus comment. Elle avait oublié le geste à faire, le mouvement qui permettait de vaincre le passage et elle n'arrivait plus à se concentrer suffisamment pour le retrouver. Pour la première fois de sa vie, la peur l'envahit soudain et l'immobilisa, elle ne pouvait plus bouger.

– Avance, s'il te plaît avance, insista Lucas. Je t'aime, je t'aimerai toujours quelle que tu sois. Tu seras ma femme, ma seule femme. Là haut, au sommet, je t'embrasserai pour la première fois.

– Je ne peux plus. Je ne suis pas pour toi, je suis une fille mauvaise, une fille des Runes.

Lucas essaya alors de lui tendre la main pour l'encourager à faire le pas décisif, mais elle refusa. Elle savait parfaitement que si elle lui tendait la main, ce seraient ensemble qu'ils tomberaient. Si elle arrivait à s'en sortir, ce serait toute seule, surtout ne pas le mêler à sa défaillance. Il lui indiqua la prise à prendre, il se mit à parler fort, il avait peur lui aussi, il était loin maintenant, trop loin d'elle. Elle fit un effort presque surhumain et, surmontant sa peur, elle accrocha la prise indiquée et réussit à s'élever des quelques mètres qui terminaient le passage. Le Brec d'Ullion était vaincu, enfin. Il ne restait plus qu'une petite escalade facile jusqu'au sommet.

Accrochés tous les deux sur des prises plus confortables, ils se regardèrent alors longuement. Des larmes coulaient sur les joues de Gwendoline, des larmes de joie. Ils s'étaient retrouvés dans la montagne, elle avait surmonté cette dernière brisure qui avait failli la précipiter dans le vide, rien ne pourrait plus les séparer. Le col des Runes et ses maléfices n'existaient plus, tout ce qui s'y était passé était aboli. Maintenant la seule chose qui comptait était le baiser, le baiser de Lucas, le baiser qui les engagerait pour la vie, elle en était sûre.

Lucas la regarda tendrement et lui tendit la main dans un geste symbolique d'union.

– Tu es à moi, nous vivrons ensemble, nous retrouverons cette harmonie que l'escalade fait vibrer si intensément entre nous deux. Viens avec moi, tu es ma femme, avec moi tu retrouves la pureté, c'est la montagne qui en est témoin. Viens, terminons cette escalade, montons au sommet, c'est facile et là-haut tout sera dit.

Il regrettera toute sa vie d'avoir employé ce terme de pureté. Il savait que ce fut la cause de la chute.

Un instant Gwendoline avait cru que l'escalade du Brec d'Ullion avait réussi ce miracle de l'unir à Lucas, spirituellement et physiquement. Il n'y avait plus de barrière qui l'inhibait, il suffisait de se rapprocher de lui et le baiser qu'elle imaginait déjà allait être si grand, si fort que rien ne pourrait jamais les séparer de nouveau. Elle commençait à lever son visage vers celui qu'elle aimait le plus au monde quand le mot « pureté » la frappa de plein fouet. Jamais elle ne serait pure, jamais elle ne pourrait oublier le chasseur du col

des Runes, jamais elle ne pourrait effacer sa visite à la cabane de Fondterre. Non ! Jamais elle ne pourrait regarder Lucas dans les yeux en toute innocence. Il n'y avait plus qu'une chose à faire pour racheter sa faute.

Elle n'entendit pas la pierre rouler sur la paroi ni le cri d'horreur de Lucas, elle ne sentit pas son pied glisser ni la chute qui l'emmenait doucement vers le vide. La terre s'ouvrait sous elle et l'accueillait en son sein. Elle sentit le sang gicler et recouvrir son visage dans une gifle sanglante, c'était le sang de la Bréhaigne qui se mélangeait avec le sien.

Quand Lucas parvint sur le site de la chute, Gwendoline gisait au milieu d'un parterre de gentianes, ces petites fleurs d'un bleu profond qui vous donne le vertige si vous les regardez trop longtemps. Elle semblait intacte, à part ce sang sur son visage.

Elle n'avait pas de parents, aussi Lucas décida, avec l'appui de Marie, de la faire enterrer juste là où elle était tombée, au pied de la falaise, parmi les gentianes en souvenir de ce vallon des Gentianes qu'elle avait tant aimé quand elle jouait avec la bande des cabris. Il la fit enterrer avec la tête de la Bréhaigne, voulant ainsi marquer leur réunion dans la mort. Une simple pierre suffit à marquer la tombe, une pierre blanche enracinée dans le sol et marquée du nom de l'aimée.

Quand il revint l'année suivante pour l'anniversaire de sa mort, Mélezen était là, agenouillé devant la pierre. Il n'y eut aucun mot d'échangé, le silence suffisait, un silence plein de bruit et de fureur, mais qui s'apaisa lentement. L'image de Gwendoline s'éleva des gentianes bleues, l'image d'une petite fille sensible, délicieusement jolie et dont le désir d'amitié vibrait doucement comme vibrait la surface du lac des Mille Couleurs quand il était éclairé par le soleil levant. Un principe de vie insondable et mystérieux fit alors se serrer la main par les deux hommes.